



IL A SAUVÉ LE PATRIMOINE NATIONAL
**LA GRANDE AVENTURE DE
VIOLET-LE-DUC**

DÉTOURS EN HISTOIRE

N°5
ÉTÉ 2014



AVEC
**FRANCK
FERRAND**
L'OMBRE
D'UN
DOUTE
3

DESTINS D'EXCEPTION

LES GRANDES REINES QUI ONT FAIT L'HISTOIRE

ALIÉNOR D'AQUITAINE, ISABELLE LA
CATHOLIQUE, ANNE DE BRETAGNE,
CATHERINE DE MÉDICIS, MARIE STUART...
LE VRAI POUVOIR DES SOUVERAINES

DES DESTINÉES SOUS LE SCEAU
DES RIVALITÉS, DES COMLOTS,
DES MALÉDICTIONS

Marie Stuart

RACONTÉE PAR FRANCK FERRAND

**LA GUERRE DES DAMES EN VAL DE LOIRE,
À LA RENAISSANCE**

N° 5 - juin - juillet - août 2014 - France metro : 5,90 € /
BEL / LUX : 6,90 € - CH : 10,80 - CANADA : 10,99 \$ - DOM / S - BE
En couverture : Bertrand Rieger - Détoours en France, Bridgemanart

uni
éditions

L 11777 - 5 - F : 5,90 € - RD



**LA CARTE MICHELIN
DÉTACHABLE**

CATHÉDRALES, CHÂTEAUX,
BÂTIMENTS PUBLICS...

40 LIEUX POUR REDÉCOUVRIR

**EUGÈNE
VIOLET-LE-DUC**

ON NE VISITERA
PLUS LA FRANCE
SANS RAPPORTER
UNE TOYOTA YARIS
«MADE IN FRANCE*»



TOUJOURS
MIEUX
TOUJOURS
PLUS LOIN



TOYOTA YARIS TENDANCE SURÉQUIPÉE

À PARTIR DE

145€⁽¹⁾/MOIS

LOCATION LONGUE DURÉE 49 MOIS

SANS APPORT

SANS CONDITION DE REPRISE



9V Clef: 602376

LES ÉQUIPEMENTS DE LA TOYOTA YARIS TENDANCE

- JANTES ALLIAGE 15"
- PHARES
ANTIBROUILLARD
- CLIMATISATION
- SYSTÈME
AUDIO CD MP3

XB 27X235

Découvrez toutes nos offres sur toyota.fr

Consommations mixtes (L/100 km) et émissions de CO₂ (g/km) : de 3,8 à 4,8 et de 99 à 111 (A à B). Données homologuées CE.

(1) Exemple pour une Yaris Tendance 69 VVT-i LCA 3 portes neuve en Location Longue Durée sur 49 mois et 45 000 km SANS APPORT ET SANS CONDITION, 49 loyers linéaires de 145 €, hors assurances facultatives. **Modèle présenté** : Yaris Tendance 69 VVT-i LCA 5 portes à 155 €/mois en LLD sur 49 mois et 45 000 km, SANS APPORT ET SANS CONDITION, 49 loyers linéaires de 155 €, hors assurances facultatives. En fin de contrat, restitution du véhicule dans votre concession avec paiement des frais de remise en état standard et des éventuels kilomètres excédentaires. Sous réserve d'acceptation par TOYOTA France FINANCEMENT, 36 bd de la République 92423 Vaucresson Cedex, RCS 412653180 - n°ORIAS 07005419 consultable sur www.orias.fr. Offre de Location Longue Durée réservée aux particuliers, non cumulable avec d'autres offres ayant le même objet, **offre valable jusqu'à épuisement des stocks Yaris disponibles** dans le réseau Toyota participant en France. * Fabriquée en France.

ÉDITORIAL

13 décembre 1474, Isabelle la Catholique est reine de Castille et León.

Portrait d'Élisabeth d'Autriche, musée Storico Italiano della Guerra, Rovereto.



HISTOIRES DE DESTINS

Les femmes, les souveraines, le pouvoir. Une trilogie qui sent le soufre, embrase les imaginaires, flirte avec le romanesque, tisse de solides légendes.

Pour notre invitée, l'historienne des femmes Michelle Perrot, « Les sociétés occidentales ont toujours été réticentes à confier le pouvoir aux femmes. En revanche, elles acceptent de leur laisser une certaine influence. » Les souveraines, reines ou impératrices, que vous allez (re) découvrir au fil de notre dossier, s'y sont essayées, consacrées, ont été sacrifiées parfois. Avec souvent une grande maîtrise dans l'exercice de leur règne, toujours en s'exposant à de vrais dangers. Car, au fil des siècles, une femme au pouvoir engendre les plus insensées et calomnieuses rumeurs, quand ce n'est pas la haine farouche. Souvenez-vous de Jules Michelet, dont la détestation de Catherine de Médicis lui ôtait tout jugement, toute distance seyant au travail de l'historien.

Que leur pouvoir soit hérité ou fruit de la destinée, toutes nos régnantes semblent s'unir en un cortège funèbre. Chacune d'elles fut fauchée par le malheur, comme si le sort ne pouvait que les revêtir d'un dais aux couleurs du deuil. Veuvage inconsolable pour la reine Victoria perdant prématurément son grand amour le prince Albert de Saxe-Cobourg, perte tragique d'un frère ou d'une sœur, mort violente d'un fils adoré – l'archiduc Rodolphe – pour l'impératrice Élisabeth d'Autriche, la célèbre Sissi.

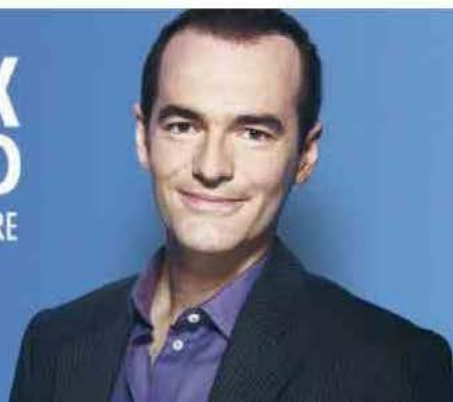
Femmes et pouvoir ont aussi partie liée sous la plume de Franck Ferrand. Au jardin de la France, dans la majesté des rives ligériennes et de châteaux tout de tuffeau, trois femmes, rivales dans la conquête du pouvoir, vont se livrer à d'âpres combats. Deux belles-sœurs, Anne de Beaujeu, retirée après une courte régence en ses terres bourbonnaises, et Anne de Bretagne qui ne peuvent se supporter. Une lutte qui sera « arbitrée » par Louise, la fille du duc de Savoie, Philippe sans Terre, grand caractère, redoutable calculatrice et manipulatrice.

De destin, il est également et bien autrement question avec Eugène Viollet-le-Duc. Architecte dans l'âme, bien qu'il ait magistralement ignoré la filière classique, ce touche-à-tout boulimique de travail va restaurer mais surtout repenser le patrimoine national. Mû par un credo : rétablir le génie français qui ne peut s'exprimer que dans le premier art gothique. Des grandes cathédrales aux châteaux forts, plus de deux cents grands monuments seront sauvés de la disparition et deviendront les pierres angulaires de la vision d'un technicien doublé d'un artiste.



DOMINIQUE ROGER RÉDACTEUR EN CHEF

FRANCK FERRAND
AU CŒUR DE L'HISTOIRE
14H00 - 15H00



Mardi 17 juin, émission spéciale sur
MARIE STUART

Europe 1

À retrouver en podcast sur europe1.fr

S O M M A I R E N ° 5

CES REINES QUI ONT CHANGÉ L'HISTOIRE

- P. 8 À 9 RENCONTRE**
MICHELLE PERROT
- P. 10 À 13 LE VRAI DU FAUX**
SUR LES FEMMES
QUI ONT CHANGÉ L'HISTOIRE
- P. 14 À 19 CLÉOPÂTRE**
UNE ICÔNE BIMILLÉNAIRE
- P. 20 À 25 ALIÉNOR D'AQUITAINE**
LA REINE AUX DEUX COURONNES
- P. 26 À 29 ISABELLE DE CASTILLE**
SOL Y SOMBRA
- P. 30 À 35 ANNE DE BRETAGNE**
DEUX FOIS REINE DE FRANCE
- P. 36 À 41 CATHERINE DE MÉDICIS**
LA VEUVE NOIRE
- P. 42 À 47 MARIE STUART, LA REINE SACRIFIÉE**
- P. 48 À 53 MARIE-ANTOINETTE**
UNE HABSBOURG SOUS LA GUILLOTINE
- P. 54 À 59 CATHERINE II**
UNE CERTAINE IDÉE DE LA RUSSIE
- P. 60 À 63 ÉLISABETH D'AUTRICHE**
SISSI FÉDÉRATRICE
- P. 64 À 69 LA REINE VICTORIA, RULE BRITANNIA**

Portrait en pied de
Marie-Antoinette de
Lorraine Habsbourg,
reine de France
(1755 - 1793).
Peinture de Marie
Elisabeth Louise
Vigée Lebrun.

P. 70 À 81

LE PASSÉ RECOMPOSÉ

VIOLETT-LE-DUC, LE MOYEN ÂGE SINON RIEN

Viollet-le-Duc n'est pas qu'un attardé du gothique, c'est un théoricien, un dessinateur et un restaurateur hors pair. Et s'il s'est parfois laissé entraîner par ses passions, **on lui doit la survie d'un pan énorme du patrimoine français.**



Dumont, Leemage

P. 83 À 89

LES RENDEZ-VOUS DE L'HISTOIRE

Un florilège de livres, de DVD, de sites internet et d'expositions sur la Grande Guerre, l'Ukraine selon Staline à lire, le trésor de Naples à découvrir, des émissions à ne surtout pas zapper... on aime, on vous conseille.



Paris, Musée Carnavalet / Roger Viollet

P. 91 À 104

LES CHRONIQUES DE L'HISTOIRE

P. 92 **L'ÂME DES OBJETS**

LA BAIGNOIRE DE MARAT

P. 94 **LES FAITS DIVERS DANS L'HISTOIRE**

CASQUE D'OR, LA FATALE DE PANAME

P. 96 **IMAGES DE L'HISTOIRE**

EMMA BUJARDET, MORTE DE CHAGRIN

P. 98 **POPULAIRE MAIS PAS INNOCENTE**

AH ! ÇA IRA, ÇA IRA, ÇA IRA

P. 100 **L'HISTOIRE AU TABLEAU**

GUERNICA

P. 102 **L'ILLUSTRE INCONNU**

JOSEPH IGNACE GUILLOTIN

P. 104 **L'EXPRESSION EN QUESTION**

METTRE LA PUCE À L'OREILLE



De Agostini/Leemage



Bertrand Reiger - Détours en France

MÉMOIRE DES LIEUX

LA GUERRE DES DAMES



« Les dames de la Loire » : tel est le titre du dernier numéro de la saison 2013-2014 du magazine de France 3, *L'Ombre d'un Doute*. En marge de cette émission, illuminée par les merveilles du Val de Loire - toutes de tuffeau et d'ardoise - Franck Ferrand évoque pour nous les haines sourdes et les rivalités qui opposèrent, au tournant du XVI^e siècle, trois des plus grandes dames de notre histoire : Anne de Beaujeu, Anne de Bretagne et Louise de Savoie.

Une partie de cette édition comprend pour les abonnés une lettre *Détours en Histoire* ; pour les abonnés et le kiosque, une carte Michelin détachable « Les grands chantiers de Viollet-le-Duc » insérée entre les pages 114 et 115.

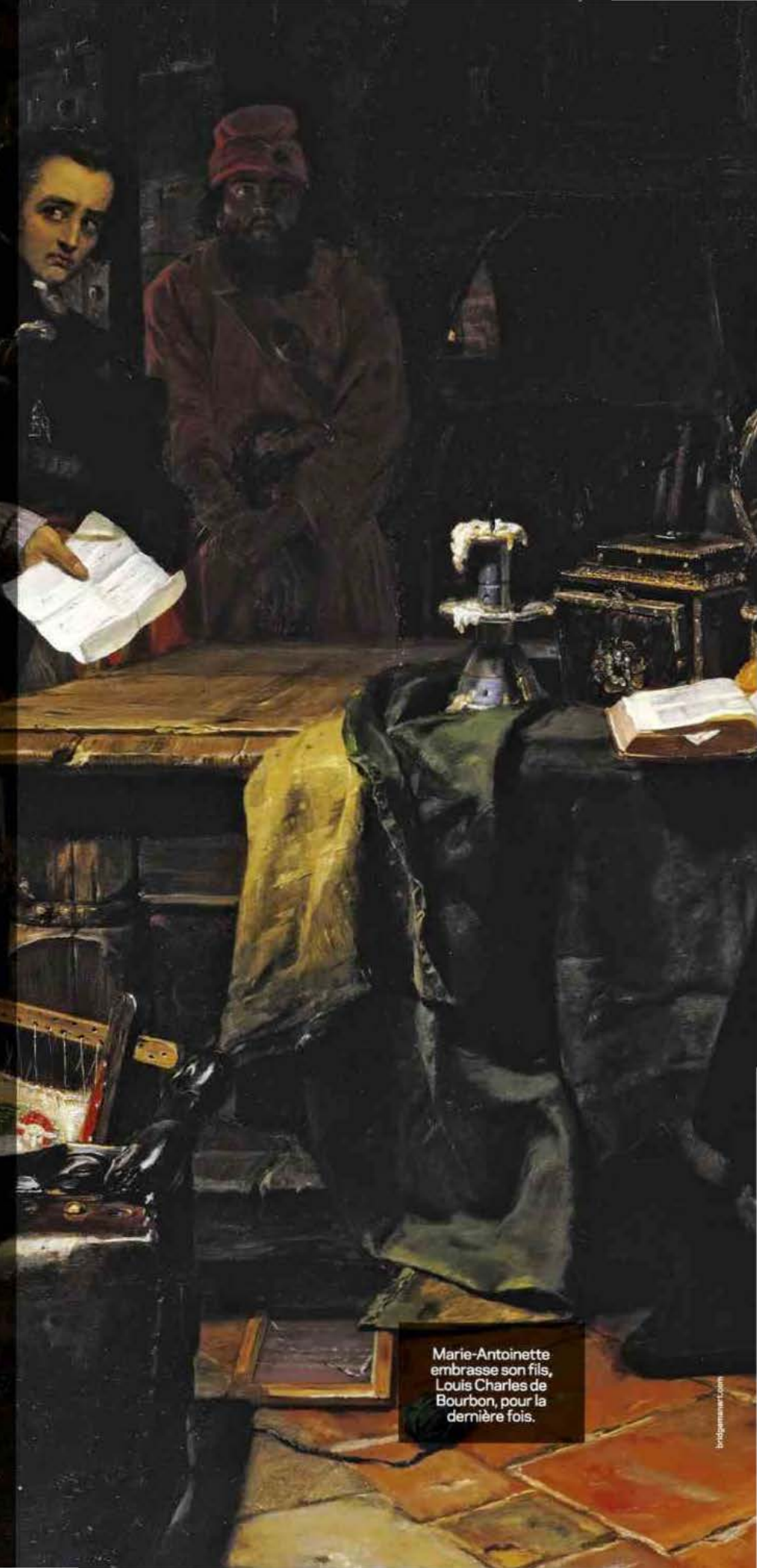
AVANT-PROPOS LE DEUIL ÉCLATANT DU BONHEUR

Voici la plus royale des processions : le cortège imaginaire des souveraines qui auront le mieux incarné leur temps. Femmes au pouvoir, femmes de pouvoir - par naissance et par destin. D'abord, trois civilisatrices : Aliénor d'Aquitaine, deux fois reine, ambassadrice du Midi et de l'Orient dans un Nord occidental encore bien arriéré. La suivent, ou tentent de le faire, Anne de Bretagne, entourée de son essaim de belles dames, et Isabelle la Catholique, par qui le Christ reprit possession des Espagnes. Viennent ensuite, en bel et grand deuil, trois inconsolables : à Paris, Catherine de Médicis, pleurant à jamais Henri II ; à Vienne, Élisabeth d'Autriche, pleurant à jamais son fils Rodolphe ; à Londres, Victoria de Hanovre, pleurant à jamais le prince Albert de Saxe-Cobourg - et toutes, puisant dans ce chagrin la force de régner, mieux : de bien régner. Enfin, trois déracinées : l'impériale Marie Stuart - elle aussi deux fois reine - devenue trop française au goût des Écossais ; l'insouciant Marie-Antoinette, demeurée trop autrichienne aux yeux des Français ; et la Grande Catherine, restée allemande, absolument allemande, et cependant plus russe dans l'âme que la plupart de ses sujets... N'oublions pas, ouvrant la marche et montrant, de loin, le chemin du pouvoir à cette illustre cohorte, Cléopâtre. La sœur-épouse de deux Ptolémée, l'amante de César, puis d'Antoine, n'en finit pas d'agiter sous nos yeux le fantôme de sa beauté légendaire - pourtant contestée depuis peu. Cléopâtre est autant femme que reine, aussi puissante que fragile. Son rôle assez comique s'achève en tragédie. Ce qu'il y a de plus frappant, à les voir défiler sous nos yeux, c'est l'écart qui peut exister entre la majesté de leur apparence et la tristesse intime qui les habite. Car la couronne, chez les femmes, s'allie difficilement au bonheur... J'ai souvent entendu mon ami Stéphane Bern citer, à ce propos, la sentence amère de Mme de Staël :

« La gloire elle-même ne saurait être pour une femme que le deuil éclatant du bonheur. »



FRANCK FERRAND



Marie-Antoinette embrasse son fils, Louis Charles de Bourbon, pour la dernière fois.

CES REINES

QUI ONT CHANGÉ L'HISTOIRE

De Cléopâtre à Victoria, au-delà des frontières et des siècles, nous avons choisi dix femmes, reine ou impératrice, ayant exercé le pouvoir suprême. Grâce à la force de leurs caractères, elles ont dompté le destin. Couronnées, adulées et détestées, toutes ont connu l'enivrement de la toute-puissance, toutes ont subi l'humiliation du malheur, de la chute, de la trahison. Entrez dans le tourbillon que furent leurs vies hors du commun, entre l'intime et le politique.

CES FEMMES QUI ONT ACCÉDÉ AU POUVOIR

SELON MICHELLE PERROT

Pour Michelle Perrot, « les sociétés occidentales ont toujours été réticentes à confier le pouvoir aux femmes, tout en acceptant de leur laisser une certaine influence ». L'exercice n'est pas sans danger. Celles qui s'y sont essayées ont suscité critiques, haines, et parfois engendré de sombres légendes.

Cléopâtre, Aliénor d'Aquitaine, Catherine de Médicis ou encore Catherine II de Russie... Les femmes de pouvoir sont peu nombreuses à avoir laissé leur nom dans l'Histoire. Et pour chacune, l'accession au trône, à la régence ou même au statut de favorite aura été une conquête de longue lutte. Était-il si difficile pour elles de diriger en Occident ?



Bruno Levy/Agence images

BIOGRAPHIE

Écrivaine et professeure émérite d'histoire à l'université Paris VII-Denis-Diderot, Michelle Perrot a consacré l'essentiel de sa carrière à l'histoire des femmes et du genre, dont elle est l'une des pionnières. Elle a codirigé avec Georges Duby *Histoire des femmes en Occident* (Plon) et notamment publié *Les Femmes ou les silences de l'histoire* (Flammarion) ainsi que *Histoire de chambres* (Seuil). Elle a reçu le prix Simone-de-Beauvoir 2014 pour la liberté des femmes, en hommage à l'ensemble de son œuvre.

Dès l'Antiquité, Cléopâtre mise à part, les femmes sont exclues du pouvoir. Elles ne jouent aucun rôle dans la cité grecque ; et si la République romaine les respecte, c'est en tant que... mères, s'occupant des enfants à la maison. C'est d'ailleurs cette image de Marie « mère du Christ » que populari-

caché, occulte, nocturne, qui fait peur aux hommes. Rappelez-vous également que l'exercice de la guerre est viril. Ce sont les hommes qui portent les armes, et non les femmes – sauf Jeanne d'Arc, la vierge combattante.

Le Moyen Âge les autorise parfois à diriger leurs fiefs. Aliénor d'Aquitaine hérite de son père cet immense duché, sur lequel elle conservera l'autorité malgré ses deux mariages avec le roi de France, puis celui d'Angleterre. Un cas rare ?

Précisément. C'est par crainte de voir l'Aquitaine absorbée par l'Angleterre lorsque Aliénor, divorcée de Louis VII, épouse Henri II Plantagenêt que les juristes du royaume de France vont élaborer la loi salique. Celle-ci interdit aux femmes, y compris aux filles d'un souverain décédé, d'accéder au trône. Ce n'est pas le cas en Angleterre, où les héritières peuvent être couronnées, mais à condition d'exercer le pouvoir de façon masculine. Pourquoi la reine Élisabeth I^{re} d'Angleterre a-t-elle été surnommée la « reine vierge », en dépit de ses amants ? Simplement parce qu'elle n'a jamais eu de mari officiel ! Ce célibat lui a permis d'assumer la virilité du pouvoir et de se couler dans le moule.

La société occidentale est marquée par la hiérarchie des sexes : le masculin est associé à l'espace public, et le féminin, cantonné à l'espace privé.

sera le culte de la Vierge au XII^e siècle. Autrement dit, accéder au pouvoir politique « de décision » a toujours été exceptionnel pour les femmes. La société occidentale est, en effet, marquée par la hiérarchie des sexes. Il existe une formidable asymétrie entre le masculin, associé à l'espace public, et le féminin, cantonné à l'espace privé. C'est donc à travers la vie quotidienne que les femmes tissent leur pouvoir « d'influence(s) ». Et il s'agit d'un pouvoir



En 1842, la reine Victoria a 23 ans. Elle restera soixante-quatre ans à la tête de l'Empire britannique. Toile de F. Winterhalter, musée du château de Versailles.

Si les religions orthodoxe et protestante font preuve d'une relative tolérance, l'Église catholique est impitoyable. Pour les clercs, le Mal est entré dans le monde avec la figure d'Ève, et on ne donne pas le pouvoir au Mal.

Quelle a été la place de l'Église dans cette répartition des rôles ?

Si les religions orthodoxe et protestante font preuve d'une relative tolérance, l'Église catholique est impitoyable. Pour les clercs, le Mal est entré dans le monde avec la figure d'Ève, et on ne donne pas le pouvoir au Mal. Pas plus qu'on ne laisse les femmes accéder au savoir, et par conséquent au latin. Et les stéréotypes ont la vie dure. Ainsi Catherine de Médicis figure parmi les plus décriées par la tradition. Au XIX^e siècle, l'historien Michelet la vilipendait encore, l'accusant de « superstitions » « d'intolérance », de « cruauté sanguinaire », preuves selon lui du danger à laisser les femmes gouverner. En réalité, c'était une reine raisonnable, attachée à défendre les intérêts de la France malgré la Saint-Barthélemy où elle a été débordée par les fanatismes de son entourage.

Ne vaut-il pas mieux jouer les femmes de l'ombre ?

L'exercice peut être efficace, comme l'a prouvé Mme de Maintenon. Sitôt mariée avec Louis XIV en 1683, elle revendique sa légitimité conjugale et se positionne, de façon très moderne, en première dame du royaume. Le Conseil des ministres se tenait dans sa chambre ! Si elle se gardait bien d'intervenir en public, elle recommandait ensuite au roi de faire ceci ou cela. Pareil pour Mme de Pompadour, la maîtresse de Louis XV, d'une grande influence sur le monde des arts.

Pourquoi ces légendes noires qui les accablent ?

Parce qu'on les accuse volontiers de tous les vices, transgressant l'ordre établi. Quitte à en faire des monstres. Ce qu'elles ne sont pas, et loin s'en faut. ❀

LE VRAI DU FAUX

**SUR LES FEMMES QUI
ONT CHANGÉ
L'HISTOIRE**

Adultères, meurtres et liaisons dangereuses : la légende s'est vite emparée de la biographie de ces femmes hors du commun. Si elles méritent parfois les exploits ou les méfaits qu'on leur attribue, les historiens se sont employés à redimensionner quelques mythes à la vie dure.



CLÉOPÂTRE AVAIT-ELLE UN SI LONG NEZ ?

Que ne l'a-t-on serinée, cette phrase de Blaise Pascal dans *Les Pensées* : « Le nez de Cléopâtre, s'il eut été plus court, toute la face de la terre aurait changé » ! Et d'épiloguer sur la longueur de l'appendice nasal de la 7^e et dernière reine d'Égypte... Pourtant, les historiens s'accordent à dire que le visage de Cléopâtre est et demeurera inconnu. Il n'existe aucun portrait d'elle, aucune description, et les rares pièces de monnaie à son effigie témoignent d'un nez plutôt busqué surplombant un menton en galoche... Pour Maurice Sartre, spécialiste du monde grec et romain, interrogé dans *Secrets d'Histoire* : « On ne sait pas très bien à quoi elle ressemblait, avec une certitude cependant : elle devait être séduisante ! » Les maîtres de Rome, César puis Antoine, s'y sont en tout cas laissé prendre, plus fascinés peut-être par son charme, sa remarquable intelligence, sa culture, ses talents d'amoureuse et ses qualités de diplomate que par... le bout de son nez. La phrase de Pascal serait une boutade donnant à réfléchir aux petites causes capables de produire de grands effets.

Cléopâtre, sous son meilleur profil, vue sur les terrasses du temple de Philae. Peinture, 1896, de Frederick A. Bridgman, Dahesh Museum of Art, New York.

ALIÉNOR D'AQUITAINE A OBTENU L'UN DES DIVORCES LES PLUS RAPIDES DE L'HISTOIRE.

VRAI / Aliénor est suspectée d'infidélité par son époux, le roi de France Louis VII, lors de leur croisade commune en Terre sainte en 1148. Elle se serait donnée

à son oncle, Raymond de Poitiers, prince d'Antioche.

Ne supportant plus son mari, « moine plutôt que roi », n'acceptant pas d'être traitée de « putain » (par le chroniqueur Aubry de Trois-Fontaines), la reine prend les devants. Invoquant un degré trop élevé de consanguinité, elle obtient que le mariage soit cassé, après une procédure de moins de trois mois, par une décision du premier jour du printemps 1152. Il lui faudra moins de deux mois pour convoler en justes noces : dès le 18 mai 1152, elle est mariée à Henri II d'Angleterre...

Annulation du mariage du roi de France Louis VII (1120-1180) et de la reine Aliénor d'Aquitaine (1122-1204) le 21 mars 1152 par le synode de Beaugency pour motif de consanguinité. Chromolithographie de la fin du XIX^e siècle.



IL N'Y A PAS DE PÉAGE EN BRETAGNE GRÂCE À LA DUCHESSE ANNE.

FAUX / Si le réseau routier à quatre voies en Bretagne est gratuit, il ne le doit pas à Anne Bretagne qui aurait interdit les péages sur son territoire. C'est un mythe. Il le doit au Plan routier breton approuvé par le général de Gaulle, en 1969.

Sur ce tableau peint en 1575, une représentation d'une femme en deuil, identifiée comme étant Anne de Bretagne après la mort de Charles VIII.

Collection Dagli Orti

Isabelle de Castille, reine éclairée, a permis le financement du premier voyage de Christophe Colomb qui mena à l'évangélisation forcée des autochtones et à la mainmise sur leurs richesses. Ici, premier débarquement de Colomb en 1492, par Di Uscoro, 1862, mairie de La Corogne.



Joseph Martin - skg-images

EN DONNANT SON APPUI À CHRISTOPHE COLOMB CONTRE L'AVIS GÉNÉRAL, ISABELLE DE CASTILLE A CONTRIBUÉ À LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE.

VRAI / Alors que la cour espagnole avait plusieurs fois rejeté les demandes de Christophe Colomb, Isabelle, convaincue par ses conseillers, l'archevêque Diego de Deza et le cardinal Pedro González de Mendoza, change brutalement d'avis. Elle est à l'origine des capitulations de Santa Fe, signées le 17 avril 1492, qui octroient des privilèges exorbitants à Christophe Colomb : le titre de vice-roi, transmissible de manière héréditaire, un dixième des richesses à découvrir... et les moyens de réaliser le voyage. Alors que l'Espagne venait de se libérer de ses religions allogènes (Grenade avait été conquise le 2 janvier et le décret d'expulsion des juifs avait été signé le 31 mars), la perspective de convertir à la foi chrétienne de nouvelles populations a dû peser lourd dans la décision d'Isabelle. ➤

C'EST DEPUIS CATHERINE DE MÉDICIS QUE L'ON ASSOCIE LE NOIR AU DEUIL

VRAI / Jusqu'au XVI^e siècle, le blanc était la couleur des reines en deuil. Anne de Bretagne aurait été la première à rompre la tradition en 1498 en adoptant le deuil en noir, à la mode bretonne. Mais c'est l'image de Catherine de Médicis, immuablement vêtue de noir depuis son veuvage (survenu alors qu'elle n'avait que 40 ans), qui a définitivement lancé cette couleur comme symbole de deuil.



Collection - Active Museum

Veuve à 40 ans, **Catherine de Médicis** porta de sobres vêtements noirs en signe de deuil le restant de sa vie ; ici, vers 1585, quatre ans avant son décès.



Œuvre de Van Bree (musée des Beaux-Arts de Tourcoing), figurant Marie Stuart avant sa mise à mort le 8 février 1587.

LES FAMEUSES « LETTRES DU COFFRET » ONT SERVI À EMPRISONNER MARIE STUART.

VRAI / En 1568, après avoir été faite prisonnière par des insurgés écossais, puis s'être réfugiée entre les mains de sa cousine Élisabeth I^{re}, reine d'Angleterre, Marie Stuart est jugée. Les pièces à conviction les plus déterminantes furent les « lettres du coffret ». Au nombre de huit, non signées, soi-disant adressées par la reine d'Écosse à son amant Bothwell, elles détaillent l'assassinat de son mari légitime, Henry Stuart dit lord Darnley, mis à exécution le 10 février 1567. Suspectées d'être des faux, les lettres ont disparu, peut-être à l'instigation de Jacques I^{er} d'Angleterre, le propre fils de Marie et Darnley.

SISSI IMPÉRATRICE, UNE ANOREXIQUE AVANT L'HEURE ?

Les déviances alimentaires d'Élisabeth d'Autriche et leur origine passionnent les historiens. Ni ses régimes draconiens, « jus de six kilos de viande de bœuf » et « blancs d'œufs salés », ni les exercices physiques auxquels elle s'astreignait, n'ont de secrets pour eux... Le prix à payer pour maintenir son poids sous 50 kg pour 1,72 m ! De ces attitudes, le célèbre *Sissi impératrice* (1956) de Ernst Marischka, avec Romy Schneider, ne pipait mot, privilégiant l'image d'une princesse de conte de fées. Mais le *Sissi*, réalisé en 2012 par Mario Vinci, avec Anna Berg, se veut plus réaliste. Si ce film reflète l'univers psychorigide de la cour des Habsbourg, il témoigne du caractère d'Élisabeth, décrite par Katrin Unterreiner, auteur de *Sissi, mythe et réalité* (Ed. Christian Brandstätter, trad. française 2011), comme « d'un égoïsme sans limite, pas du tout une victime ». Une grande narcissique donc, plutôt qu'une grande anorexique.

Sissi, vers 1860 : obnubilée par son poids, elle s'imposera des régimes draconiens. Coll. privée.



FineArtImages - Leemage



Catherine II de Russie, portrait équestre de Vigilius Erichsen (1722-1782). Certains contemporains, dont Voltaire – qui alla jusqu'à l'appeler Catherine le Grand – ont vu en elle un despote éclairé, assumant la virilité du pouvoir, et dotée d'un fort appétit sexuel.

CATHERINE II DE RUSSIE, CRUELLE MAIS PAS MOINS FEMME

Aucun historien n'a douté de l'intérêt très personnel de Catherine Alexeievna, née Sophie d'Anhalt-Zerbst, à la mort de son peu remarquable époux, Pierre III, dont la disparition en 1762 la propulsa sur le trône de toutes les Russies. Si bien que le jugement de sa contemporaine, Mme de Staël : « La Russie est un despotisme éclairé par la strangulation », reste d'actualité. Catherine était-elle impliquée dans ce crime ? « Si sa culpabilité est probable, elle n'a pas plus été prouvée que celle de Marie Stuart dans le meurtre de Darley », répond Georges Minois dans *Le Couteau et le Poison : l'assassinat politique en Europe* (Fayard, 1997) avant de s'en tenir à la version officielle « d'une crise d'hémorroïdes ». La nouveauté tient plus à la façon dont les amours de Catherine II ont inspiré des écrivains. Ainsi de *Une femme aimée* (Seuil, 2013), par Andréï Makine, dédié à « la rage utérine » de la souveraine, ou de *La Grande Catherine et Potemkine*, par Simon Sebag Montefiore (Calmann-Levy, 2013), grande histoire d'amour sur fond de lettres secrètes.

LA LIAISON DE MARIE-ANTOINETTE AVEC FERSEN N'A ÉTÉ CONFIRMÉE QU'AU XIX^e SIÈCLE.

VRAI / Le seul homme qui semble vraiment avoir compté dans la vie de Marie-Antoinette est ce gentilhomme suédois qu'elle rencontre au bal de l'Opéra en 1774.

Alex de Fersen, conscient que leur amour est impossible, préfère s'exiler en Amérique où il combat au côté de La Fayette. L'appel du cœur est trop fort et il revient en France en 1783. C'est lui qui organise la fuite à Varennes en juin 1791, c'est lui qui, recherché par toutes les polices de France, s'introduit aux Tuileries en février 1792 pour une nouvelle tentative. Si le bruit d'une liaison courait avant la Révolution, elle n'a été mise en évidence qu'en 1877. C'est à cette date que ses descendants rendirent public un lot de lettres adressées à Fersen en 1791-1792 (acquises par les Archives nationales en 1982). L'auteur ? Marie-Antoinette elle-même. Ses sentiments y éclataient d'autant plus au grand jour que certains passages étaient en langage codé. Déchiffrés, ils ont confirmé que Fersen était « le plus aimé des hommes ». La captive lui confessait : « (...) rien au monde ne pourra m'empêcher de vous adorer jusqu'à la mort ». La tâche des cryptologues n'est pas finie : ils tentent maintenant de déchiffrer les passages biffés par les héritiers de Fersen, car considérés comme trop inconvenants...



Portrait de **Marie-Antoinette « à la rose »**, par Elisabeth Vigée-Lebrun (Petit Trianon, château de Versailles). Ce tableau fut exécuté en 1783, année où Fersen décida de revenir en France auprès de sa reine...



LA REINE VICTORIA A ÉPOUSÉ SON COUSIN GERMAIN

VRAI / Si le mariage entre frère et sœur, en vigueur chez les pharaons, nous semble aberrant, les cours européennes, jusqu'au XIX^e siècle, avaient aussi l'habitude des unions consanguines.

Les exemples ne manquent pas : Maria Antonietta de Naples et Ferdinand VII d'Espagne, Caroline de Brunswick et George IV d'Angleterre, Sissi et François Joseph, etc. La reine Victoria fait partie de ce « club », son conjoint Albert étant le fils de son oncle, Léopold, le roi des Belges. Neuf enfants naquirent de ce mariage...

La reine Victoria, en 1898, veuve depuis 1861 de son cousin Albert, épousé en 1840.

TEXTE DE RAFAEL PIC

CLÉOPÂTRE
UNE ICÔNE BIMILLÉNAIRE

CLÉOPÂTRE

U N E I C Ô N E B I M I L L É N A I R E

Elle est, de loin, la reine la plus célèbre de l'Antiquité et l'un des personnages universellement connus de l'histoire. **La légende nous la présente belle et séductrice, faisant succomber César et Marc Antoine grâce à ses charmes.** Cependant, plus qu'une romantique, Cléopâtre est une politique décidée qui sait tracer sa route sans états d'âme, éliminant ses proches lorsqu'ils gênent son ambition.



Dans le film *Cléopâtre*, de Joseph L. Mankiewicz (1963), Elizabeth Taylor incarnait la reine d'Égypte au côté de Richard Burton (Marc Antoine) et de Rex Harrison (Jules César).

Cléopâtre, belle Égyptienne... C'est l'un des premiers malentendus d'une biographie qui n'en est pas avare. Car si Cléopâtre VII Théa Philopator fait tout pour apparaître comme l'héritière légitime des pharaons, elle est avant tout grecque. Née en 69 avant J.-C., c'est une Lagide, c'est-à-dire une descendante de l'un des compagnons d'Alexandre le Grand. Stratège avisé, celui-là se tailla un royaume dans les dépouilles de l'immense empire

du Macédonien et se fit couronner Ptolémée I^{er}. Deux siècles et demi plus tard, Cléopâtre, enfant, voit son père, Ptolémée XII, se débattre dans un chaos grandissant et n'assurer son trône, face à l'opposition des élites alexandrines, que grâce à la puissance romaine, qu'il rémunère grassement. Ces subsides colossaux (6 000 talents furent versés à César) hypothèquent l'économie, déjà mal en point. Empruntés en grande partie auprès de Romains, ils fourniront plus tard une justification idéale à l'intervention romaine en Égypte : le recouvrement des dettes... Contrairement à ce que l'on est en droit d'attendre, la première qualité de Cléopâtre à fasciner les observateurs ne fut pas sa beauté mais son intelligence. Plutarque la décrit comme la plus polyglotte des princesses qui aient jamais existé. « Elle répondait dans leur propre langue aux Éthiopiens, aux Troglodytes, aux Hébreux, aux Arabes, aux Syriens, aux Mèdes et aux Parthyens », traduit Alexis Pierron dans sa savoureuse version de 1853 des *Vies des hommes illustres*.

L'avènement d'une reine vite chassée

En 51, le règne catastrophique de Ptolémée XII s'achève enfin. L'Égypte a perdu Chypre et sent le souffle romain dans son cou. En mourant, le père a au moins organisé sa succession : Cléopâtre et son frère Ptolémée XIII régneront ensemble et seront mari et femme. Cette tradition égyptienne, qui leur avait profondément répugné au début, avait été progressivement adoptée par les Lagides pour s'attirer les bonnes grâces de la population. Si Cléopâtre y rechigne, ce n'est pas pour des raisons morales. Elle entend régner seule ! Son frère n'est même pas un

adolescent, alors qu'elle est déjà femme, jeune certes (18 ans), mais précocement mûrie par les épreuves vécues aux côtés de son père. Elle réussit avec talent à s'attacher les prêtres de la Haute-Égypte, mais la turbulente Alexandrie, sa capitale, échaudée par une disette malvenue, lui refuse son soutien et la chasse. À 20 ans,

Cléopâtre est une proscrire qui erre dans les déserts de Palestine et de Syrie. Son avenir est sombre. Un coup de théâtre va la réinstaller sur son piédestal.

SUITE PAGE 16

LA REINE D'ÉGYPTE AU CINÉMA

Pour les Anciens, Cléopâtre était rusée et débauchée avant d'être belle.

Sa transformation en reine de beauté tient beaucoup au cinéma. Si la première interprétation, celle de Theda Bara, dans le film de J. Gordon Edwards de 1917, respecte le concept d'une courtisane impudente (l'une des premières apparitions de seins nus au cinéma), en l'identifiant en 1934 à la sublime Claudette Colbert, Cecil B. DeMille fait de sa perfection plastique l'argument premier. **C'est évidemment l'interprétation de Liz Taylor qui figera à jamais notre vision de la reine d'Égypte.** Le péplum de Mankiewicz produit à grands frais (en valeur actualisée, il serait l'un des films les plus chers de l'histoire du cinéma), avec reconstitution intégrale du palais d'Alexandrie sur les côtes du Latium, aura été un cauchemar : un tournage de trois ans, interrompu par la maladie et les caprices de la star, et, lors de sa sortie en 1963, un véritable four financier. Autant d'éléments qui n'ont fait que consolider le mythe...



LES ANNÉES JULES CÉSAR **L'ENNEMI INTIME**

Après avoir mené et remporté une guerre en Égypte, Jules César s'installe à Alexandrie et se prétend « l'unique héritier » de Ptolémée XII. Il y rencontre Cléopâtre qui le séduit. Commence alors une lune de miel entre le dictateur de Rome et la reine d'Égypte.

Jules César rencontrant Cléopâtre, peinture de Giandomenico Tiepolo (1727-1804), 337 x 608 cm, 1747. Cette huile sur toile, de style baroque italien, est visible au musée Arkhangelskoye, Moscou.

À l'époque, la Méditerranée est une unité géopolitique, et ce sont les troubles de Rome qui vont servir Cléopâtre. Son ennemi présumé sera son sauveur... Pompée, dans sa guerre contre les ambitions monarchiques de César, a perdu une bataille décisive à Pharsale, en Grèce. Alors, en portant la guerre en Égypte, il sait qu'il peut reprendre le dessus. N'a-t-il pas été le protecteur du père de Cléopâtre ? Mais, en 48 avant J.-C., la « realpolitik » prime déjà : Ptolémée XIII et ses conseillers préfèrent complaire au nouvel

homme fort. Trahi, Pompée est poignardé, sa tête tranchée et embaumée. Quel plus beau cadeau imaginer pour César ? Le résultat n'est pas à la hauteur des attentes.

L'empereur romain sous le charme
Pourtant libéré de son opposant, César ne montre aucune gratitude et s'installe à Alexandrie comme en terrain conquis. Se prétendant exécuteur testamentaire de leur défunt père, il convie les deux conjoints enne-



shg - images

FinArimages - Leemage

mis – Cléopâtre et Ptolémée XIII – à régler leur conflit devant lui. C'est ici que se place l'épisode narré avec délice par Plutarque et qui est l'un des moments clés de la superproduction de Mankiewicz. « Cléopâtre prend avec elle un seul de ses amis, Apollodore le Sicilien ; elle monte dans un petit bateau, et arrive de nuit devant le palais. Comme il n'y avait pas moyen qu'elle y entrât sans être reconnue, elle s'enveloppe dans un sac à matelas, qu'Apollodore lie avec une courroie, et qu'il fait entrer chez César par la porte même du palais. » S'extrayant de son enveloppe, Cléopâtre stupéfie puis ensorcelle César. Alors que la révolte gronde, tandis que Ptolémée XIII disparaît de l'histoire, tué dans les tumultes, César s'offre avec sa nouvelle flamme une lune de miel en forme de

croisière, bien avant les modernes touristes du lac Nasser. C'est du moins l'image indélébile qu'en a laissée Suétone : « Il remonta le Nil avec elle sur un vaisseau pourvu de cabines ; et il aurait traversé ainsi toute l'Égypte et pénétré jusqu'en Éthiopie, si l'armée n'eût refusé de les suivre. »

César mort, Cléopâtre doit fuir Rome
Cléopâtre est contrainte au mariage avec un autre de ses frères – cette fratrie est vraiment un réservoir inépuisable ! Ce n'est pour elle qu'une union de façade (Ptolémée XIV n'a alors que 10 ans et elle le fera assassiner lorsqu'il deviendra trop encombrant) car elle ne conçoit sa vie qu'aux côtés de César. À l'issue de la campagne de son amant en Syrie et en Asie mineure, elle est invitée à Rome et comblée d'honneurs. Deux ans plus tard, en 44, elle s'y trouve également, mais leurs amours sont brutalement interrompues. La crainte que César, tout à son ambition impériale, choisisse Alexandrie comme nouvelle capitale a certainement joué dans son destin. Ce sont les sanglantes ides de mars : César tombe sous les 23 coups de poignard de Brutus et des insurgés. Cléopâtre doit fuir Rome devenue hostile. Elle a perdu son protecteur et la famine couve en Égypte. Sa carrière est-elle achevée ?

SUITE PAGE 18

PETITS MEURTRES EN FAMILLE

Dans la famille de Cléopâtre, on se déteste. Des exemples ? Ptolémée XII, le père : il fait assassiner sa fille Bérénice, qui l'avait destitué. L'image de notre belle Cléopâtre en souveraine sanguinaire cadre mal avec la légende. Pourtant, elle aussi sut jouer du poison avec dextérité, faisant disparaître son frère Ptolémée XIV, qui était aussi son mari. Et elle a sans doute joué un rôle dans un autre crime, qui choqua les Romains car perpétré au prix de la violation du temple d'Artémis à Ephèse : le meurtre de sa sœur Arsinoé, ex-cogérante d'Égypte.



Josselin - L'Espresso

LES ANNÉES MARC ANTOINE

LES DIABOLIQUES

Revenue à Alexandrie, Cléopâtre sait tirer parti de la situation, mais l'Égypte frôle la guerre civile. Seules les forces armées de feu César restent en place. Elle rencontre alors Marc Antoine, l'intrépide guerrier, avec qui elle régnera et vivra ses cinq dernières années.

La Rencontre entre Antoine et Cléopâtre, peinture de Sébastien Bourdon (1616-1671), 145 x 197 cm, musée du Louvre, Paris.

Alors que Cléopâtre revient à Alexandrie, on ne donnait pas cher de sa peau. Pourtant, elle réussit à organiser les secours alimentaires en provenance de la Haute-Égypte. Elle mène un numéro de funambule tout aussi brillant en politique étrangère. Qui choisir entre les triumvirs, partisans de César, et les républicains qui l'ont tué ? L'Égypte a toutes les chances de devenir un des principaux théâtres d'opération de la guerre civile. Y sont en effet stationnées quatre légions laissées par César. Et la proche Syrie est aux mains de Cassius, le principal allié de Brutus, qui projette de se rendre maître d'Alexandrie... L'invasion est miraculeusement ajournée quand Brutus demande à Cassius de quitter la Syrie pour le seconder sur le front balkanique. Cléopâtre, qui a fait le ménage chez elle en éliminant frère et mari, promeut son fils Césarion à la dignité royale et se marie avec lui... Mais elle sait que ses ambitions (elle vise le proche royaume de Judée, où règne Hérode) ne pourront se concrétiser que si elle s'adosse à un allié puissant. Celui-ci est tout trouvé en Marc Antoine, l'un des favoris de César, qui après le décès du dictateur, a pris sous sa coupe

l'Empire d'Orient. En cette année 41 avant J.-C., il convoque avec sévérité la reine : qu'elle vienne s'expliquer devant lui, à Tarse, de l'appui qu'elle est suspectée d'avoir apporté à Cassius !

Marc Antoine ensorcelé

Cléopâtre n'arrive pas en accusée soumise, mais « dans un navire dont la poupe était d'or, les voiles de pourpre et les avirons d'argent », raconte Plutarque. Antoine succombe à ses charmes et plonge dans une démesure tout orientale. La débauche, la gloutonnerie, le luxe deviennent son quotidien. Il en oublie ses épouses successives – Fulvie, qui meurt de chagrin, puis Octavie, la sœur d'Octave avec qui il avait conclu un mariage diplomatique – et devient, lui, le guerrier intrépide, un piètre combattant. Sa campagne chez les Parthes, en 35, fut l'une des pires défaites de l'histoire militaire. C'est qu'il a oublié les règles élémentaires – le choix de la saison, la préparation d'un bon siège, le ravitaillement –, tout à son obsession de rejoindre Cléopâtre au plus vite ! Pendant cinq ans, le couple se bercera dans un luxe insensé.



Cléopâtre montre à Octave le buste de Jules César, de Pompeo Batoni (1708-1787), 105 x 137 cm, musée des Beaux-Arts, Dijon.

La mort des amants

Octave est décidé à en finir avec ce triumvir dégénéré.

À Actium, le long de la côte grecque, le 2 septembre 31, les lourds vaisseaux d'Antoine sont houspillés par les embarcations légères d'Octave. Les galères de Cléopâtre pourraient à elles seules décider du sort de la bataille, mais la reine d'Égypte tourne bride ! Abandonnant son mari, elle entraîne dans son sillage toute sa flotte... et Antoine. Le viril colosse délaisse ses marins. Ceux-ci continueront longtemps à se battre sans savoir que leur capitaine a déserté pour son amante... L'année suivante, Octave met le siège devant Alexandrie. Après une ultime défaite, Antoine se suicide le 1^{er} août 30. Cléopâtre espère-t-elle s'entendre avec le nouveau maître de Rome ? Mais les entretiens ne lui laissent guère d'espoir. Elle commande donc le fameux plateau de figues et laisse l'aspic planter ses crocs dans sa chair encore ferme. En ce 12 août, elle a déjà vécu mille vies, mais n'a que 39 ans... 🐍



La Mort de Cléopâtre, par Gérard de Laireesse (1640-1711), huile sur toile, 74 x 95 cm, 1686, musée royal de l'Ontario, Toronto, Canada.

La Mort de Marc Antoine, par Pompeo Batoni, 1760, musée des Beaux-Arts, Brest.



Hiver 69/68 av. J.-C.

Naissance de Cléopâtre, probablement à Alexandrie. C'est l'une des trois filles connues du roi d'Égypte Ptolémée XII Aulète.

Mars 51 av. J.-C.

Mort du roi Ptolémée XII, le testament prévoit que Cléopâtre exerce le pouvoir avec son frère cadet Ptolémée XIII.

Été 48 av. J.-C.

Cléopâtre veut gouverner seule. Les deux monarques s'affrontent à Péluse. Elle s'enfuit en Syrie, puis à Ascalon, actuel d'État d'Israël.

Juillet 48 av. J.-C.

César pose le pied en Égypte. Il rencontre l'année qui suit Cléopâtre.

44 av. J.-C.
Assassinat de César. Arrivée de Cléopâtre à Alexandrie, elle est seule au pouvoir.

41/40 av. J.-C.
Marc Antoine rencontre Cléopâtre.

Septembre 31 av. J.-C.
Bataille navale d'Actium. Cléopâtre dépose les armes.

12 août 30 av. J.-C.
Suicide de Cléopâtre. La légende veut qu'elle se fasse servir un panier de figues renfermant des aspics au venin mortel.



TEXTE DE CATHERINE GUIGON

ALIÉNOR D'AQUITAINE

LA REINE AUX DEUX COURONNES

Si les gisants pouvaient parler, celui d'Aliénor, en l'abbaye de Fontevraud, corrigerait sans doute l'image par trop raisonnable qu'il donne de la duchesse d'Aquitaine, comtesse de Poitou, reine de France puis d'Angleterre, parmi les plus remarquables figures féminines du Moyen Âge.

Certes, le livre de pierre qu'Aliénor tient ouvert pour l'éternité évoque son réel et constant dévouement aux Arts et aux Lettres dont elle favorise l'essor, faisant partout régner ce « fin' amor » ou « amour courtois » qui adoucit les mœurs médiévales. Grâce à elle, des troubadours comme Bertrand de Vendadour, des poètes tels Chrétien de Troyes ou Philippe de Thaon accèdent à la renommée...

Portrait d'Aliénor
exécuté, en 1858,
dans la veine
préraphaélite, par
Frederick Sandys.

Mais derrière le mécène se cache un esprit autoritaire, une intelligence au service d'un solide appétit du pouvoir. S'y ajoutent énergie et audace... Le tout servi par

une solide santé puisque Aliénor, née vers 1122, s'éteint en 1204, à 82 ans, après avoir enterré ses ex-conjoints et plusieurs de ses dix enfants !

Les déceptions d'une reine de France
Jamais Aliénor ne doutera d'elle-même, de ses choix et de son destin. Question d'éducation ? Peut-être. La voilà en tout cas enfant choyée en la

maison ducale de Poitiers, parlant la langue d'oc et le latin, pratiquant l'équitation et la chasse, initiée à la littérature, à la musique, au chant et aux jeux subtils de la séduction. Elle grandit heureuse à l'ombre de son père Guillaume X d'Aquitaine et surtout de son grand-père, Guillaume IX le Troubadour – un esprit frondeur, laïc, voire anticlérical. Il aime l'amour, ses mœurs sont dites légères, ses vers grivois mais sa bravoure au combat, en Terre sainte ou en Espagne¹, force le respect. Aliénor le chérit au point d'en faire un modèle. Elle admire de même l'indépendance de ses aïeules, plus facilement autorisées en Occitanie qu'ailleurs à gérer les affaires politiques de leurs fiefs... Est-elle jolie ? Conforme en tout cas à l'idéal féminin de son temps : « *gent corps, vairs yeux, beau front, clair vis [visage], che-*

veux à blonds, face riante et claire ». De toute façon, les intérêts du lignage priment : à 14 ans, Aliénor est fiancée au futur roi de France, Louis le Jeune, 16 ans. Le mariage, célébré le 25 juillet 1137 à Bordeaux, la propulse à Paris. En dot, elle apporte au domaine royal un immense territoire, de la Bretagne aux Pyrénées, l'équivalent de 19 départements actuels, dont elle garde judicieusement le contrôle ! Reine de France de 1137 à 1152, Aliénor s'ennuie. La vie de cour sur l'île de la Cité lui paraît terne et son mari, bien austère. N'a-t-elle pas « *épousé un moine plutôt qu'un roi ?* » De fait, le timide Louis VII, sobre de comportement et porté au mysticisme, respecte si pieusement les jeûnes, et consigne de pureté

si pieusement les jeûnes, et consigne de pureté

SUITE PAGE 22

Richard Cœur de Lion, le fils préféré d'Aliénor, né de son union avec Henri II Plantagenêt, monta sur le trône anglais en 1189. Toile de Merry-Joseph Blondel (1781-1853), conservée au musée du château de Versailles.



Saint Bernard prêchant la deuxième croisade, à Vézelay, devant le couple royal, œuvre d'Émile Signol (1804-1892), conservée au musée du château de Versailles.



Les 3 ouvrages que Mireille Calmel a dédiés à Aliénor sont tous parus chez XO, tout comme la saga consacrée aux aventures de Richard Cœur de Lion, son fils préféré.

EN SAVOIR PLUS | LIVRE

LA SAGA D'ALIÉNOR

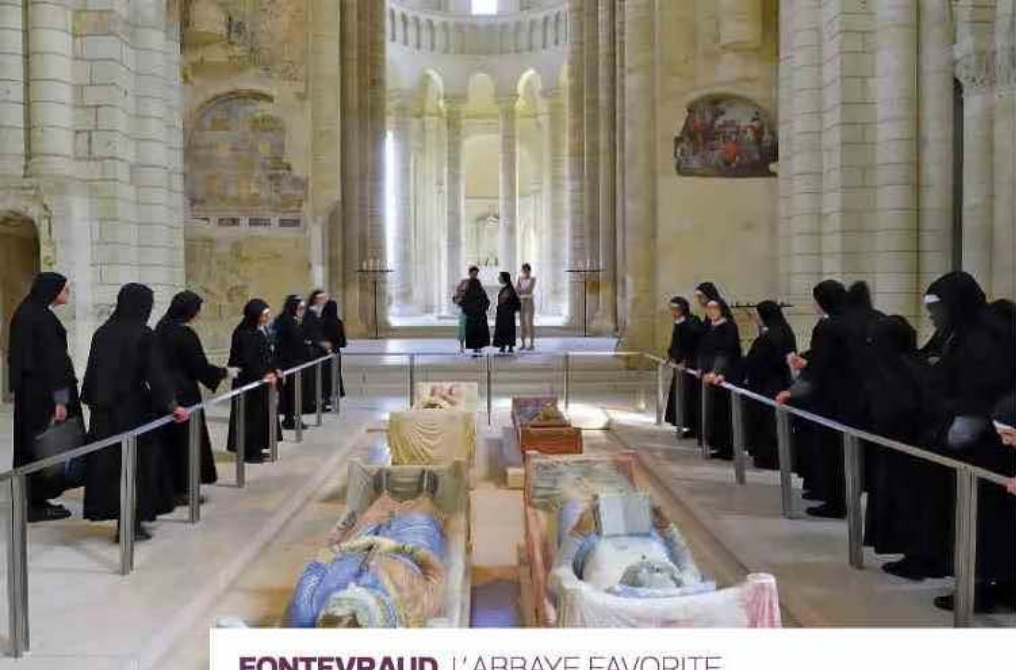
Pour avoir mené une vie ébouriffante entre la France et l'Angleterre, Aliénor a inspiré les romanciers, à commencer par le poète normand Wace, auteur du *Roman de Brut*, publié en 1155. Aujourd'hui, si les biographies d'Aliénor font autorité, notamment celle de la médiéviste Régine Pernoud (1983, réédité en Poche), la reine aux deux couronnes enflamme aussi l'imagination épique des auteurs à succès. Ainsi de la formidable saga que lui consacre Mireille Calmel : *Le lit d'Aliénor* (XO, 2001), *Aliénor, le règne des lions* (XO, 2011), *Aliénor, l'alliance brisée* (XO, 2012).

décrétés par l'Église qu'il en néglige d'honorer son épouse ! Aliénor demeure longtemps stérile avant d'avoir enfin deux filles : Marie (en 1145) et Alix de France (1151) au lieu des mâles que la couronne espérait d'elle. Faute lourde à laquelle s'ajoutent d'autres critiques : on juge Aliénor « méridionale », frivole, dépensière, mal entourée. De plus, elle tente de s'immiscer dans les affaires du royaume.

Départ pour la deuxième croisade

Sous son influence, le roi s'embourbe dans des vains combats jusqu'au drame de Vitry-en-Perthois (1143) et la mort de ses villageois, brûlés vifs dans l'église où ils avaient trouvé refuge...

Après quoi Suger, le puissant abbé de Saint-Denis, se dresse contre elle. Aussi, lorsque Louis VII regarde vers Jérusalem pour expier ses fautes, Aliénor s'enthousiasme ! Avidé d'horizons nouveaux et bravant les dangers, elle embarque avec lui pour la deuxième croisade (1147-1149). La route, via Constantinople, est semée d'embûches, ponctuée de trahisons et bientôt jonchée de cadavres. Dans ce périple éprouvant, l'étape d'Antioche, en mars 1148, est la plus malvenue. Aliénor y retrouve avec une joie démonstrative son oncle Raymond de Poitiers, à la tête cet État latin d'Orient sur le chemin de Jérusalem. Selon les chroniqueurs, le prince, cadet du père d'Alié-



Franck Charol - Olympe en France

FONTEVRAUD, L'ABBAYE FAVORITE

Il est de tradition au Moyen Âge que les nobles financent les sanctuaires religieux dans l'espoir de racheter leurs péchés et de sauver leurs âmes. Aliénor n'échappe pas à la règle qui favorise, protège et enrichit l'abbaye de Fontevraud, près de Saumur (Maine-et-Loire). Fondée en 1101 par le moine errant Robert d'Arbrissel, ce monastère d'obédience bénédictine se partage rapidement entre moines et moniales. Mieux encore : c'est une femme, l'abbesse Pétronille de Chemillé, qui prend bientôt la direction de la cité monastique. Le corps d'Aliénor repose dans la nef de l'église abbatiale, aux côtés du roi, son mari Henri II Plantagenêt.

nor et de neuf ans seulement plus vieux qu'elle, est « grand, mieux fait de corps et plus beau qu'aucun de ses contemporains ». Cela suffit-il à tourner la tête de la reine de France, sa nièce ? Les historiens en doutent aujourd'hui, mais une complicité s'établit dont Louis VII prend ombrage. Au point d'arracher brusquement Aliénor à sa villégiature, la forçant à poursuivre le voyage en Terre sainte... Lequel se solde par l'échec retentissant de l'expédition.

Son second mariage fait scandale

La coupe est pleine. À l'ennui que lui inspirait déjà son mari s'ajoute à présent le mépris. Aliénor, arguant comme l'autorise l'Église d'un niveau inacceptable de consanguinité, exige le divorce. Et rien ne la fera reculer : ni les épreuves du retour en Occident, ni la médiation du pape

L'abbaye de Fontevraud, classée Patrimoine mondial de l'Unesco, abrite dans la nef de l'église abbatiale les gisants des Plantagenêts, dont on peut voir le détail du visage d'Aliénor d'Aquitaine (photo de droite), qui repose aux côtés d'Henri II.

Eugène III, et pas même la naissance de sa fille Alix, fruit d'une brève réconciliation avec Louis VII... Le 21 mars 1152, un concile réuni à Beaugency (Loiret) dissout le mariage royal. Deux mois plus tard, un nouveau scandale éclate : le 18 mai, Aliénor d'Aquitaine, rentrée en possession de ses biens, épouse Henri II Plantagenêt, duc de Normandie, vassal de son ex-mari Louis VII et futur roi d'Angleterre. Un formidable coup de force, lourd de conséquences, qui empoisonnera les relations entre les deux royaumes pour les siècles à venir ! Pour l'heure, Aliénor, la trentaine épanouie, savoure sa victoire – sa revanche, peut-être. Le nouvel élu, de dix ans son cadet, est bel homme, le poil roux, les yeux gris, le sang chaud et capable de redoutables colères. De leur union (probablement stable durant douze ans,

SUITE PAGE 25

Vers 1122 naît Aliénor, fille de Guillaume X duc d'Aquitaine et d'Aéonor de Châtellerauld

25 juillet 1137 mariage à Bordeaux d'Aliénor avec Louis le Jeune, futur Louis VII de France. Deux filles naîtront de cette union

21 mars 1152 Dissolution du mariage royal

18 mai 1152 Mariage à Poitiers d'Aliénor avec Henri Plantagenêt, comte d'Anjou, duc de Normandie et futur roi d'Angleterre

19 décembre 1154 Henri II Plantagenet et Aliénor sont couronnés en l'abbaye de Cantorbéry. Le couple aura huit enfants

Vers 1167 Lassée des infidélités du roi, Aliénor se retire en ses terres à Poitiers, où elle favorise la révolte de ses enfants contre leur père (1173-1174)

1174-1189 Aliénor est retenue prisonnière par son mari. À la mort de ce dernier, en 1189, elle est réhabilitée par son fils, Richard Cœur de Lion, héritier de la couronne

31 mars 1204 La reine aux deux couronnes meurt à 82 ans en l'abbaye de Fontevraud



Louis VII reçoit, avant son départ pour la deuxième croisade, le bourdon du pèlerin des mains du pape Eugène III, en présence d'Aliénor d'Aquitaine, de Bernard de Clairvaux et de l'abbé Suger. Toile de Jean Baptiste Mauzaisse (1784-1844).



Sur cette fresque du XII^e siècle (chapelle Sainte-Radegonde, Chinon, Indre-et-Loire), détail du cortège royal composé d'Henri II d'Angleterre, et d'Aliénor d'Aquitaine, qu'il mène en prison.

Infatigable, inépuisable Aliénor...

S'il lui arrive parfois, à 70 ans passés, de se retirer en l'abbaye de Fontevraud, jamais elle ne renonce à ses obligations.

de 1152 à 1165) naîtront cinq fils et trois filles. Parmi eux : Richard Cœur de Lion et son frère Jean sans Terre dont les démêlés serviront de toile de fond à la légende de Robin des Bois. Dans le même temps, Aliénor reine d'Angleterre trouve ses marques. Que Henri II Plantagenêt parte guerroyer aux frontières, et elle assure la régence tout en veillant sur ses propres possessions, traversant sans relâche la Manche, avançant ses pions sur l'échiquier compliqué des alliances féodales, sans négliger de richement doter les abbayes censées lui ouvrir les portes du royaume des Cieux. Cet équilibre se rompt vers 1166 lorsque le bouillant Henri délaisse (pour la première fois sérieusement) sa femme au profit d'une jeune maîtresse : la « Belle Rosemonde » Clifford, que les satiristes surnomment la « Rose Immonde ». La blessure est cruelle et la réplique d'Aliénor cinglante : « En la trahissant, Henri, de celle qui avait été son alliée pour le meilleur et le pour le pire, se faisait une ennemie aussi acharnée à lui nuire qu'elle l'avait été à le seconder », affirme Régine Pernoud².

D'épouse outragée à mère vengeresse
Dès 1167, Aliénor prend ses quartiers à Poitiers. Assagie, toujours séduisante, elle y pose en « reine des troubadours », attirant à elle la fine fleur de la chevalerie, tandis qu'en son cœur l'épouse outragée se transforme en mère vengeresse. Les dispositions d'Henri II pour assurer sa succession lui déplaisent ? Sans hésitation, elle

manœuvre, complotte, encourage des alliances incertaines et pousse ses rejetons à se révolter contre leur père, en 1173. Une armée de barons rebelles se lève et leur emboîte le pas. On

enrôle ici des mercenaires ; là, on met la Normandie à feu et à sac ; les uns débarquent en Angleterre, d'autres s'allient aux Écossais, partout on brûle force châteaux avant de finalement... rendre les armes ! Vainqueur en septembre 1174, Henri II Plantagenêt pardonne à ses héritiers, mais sans pitié, il se saisit d'Aliénor, qu'il gardera prisonnière durant quinze ans, à Chinon (Val de Loire), puis à Salisbury. Libérée après la mort du roi, le 6 juillet 1189, Aliénor doit sa réhabilitation à son fils favori Richard Cœur de Lion, dont elle orchestre l'accession au trône d'Angleterre. Infatigable Aliénor... S'il lui arrive parfois, à 70 ans passés, de se retirer en l'abbaye de Fontevraud, jamais elle ne renonce à ses obligations. Qu'elle le juge nécessaire, et elle brave les rigueurs de l'hiver, en 1191, pour rallier Chypre et y marier en catastrophe son fils Richard I^{er} à Béragère de Navarre, avant que le souverain ne s'engage dans la troisième croisade (1189-1192) ! Ou, en janvier 1200, lorsqu'elle franchit les Pyrénées pour aller chercher en Espagne l'une de ses petites-filles, Blanche de Castille, promise à Louis VIII de France et future mère de Saint Louis ! De ces tribulations incessantes, le sage gisant de pierre d'Aliénor préserve les secrets. Est-ce parce qu'Henri II Plantagenêt, endormi à ses côtés, l'empêche de parler ? Gageons plutôt que la turbulente duchesse d'Aquitaine a enfin trouvé le repos. **S**

1/ Guillaume IX d'Aquitaine participe à la première croisade, conduite par Godefroy de Bouillon en 1101, et à la prise de Valence (1120-1123) dans le cadre de la Reconquista espagnole.

2/ Aliénor d'Aquitaine, réédition, Le livre de Poche, 2012.



FIN DE RÈGNE DOULOUREUSE

En 1496, Isabelle règne depuis vingt-deux ans. Il lui reste huit ans à vivre, mais les chroniqueurs datent de ce moment son effacement progressif. Elle voit en effet se succéder des deuils qui l'affectent : le premier, le 15 août, est la mort de sa mère, Isabelle de Portugal. En 1497, c'est la disparition la plus pénible, celle de son fils, le prince héritier Jean en lequel la cour mettait tous ses espoirs. Comble de malheur, quelques mois plus tard, sa veuve donnait naissance à un enfant mort né. Puis, en 1498, sa fille aînée Isabelle, meurt en donnant naissance à Miguel de la Paz... lequel ne lui survivra guère, s'éteignant en 1500. Comme si ce catalogue funèbre ne suffisait pas, le mariage de sa fille la plus jeune, Catherine d'Aragon, avec l'Anglais Henri VIII lui cause bien des soucis... tout comme la santé mentale d'une autre fille, Jeanne. Surnommée la Folle, c'est pourtant, parmi ses cinq enfants, celle qui aura l'existence la plus longue et qui donnera la lignée la plus solide : Charles-Quint en est issu.

TEXTE DE RAFAEL PIC

ISABELLE DE CASTILLE

S O L Y S O M B R A

Ange ou démon ? Courageux artisan de l'unification de l'Espagne ou intégriste xénophobe ? A-t-elle donné au pays son identité profonde ou l'a-t-elle amoindri et marqué au fer rouge pour les siècles à suivre ? Jusqu'à nos jours, l'épouse de Ferdinand le Catholique, pieuse, sévère et presque plus homme que son mari, continue de diviser les historiens.

Une enfance ballottée sur des routes de poussière, qui ne laisse rien présager d'un futur glorieux. Lorsque Isabelle naît le 22 avril 1451 dans une bourgade de la Meseta, Madrigal de las Altas Torres, le Maure est partout en recul et l'on pressent que sept siècles de domination musulmane sont sur le point de s'achever. Mais la Castille ne semble pas appelée à jouer le beau rôle dans ce triomphe tant les agissements récents de sa cour tiennent de la pantalonnade. Jean II, le père d'Isabelle, avait raffermi le trône. Mais, à sa mort, son fils Henri IV détricote toutes les avancées. Homonyme de notre bon roi Henri, il n'est pas de la même trempe : on le surnomme l'Impuissant.

Une adolescence cloîtrée

L'adolescente Isabelle, cloîtrée à Ségovie, voit avec mépris ce demi-frère essayer de s'inventer une descendance postiche. Pendant vingt ans, ce ne seront entre eux que batailles fratricides, scandées de bulles du pape et de rébellions des grands du royaume. Finalement, le 11 décembre 1474, Henri IV meurt à Madrid. Isabelle est immédiatement proclamée reine de Castille. Sa jeunesse l'aura vaccinée contre l'instabilité : pour gouverner, il faut une main de fer... Elle en aura besoin dès l'instant qu'elle coiffe la couronne : l'héritière illégitime, Jeanne la Beltraneja, mariée au roi de Portugal et alliée des Français, envahit la Castille. Le trône d'Isabelle ne

Couronnement d'Isabelle la Catholique comme reine de Castille et León, sur la place Mayor à Ségovie, le 13 décembre 1474. Œuvre de Carlos Muñoz de Pablos (né en 1938), Alcazar de Ségovie (Espagne).



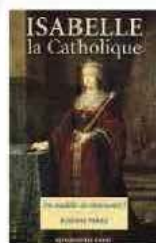
D'Agostini - L'Espresso

Les Rois Catholiques, Isabelle de Castille et Ferdinand d'Aragon recevant les tributs des princes arabes, par Antonio Rodríguez (1765-1823), Académie royale des beaux-arts de San Fernando, Madrid.

tient plus qu'à un fil. Cependant, à l'issue de cinq ans de guerre, marqués par la victoire éclatante de Toro (1476), elle a rebattu les cartes. Le Portugais est bouté hors d'Espagne et l'union des couronnes d'Aragon et de Castille est entérinée. Une nouvelle puissance est née.

Le ciment de la religion

L'événement fondateur ne remonte-t-il pas à 1469 ? Cette année-là, la jeune femme de 18 ans, que convoitaient les meilleurs partis d'Europe



EN SAVOIR PLUS | LIVRE SA VRAIE NATURE

L'analyse de Joseph Pérez permet d'approcher, au-delà des rumeurs et des approximations, les motivations d'une reine inflexible et autoritaire, mue avant tout par une grande détermination politique, plutôt que par des considérations strictement religieuses. Et de rappeler que celle que certains souhaitent béatifier a facilité la fondation de la Sainte Inquisition et n'a pas empêché l'esclavage des Indiens découvert par Colomb.

Isabelle la Catholique. Un modèle de chrétienté ?, Joseph Pérez, coll. Biographie, Éd. Payot, 209 p., 20 €.

épouse Ferdinand, l'héritier du royaume d'Aragon. Fine politique, elle comprend que le mirage de l'unité, dont la dernière manifestation remonte aux Wisigoths (au ^{vii} siècle, l'ensemble qu'ils dominaient incluait le Portugal), est désormais réalisable. En recollant les morceaux de la mosaïque espagnole, elle sait qu'elle s'assure une place dans l'histoire. Isabelle ne veut pas d'une construction bancal, que des luttes dynastiques pourront mettre bas en une génération. Il lui faut un ciment inal-

térable pour maçonner le nouvel État. Et quel meilleur ciment que la religion, dans un pays qui se bat depuis longtemps contre l'hérésie mahométane ? Dès son intronisation, en décembre 1474, elle avait placé son royaume sous la protection de Dieu. Quatre ans plus tard, une bulle papale passe presque inaperçue. Rétrospectivement, elle fait froid dans le dos : par elle, Sixte IV fonde l'Inquisition en Castille.

L'hérésie judaïsante

À cette époque, la justice inquisitoriale est en recul

dans toute l'Europe. Ses heures sanglantes remontent au Moyen Âge. Elle va connaître une renaissance inattendue en Espagne, sous une

forme beaucoup plus séculière : les jugements et les revenus des confiscations sont essentiellement du ressort de l'État. Torquemada, grand inquisiteur de 1483 à 1498, fait fonctionner la torture et les bûchers à plein régime pour démasquer les faux convertis. Même si les estimations sont sujettes à discussion, sur cette seule période, l'extirpation de l'hérésie judaïsante ne semble pas avoir fait moins de deux mille ou trois mille victimes. Même le Saint-Siège, connu pour sa fermeté, s'alarme d'une dérive meurtrière. Cependant, l'obsession de la pureté de sang (« pureza de sangre »), qui inquiétera de larges pans d'une société métissée, exige une action encore plus résolue. La reconquête de Grenade, dernier bastion de l'Islam dans la péninsule, est perçue par la reine comme une véritable mission mystique. Ne reçoit-elle en 1479 du pape, le feu vert pour une « croisade » ? Celle-ci prendra dix ans. Le 2 janvier 1492, Grenade capitule. Boabdil, le dernier émir, dont la légende fera une poule mouillée – « il pleure en femme un royaume qu'il n'a pas su défendre en homme » –, s'exile à Fès, dans une Afrique qu'il ne connaît pas. Il ne part pas seul. Le 31 mars de la même année, un décret impose l'expulsion des juifs. Depuis 1480, les Cortes de Tolède avaient imposé qu'ils soient séparés de la population chrétienne. Environ 50 000 personnes quittent la péninsule, se réfugiant dans l'Empire ottoman et sur le pourtour méditerranéen. Dix ans plus tard, le 12 février 1502, après une insurrection dans le massif des Alpujarras, c'est la communauté musulmane qui sera visée par un édit d'expulsion. L'Espagne

s'invente des racines idéales, et Isabelle peut bien être affublée de l'épithète de Catholique par la grâce d'un pape espagnol (Alexandre VI Borgia). Avec son conjoint Ferdinand, elle a fait place nette...

Le miracle américain

Des historiens, même critiques de son action, estiment que la reine ne pouvait guère faire autrement. L'expulsion des juifs puis des musulmans n'aurait pas été dictée par le racisme ni par le désir de s'approprier leurs richesses, mais par la raison d'État qui lui fit aussi brider les ambitions des nobles ou rétablir l'ordre public par les milices. Certains allèguent même un souci de protéger ces populations contre la menace de pogroms spontanés, comme celui, de triste mémoire, de 1391... Le départ de ces communautés aura le même effet que l'édit de Nantes en France, privant l'Espagne d'une classe cultivée et compétente. Plusieurs médecins et conseillers d'Isabelle, dont son confesseur, étaient d'origine juive. Ce vide sera cependant masqué par

Réception de Christophe Colomb par les rois d'Espagne à Barcelone. L'explorateur revient de son voyage avec des Indiens captifs. Peinture de Fleury (1797-1890), conservée au Louvre.

un événement auquel la reine, encore une fois, est mêlée de très près : la découverte de l'Amérique. Christophe Colomb, aventurier génois, cherche des fonds pour mener un voyage de découverte vers les Indes. Après le refus des Portugais, il fait le siège de la couronne espagnole. Une commission de savants oppose un refus catégorique : ce médiocre navigateur et géographe fait de grossières erreurs dans l'évaluation des distances. Ce n'est qu'un illuminé. Alors que les rêves de Colomb semblent définitivement évanouis, Isabelle autorise enfin la réalisation du voyage. Le 14 avril 1492, un accord est signé, le 3 août, ses navires larguent les amarres, le 12 octobre, les Indes sont en vue. On ne comprendra que plus tard qu'il s'agit d'un nouveau continent, l'Amérique...

Une évangélisation massive

Les partisans de la canonisation d'Isabelle voient dans son action outre-océan son principal titre de gloire. Munie de nouvelles bulles « alexandrines », elle est à l'origine de la plus grande entreprise d'évangélisation de tous les temps. Elle qui avait condamné Christophe Colomb pour avoir réduit trois cents Indiens en esclavage et qui avait demandé que les convertis du Nouveau Monde soient traités avec bonté, n'est peut-être pas la plus coupable dans la tragédie américaine. Mais l'histoire a définitivement associé à son règne la terrible saignée humaine (le continent perd 90 % de sa population), pourtant moins due à la brutalité de la conquête qu'à la propagation de maladies telles la grippe ou la variole, contre lesquelles les Indiens n'étaient pas immunisés. 8



2 avril 1451

Naissance d'Isabelle I^{re} de Castille, fille de Jean II Trastamare, roi de Castille et de León et d'Isabelle de Portugal.

13 décembre 1474

Deux jours après la mort d'Henri IV, Isabelle se proclame « reine et propriétaire de Castille ».

15 janvier 1475

La concorde de Ségovie instaure les droits respectifs de chacun des époux sur le royaume d'Espagne.

2 janvier 1492

Fin de la domination musulmane en Espagne et achèvement de la Reconquista.

31 mars 1492

Décret de l'Alhambra expulsant tous les Juifs d'Espagne.

3 août 1492

La reine Isabelle assiste au départ de Christophe Colomb depuis le port de Palos (Andalousie).

1494

Le pape Alexandre VI décerne à Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille le titre de Rois Catholiques.

26 novembre 1504

La reine Isabelle meurt d'un cancer à Médina del Campo (Valladolid).

TEXTE DE VIVIANNE PERRET

ANNE DE BRETAGNE

DEUX FOIS REINE DE FRANCE

Il y a cinq cents ans, en 1514, décédait Anne de Bretagne, celle par qui le duché de Bretagne fut rattaché au royaume de France. Bretonne de naissance et de cœur, la duchesse ceignit par deux fois la couronne de reine de France, épousant Charles VIII, puis son successeur Louis XII.

Jean Perréal, (vers 1455-1530) est le portraitiste de la Renaissance. On lui attribue ce portrait présumé d'Anne de Bretagne.

Au ^{xv}^e siècle, le duché de Bretagne était encore indépendant, mais il était convoité par le roi de France, Louis XI. François II de Bretagne cherchait des alliances pour assurer l'avenir de son territoire et se tourna alors vers l'Angleterre en offrant au roi Edouard IV d'unir sa jeune fille Anne au prince de Galles, l'héritier du trône. L'affaire fut entendue et la promesse d'un mariage scellée en 1481. La fillette qui devait assurer l'alliance entre les deux maisons avait quatre ans, née le 26 janvier 1477 à Nantes. Mais l'alliance avec l'Angleterre fut rapidement caduque : le prince de Galles, monté sur le trône en 1483, mourut aussitôt, et son successeur repoussa l'idée de fiançailles avec Anne de Bretagne. Le décès de Louis XI, cette même année 1483, n'arnéliora pas les tensions entre la France et la Bretagne, car la régente, Anne de Beaujeu, poursuivait la même politique que son père contre le duc, pour le compte de Charles VIII. François II de Bretagne n'était pas non plus à l'abri de dissensions internes, et s'était s'aliéné une partie de la noblesse. De son côté, Anne de Beaujeu avait fort

à faire pour déjouer les complots visant à s'emparer du royaume de France. Elle négocia avec une partie de l'aristocratie bretonne pour entrer en Bretagne capturer le rebelle Louis d'Orléans qui avait tenté de s'emparer du trône. Le Traité de Châteaubriant prévoyait que l'armée royale se retirerait de Bretagne dès que Louis d'Orléans serait fait prisonnier. Il n'en fut rien. Une fois dans la place, en 1487, les troupes françaises continuèrent leur progression. La paix de cette guerre folle fut conclue en août 1488, forçant la Bretagne à s'engager à ne pas ne pas marier ses filles, Anne, l'aînée et Isabeau la cadette, sans le consentement du roi de France. Trois semaines plus tard, le 9 septembre, François II décédait. Anne, âgée de onze ans, hérita de la Bretagne dont elle recevait la couronne ducal, le 10 février 1489, à Rennes.

La Bretagne en dot

La petite orpheline (sa mère étant morte en 1486) fut placée sous la tutelle du maréchal de Rieux et Françoise de Dinan appointée en tant que gouvernante. Issue d'une des plus riches familles de la noblesse bretonne, la baronne avait été l'une des signataires de Traité de Châteaubriant avant de se rétracter et de rallier le camp du duc, en s'apercevant qu'elle avait été bernée par les Français. Réputée intelligente et cultivée, elle veilla à la qualité de l'éducation de sa pupille. Néanmoins, et contrairement à la légende, Anne en tant qu'aristocrate n'apprit certainement pas le breton. Installée à Rennes, à l'hôtel de la Garde-Robe ducal, la jeune duchesse épousa le 19 décembre 1490 et par procuration, Maximilien I^{er} d'Autriche, empereur du Saint-Empire romain germanique, respectant le vœu de son père de ne pas faire tomber la Bretagne dans l'escarcelle des Français. La réaction de Charles VIII, à présent majeur, ne se fit pas attendre. Il envahit la Bretagne, s'appuyant sur le fameux Traité du Verger d'août 1488, signé à la fin de la guerre folle qui interdisait à l'héritière de se marier sans l'accord du roi de France. Devant Rennes assiégé, il exigea la main

d'Anne de Bretagne. Que la belle fût déjà mariée et que le roi lui-même se fût solennellement engagé auprès de Marguerite de Bourgogne ne troubla pas longtemps Charles VIII. Le pape Innocent III les releva des contrats souscrits, moyennant quelques actions charitables et le mariage put se faire.

SUITE PAGE 32

EN SAVOIR PLUS | LIVRE

ANNE, LA BRETAGNE AU CŒUR

Philippe Tourault, historien spécialiste de l'histoire de la Bretagne, retrace dans cette biographie de référence, publiée en 1990 et rééditée pour les cinq cents ans de la mort d'Anne, la vie d'une femme au destin inimaginable. À travers les actions et prises de position de cette grande défenderesse de l'indépendance de sa chère Bretagne, l'historien dresse un passionnant tableau politique d'une France sortant du Moyen Âge, époque où tous les combats convergent vers la construction d'un royaume unifié et puissant. Anne de Bretagne, Philippe Tourault, coll. Tempus, Perrin, 320 p., 9 €

Anne de Bretagne

Philippe Tourault







Charles VIII, roi de France (1483-98)
Un portrait d'époque non signé.



Conservée au musée du château de Versailles, cette peinture de Gillot Saint-Evre (1791-1858) représente le mariage de Charles VIII et d'Anne de Bretagne à Langeais, le 6 décembre 1491.

Une apparition royale

Le 6 décembre 1491, Anne de Bretagne se rendit à Langeais afin d'épouser Charles VIII, accompagnée de sa gouvernante. Elle arriva en reine,

somptueusement vêtue d'une robe de drap d'or, garnie de zibeline, ses épaules réchauffées par un manteau en fourrure, qu'elle prisait particulièrement. L'ambassadeur de Venise, Zaccaria Contarini, nous a laissé une description d'elle à l'époque de son mariage, déclarant qu'Anne de Bretagne qui allait sur ses 17 ans était « *de petite taille, fluette, et elle boite visiblement d'une jambe, bien qu'elle porte des chaussures à haut talon pour cacher sa difformité. Elle a le teint foncé et elle est assez jolie. Sa finesse d'esprit est remarquable pour son âge et une fois qu'elle a décidé de faire quelque chose, elle s'efforce d'y parvenir par n'importe quel moyen et à n'importe quel prix.* » Le portrait de l'époux qu'en a laissé l'ambassadeur pontifical est nettement moins flatteur : « *de complexion délicate, fort laide, ignorant des bonnes sciences, et connaissant à peine les caractères des lettres.* »

Le contrat de mariage comprenait une clause de donation mutuelle au dernier vivant de leurs droits sur le duché de Bretagne. En cas d'absence d'héritier mâle, il fut convenu qu'Anne de Bretagne épouserait le successeur de Charles, si ce dernier décédait



Cette jeune femme en noir, peinte en 1575, est probablement **Anne de Bretagne**. Coll. privée / Philip Mould.

le premier, et elle abandonnait son titre de duchesse de Bretagne. Le roi la conduisit ensuite triomphalement à Paris et la fit couronner, le 8 février 1492, à la basilique Saint-Denis. En sept ans, elle lui donna trois fils et une fille qui moururent jeunes. Le 16 avril 1498, alors que le couple royal résidait à Amboise, le roi aurait glissé et heurté l'huis d'une porte d'une galerie basse du château. Le roi s'évanouit et agonisa sur place. À vingt-huit ans, Charles VIII venait de mourir, sans descendance.

Une veuve courtisée

Le nouveau roi, Louis d'Orléans devenu Louis XII, qui s'était rebellé en son temps contre la régence d'Anne de Beaujeu, était orphelin de père depuis l'âge de trois ans. Il avait été éduqué sous la férule tyrannique de Louis XI qui l'avait obligé à épouser sa fille, Jeanne, contrefaite et qu'il délaissa. Cette

25 janvier 1477
Naissance d'Anne de Bretagne à Nantes, fille du duc François II de Bretagne et de Marguerite de Foix, princesse de Navarre.

9 septembre 1488
Le duc de Bretagne François II meurt à Couëron, sa fille Anne, 11 ans, lui succède.

10 février 1489
Anne est couronnée duchesse de Bretagne à la cathédrale de Rennes.

19 décembre 1490
Anne épouse l'empereur Maximilien I^{er} d'Autriche par procuration.

6 décembre 1491
La duchesse Anne épouse Charles VIII à Langeais. La Bretagne est rattachée au royaume de France.

8 février 1492
Couronnement d'Anne de Bretagne en la basilique de Saint-Denis.

8 janvier 1499
Mariage d'Anne de Bretagne avec Louis XII à Nantes.

9 janvier 1514
Mort d'Anne de Bretagne à Blois. Ses funérailles sont célébrées à la collégiale Saint-Sauveur. Son cœur est inhumé à Nantes le 19 mars 1514.

dernière se révélait un obstacle à son mariage avec Anne de Bretagne. Dès son accession au trône, il fit annuler l'union sous le prétexte qu'elle n'était pas consommée et demanda la main d'Anne de Bretagne, conformément aux clauses du contrat de mariage de son prédécesseur.

[Fait unique dans l'histoire de France, **Anne de Bretagne sera couronnée reine une seconde fois, en 1504, en la basilique de Saint-Denis.**]

Mais la jeune veuve n'était plus aussi docile qu'auparavant. Elle s'était retirée sur ses terres bretonnes et comptait renégocier les termes du contrat du mariage avant de monter sur le trône de France pour la seconde fois. Louis XII céda. Anne de Bretagne se réserva ainsi la jouissance pleine et entière du duché, s'occupant de son administration intérieure, avec le titre de duchesse de Bretagne. En cas d'absence de descendance commune au roi Louis XII et à la duchesse, le duché revenait à la famille d'Anne. Le mariage fut célébré en janvier 1499 à Nantes, sur les terres bretonnes. La même année naissait Claude, leur fille.

Bis repetita

Fait unique dans l'histoire de France, Anne de Bretagne sera couronnée une seconde fois, en 1504, en la basilique de Saint-Denis. Le couple privilégia Blois en tant que résidence royale. Anne de Bretagne s'entoura d'une cour conséquente

pour l'époque, constituée notamment d'une cinquantaine de filles nobles. Luxueuse et gaie, la cour n'en était pas moins vertueuse ainsi que le souhaitait la reine. L'historiographe Brantôme, au siècle suivant, rapporta que « sa cour était une fort belle école pour dames, car elle les faisait bien nourrir et sagement ; et toutes à

son modèle se faisaient et se façonnaient très sages et très vertueuses. » La reine était en revanche tenace dans ses inimitiés.

Un maréchal sauve les meubles

Au mois d'avril 1505, Louis XII tomba gravement malade, au point qu'on craignit pour sa vie. Anne de Bretagne, prévoyante, fit charger de meubles des bateaux qu'elle comptait envoyer à Nantes. Le maréchal de Gié arraisonna les embarcations, déclarant que le mobilier était propriété de la Couronne tant que Louis XII respirait encore. La

À Nantes, le château des Ducs de Bretagne où naquit la future reine de France. Il abrite aujourd'hui un musée d'histoire à la scénographie contemporaine.

SUITE PAGE 35



LE PALAIS DE LA DUCHESSE ANNE

En 1466, François II de Bretagne décide de reconstruire le château nantais du tout début du XIII^e siècle. Des travaux qui seront repris par sa fille Anne. Le château va revêtir deux facettes bien distinctes. Côté cour, la résidence ducale, tout de blanc et élégant tuffeau, arbore des façades aux décors raffinés avec ses loggias Renaissance ; côté cité, le château se fait forteresse avec l'utilisation d'un sombre granit et de schiste pour les sept tours défensives massives, reliées par des courtines et un long chemin de ronde. Le château des ducs de Bretagne sort d'une restauration d'envergure qui lui a redonné un lustre et sa dimension architecturale d'origine.



À g., Jean Marot remet le « Voyage de Gênes » à Anne de Bretagne. Miniature vers 1508. Ci-contre, Charles-Orland; 1492-1495, fils de Charles VIII et d'Anne de Bretagne.

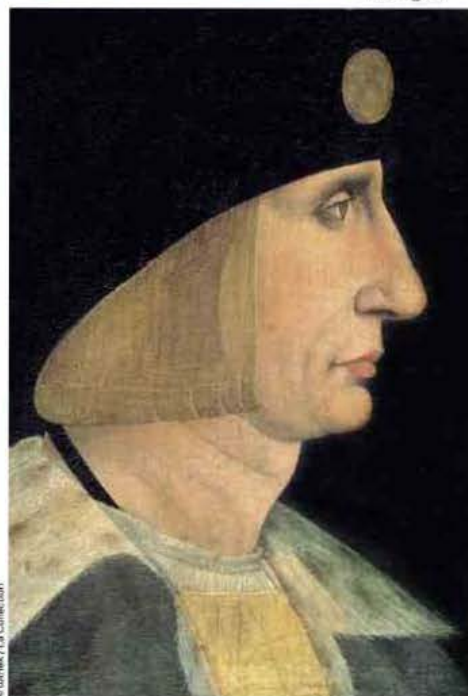


Photo: Jean - Lemaire x 2



Bernard Bugeat - Déroule en France

À g., portrait de Louis XII (1462-1515). Détail d'une peinture anonyme du XVI^e siècle. Conservée au musée Condé de Chantilly.

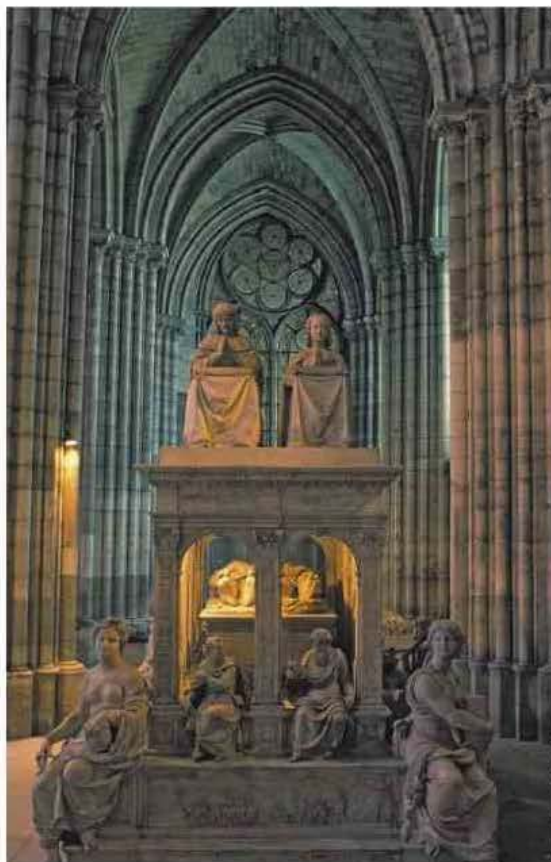
Anne de Bretagne et Charles VIII choisirent d'établir leur cour au château de Blois, dans le val de Loire. Ici, escalier de l'aile François I^{er} et l'aile Louis XII.

LE CÔTE-DE-BRETAGNE

En 1530, François I^{er}, le gendre d'Anne de Bretagne, décida de constituer un trésor inaliénable de diamants et de pierres précieuses. Les gemmes appartiendraient au royaume et seraient donc transmissibles uniquement aux successeurs de la Couronne. Réserve financière aisément monnayable, elles serviraient à garantir les emprunts du royaume. Pour le constituer, François I^{er} choisit huit pièces de joaillerie parmi celles qui lui appartenaient. L'une d'entre elles était un spinelle appartenant à sa belle-mère. Souvent confondue avec le rubis, cette pierre rouge de 205 carats prit le nom de Côte-de-Bretagne en hommage à Anne de Bretagne, sa première propriétaire. Elle fut taillée au XVIII^e siècle en forme de dragon, réduisant sa masse à 107 carats. Elle est à présent exposée dans la galerie Apollon au musée du Louvre, à Paris.



Portrait de François I^{er} (1494-1547), roi de France. Peinture de Jean Clouet (vers 1480-1541), représentant le roi vers 1530. Musée du Louvre.



Marbre de Carrare et savoir-faire forentin pour le tombeau de Louis XII et Anne de Bretagne, à voir dans la nécropole des rois de la basilique Saint-Denis (93).

suite lui donna raison puisque le roi se rétablit. Mais Anne de Bretagne lui tint rigueur de son intervention et le poursuivit de sa vindicte, l'exilant et lui intentant un procès pour lèse-majesté. Il fut démis de sa fonction et condamné à une forte amende.

Méfiance avec François I^{er}

L'ascendant qu'Anne exerçait sur le roi resta sans effet pour contrecarrer son projet de fiancer leur fille Claude à François d'Angoulême. À douze ans, il était destiné à succéder à Louis XII, en l'absence d'héritier royal. Claude, fiancée en 1506, épouserait donc le futur François I^{er} afin de renforcer les liens entre la Bretagne et la France et contrer d'éventuelles guerres de succession.

Lorsqu'ils se marièrent, le 18 mai 1514, Anne de Bretagne était morte depuis plusieurs mois. La reine trépassa en effet le 9 janvier à trente-sept ans, au château de Blois, après une courte maladie. Louis XII ordonna des funérailles solennelles dont la pompe marqua les chroniqueurs de l'époque. Le corps fut exposé plusieurs jours sur un lit de parade à Blois. En mars, la dépouille embaumée de la souveraine prit place dans le tombeau de la basilique Saint-Denis. Son cœur, lui, vogua sur la Loire, vers sa terre natale, pour être inhumé à Nantes, dans le caveau familial de l'église du couvent des Carmes. Il y resta enfermé dans une boîte en plomb jusqu'à la Révolution où il fut jeté. L'écrin fut sauvé par l'abbé Grégoire, alors évêque de Blois. Le reliquaire est conservé au musée Dobrée à Nantes depuis 1896. En 1532, l'édit d'union imposé par François I^{er} fera de la Bretagne une province de France. 🐉



Bertrand Tiegler - Détoours en France

La reine trépassa le 9 janvier 1514 à trente-sept ans. Louis XII ordonna des funérailles solennelles dont la pompe marqua les chroniqueurs de l'époque.

TEXTE DE VIVIANNE PERRET

CATHERINE DE MÉDICIS

L A V E U V E N O I R E

Jamais souveraine ne fut plus décriée dans l'histoire. Désignée comme la « massacreuse » de la terrible Saint-Barthélemy, elle fut accusée de comploter inlassablement, entourée de catins et de tueurs à sa solde. Pourtant, l'orpheline italienne, devenue maîtresse de la France, s'acharna à maintenir la cohésion de l'État malgré les multiples crises ensanglantant le royaume, méritant selon Balzac le qualificatif de « grand roi ».

Le 30 mai 1574, Charles IX meurt d'une pleurésie. Catherine de Médicis assiste aux derniers instants de son fils, avec lequel elle avait toujours gouverné, dans l'ombre ou la lumière. Tableau de Raymond Auguste Quinsac Monvoisin, 1834.

Le monde dans lequel Catherine de Médicis vit le jour, le 13 avril 1519, subissait de grands bouleversements. Magellan partait à la conquête de nouveaux territoires. Cortès parcourait le Mexique. L'apparition de l'imprimerie révolutionnait les moyens de diffusion de l'information. Un mouvement religieux, la Réforme, s'attirait les foudres du pape mais séduisait les pays germaniques, scandinaves et britanniques. Charles Quint s'asseyait sur le trône impérial, tandis que François I^{er} s'était emparé du duché de Milan. Et les Médicis espéraient implanter durablement leur dynastie dans



Bal à la cour du roi Henri III et de la reine Catherine de Médicis, dit *Bal du duc d'Alençon*. Musée du Louvre.

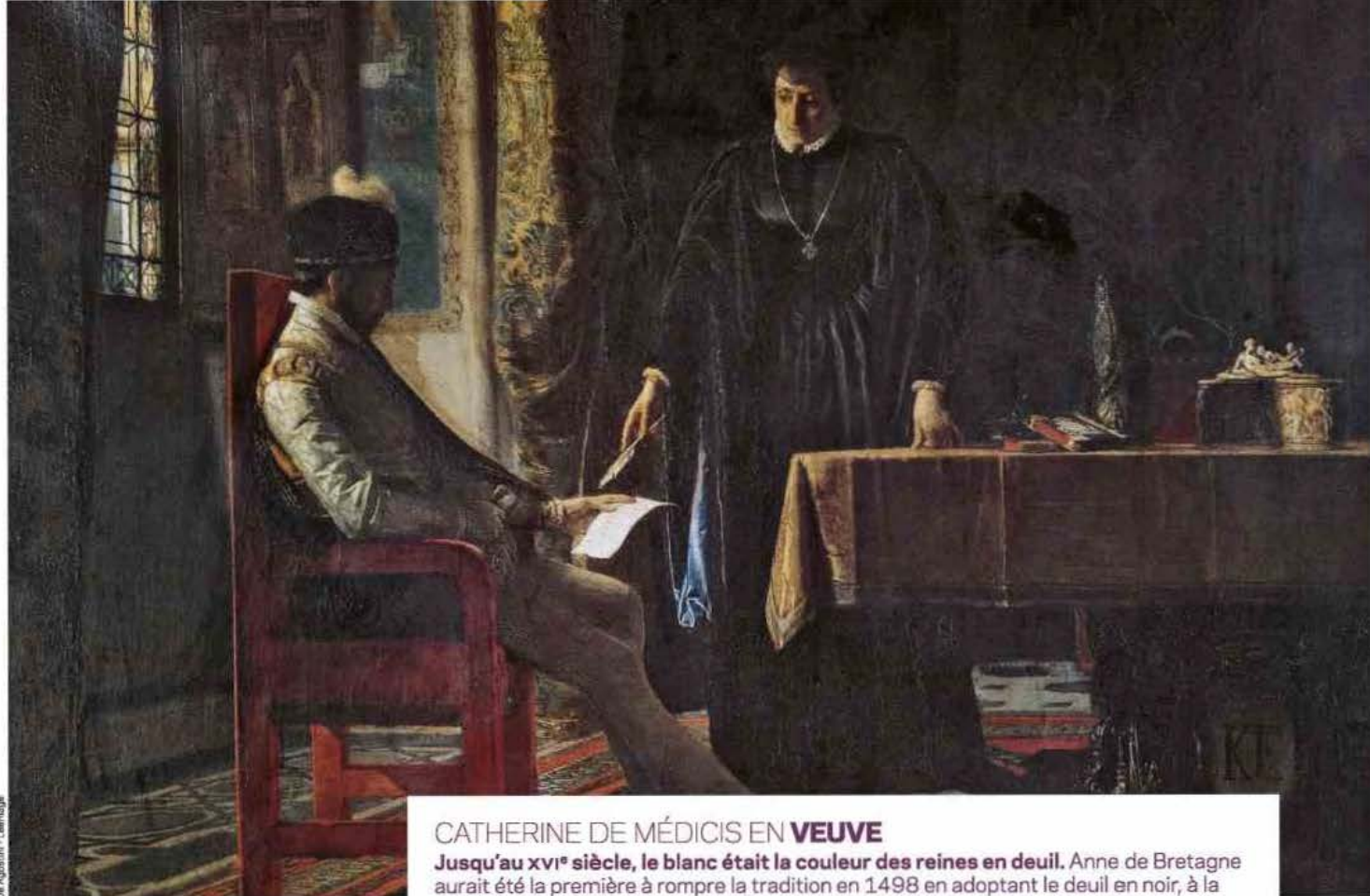
L'ESCADRON VOLANT

Les fêtes et les plaisirs dont la cour était coutumière n'étaient pas seulement le reflet du goût de la reine pour le faste mais servaient également sa politique. Parmi les nombreuses dames de l'entourage royal, Catherine de Médicis en avait distingué quatre-vingts pour leur grâce et leur beauté. Ce charmant essaim, surnommé escadron volant par le mémorialiste Brantôme, avait pour mission de séduire les chefs des partis, tout en ayant l'adresse – si nécessaire – « de se garder de l'enflure du ventre », autrement dit pour chacune de tomber enceinte.

l'État florentin. Le décès des parents de Catherine, quelques jours après sa naissance, fit brutalement du bébé un enjeu politique. François I^{er}, afin de consolider ses intérêts italiens, réclamait

SUITE PAGE 38





Catherine de Médicis cherchant à convaincre son fils Charles IX de signer l'ordre de massacre des protestants, par Alessandro Farnese. C'est ainsi que l'on dépeignit longtemps la régente, qui pourtant prônait une politique de conciliation entre catholiques et protestants.

CATHERINE DE MÉDICIS EN VEUVE

Jusqu'au XVI^e siècle, le blanc était la couleur des reines en deuil. Anne de Bretagne aurait été la première à rompre la tradition en adoptant le deuil en noir, à la mode bretonne. Mais l'image de Catherine de Médicis, immuablement vêtue de noir depuis son veuvage, imposa cette couleur dans les esprits comme le symbole du deuil pour les reines de France.

sa tutelle. Le pape Léon X et son successeur Clément VII préféraient garder l'enfant en Italie, louvoyant entre Charles Quint et François I^{er}. L'orpheline tomba ainsi pour plusieurs années dans des mains hostiles aux Médicis et connut les rigueurs d'une semi-captivité, tremblant pour sa vie. Transférée finalement au Vatican, l'enfant de 11 ans se révéla vive et gaie, sensible au luxe. Clément VII accéda enfin au vœu de François I^{er} et autorisa le mariage de Catherine avec l'un de ses fils. En octobre 1533, elle épousa à Marseille Henri d'Orléans, un adolescent de 14 ans.

Une femme bafouée

Sa vie à la cour de France débuta sous de mauvais auspices. La mort rapide de Clément VII rendit caduque l'alliance que devait sceller cette union, ôtant tout intérêt politique à la jeune Florentine. Éperdument amoureuse de son époux, Catherine ne fut pas

longue à s'apercevoir qu'Henri d'Orléans était épris d'une autre, Diane de Poitiers, son aînée de dix-neuf ans. Pour ajouter à son humiliation, Catherine fut soupçonnée de stérilité. Elle dut patienter jusqu'en 1544 avant de donner naissance à son premier enfant, François. Neuf autres suivront, dont trois mourront en bas âge. L'avènement au pouvoir de son époux, en 1547, sous le nom d'Henri II, ne modifia en rien sa situation de femme bafouée. Catherine s'exerçait à la patience et à l'art de la dissimulation en attendant son heure. Celle-ci vint le 10 juillet 1559 avec la mort d'Henri II. Bien que la reine se vêtît à jamais de noir afin d'afficher sa douleur, elle



EN SAVOIR PLUS | LIVRE

MÉDICIS, LA REINE DIABOLIQUE ?

La Cour des dames est un roman historique en trois tomes signé par l'historien Franck Ferrand. Dans cette saga vouée aux intrigues, complots et trahisons de la Renaissance, *Madame Catherine* (J'ai Lu, 347 p., 7,20 €) met en lumière Catherine de Médicis, reine de France, qui supporte tant bien que mal la toute-puissance de sa grande rivale, Diane de Poitiers. Elle fait la guerre et la paix en fonction de ses intérêts. Elle persécute aussi les réformés afin de récupérer leurs biens. Mais le sort ne va pas l'épargner...

Catherine s'exerçait à la patience et à l'art de la dissimulation en attendant son heure. Celle-ci vint le 10 juillet 1559 avec la mort d'Henri II. À 40 ans, elle était mûre pour prendre les rênes de la France.

Ci-dessus, la chambre où la reine mourut le 5 janvier 1589 ; le Bal des noces du duc de Joyeuse, le premier des mignons d'Henri III, donné le 24 septembre 1581. Ci-contre, le mariage de Catherine de Médicis et d'Henri II, en présence du pape Clément II.



était mûre, à 40 ans, pour prendre les rênes de la France. L'héritier du trône, François II, effrayé par l'ampleur de sa tâche lui avait en effet remis le pouvoir. Catherine s'était formée en observant François I^{er}. D'emblée, elle plaça les intérêts du pays au-dessus des considérations sentimentales. Diane de Poitiers fut certes écartée, mais la reine tempéra sa vengeance afin de ne pas s'aliéner le puissant clan des Guise, proche de l'ancienne favorite. Elle se désengagea rapidement de la désastreuse guerre d'Écosse, livrée pour répondre aux prétentions de sa bru, Marie Stuart, à la couronne d'Angleterre. À peine le traité du renoncement fut-il signé qu'une maladie emporta le jeune roi dont la santé avait toujours été chancelante. Sitôt le deuil de quarante

jours achevé, Catherine réexpédia la bru devenue encombrante vers son île et s'installa comme régente. Car le nouveau roi, Charles IX, n'était encore qu'un enfant de 10 ans.

Empêcher la guerre civile

Depuis que la mort d'Henri II avait permis à la reine de s'occuper des affaires du royaume, elle s'efforçait de maintenir la paix entre deux factions rivales où le politique se mêlait au spirituel.

De grands seigneurs, dont les Condé, les Châtillon, Gaspard de Coligny et même Jeanne d'Albret (mère d'Henri de Navarre et futur Henri IV) s'étaient ralliés à la Réforme. En face se dressait le clan de François de Guise et de son frère, le cardinal de Lorraine,

SUITE PAGE 40

13 avril 1519
Naissance à Florence (Italie) de Catherine de Médicis

28 octobre 1533
Mariage de Catherine de Médicis avec le duc d'Orléans, futur Henri II.

19 janvier 1544
11 ans après leur mariage, naissance du futur François II.

19 septembre 1551
Naissance de leur troisième fils, Henri III.

5 décembre 1560
François II meurt. Charles IX, 10 ans, lui succède. La reine mère est régente.

18 août 1572
Mariage de Henri de Navarre avec Marguerite de Valois.

24 août 1572
Massacre de la Saint-Barthélemy.

5 janvier 1589
Mort de la reine mère à l'âge de 70 ans, au château de Blois.



Le tombeau d'Henri II et Catherine de Médicis, à la basilique Saint-Denis (93), nécropole des rois de France.



Ci-contre, portrait d'Henri II, en 1547, alors qu'il vient d'être sacré roi de France (peinture de l'atelier de François Clouet, exposé au château de Versailles).
Ci-dessous, portrait de Michel de Nostradamus (1503-1566), qui avait prédit la mort prématurée du roi (Maison de Nostradamus, Salon-de-Provence).



MON BEAU MIROIR...

La Renaissance, période de conquêtes et de découvertes scientifiques et techniques, correspondit également à l'âge d'or de l'astrologie. La reine usa et abusa des prédictions des astrologues. Luca Gaurico ainsi que Nostradamus avaient ainsi prédit la mort de son époux. La reine s'intéressait également aux sciences occultes. On susurrerait même à l'époque qu'elle n'hésitait pas à recourir à la sorcellerie pour se débarrasser de ses ennemis. Néanmoins, son lien le plus surprenant avec le surnaturel demeure l'interrogation d'un miroir magique. Il lui aurait ainsi révélé l'avenir de ses enfants, en dévoilant une salle où « chacun fit autant de tours qu'il devait régner d'années ».

soutenant la cause catholique. Tandis que les autres pays s'orientaient vers le principe que la religion des sujets s'accordait à celle du prince, Catherine tergiversait et prônait une certaine tolérance. Mais le massacre de huguenots en 1562 par la troupe du duc de Guise alluma la mèche de la première

guerre de Religion, comptant son instigateur parmi les victimes : François de Guise fut assassiné par un gentilhomme rallié au parti protestant. Catherine ramena la paix par l'édit d'Amboise et entreprit de

fortifier la foi en la monarchie par un grand tour de France, de 1564 à 1566, présentant Charles IX à son peuple. Elle profita de ce long voyage pour instruire réformes et ordonnances. À peine le fragile équilibre entre protestants et catholiques avait-il été rétabli qu'il se rompit de nouveau. Le pays fut jeté dans une deuxième guerre civile en 1567, et une troisième en 1568. Henri de Guise reprenait le flambeau paternel et se posait en défenseur de la foi catholique (devenant plus tard le chef de cette opposition, la Ligue). Tout en persévérant dans ses tentatives de réconcilier les deux factions, la reine tenta d'assurer un avenir royal à ses enfants. Elle avait marié sa fille Élisabeth au roi d'Espagne, Philippe II. Elle fit convoler Charles IX en 1570 avec la fille de l'Empereur romain germanique et proposa son fils préféré, le duc d'Anjou, à Élisabeth I^{re} d'Angleterre. Lorsque le projet échoua, Catherine dépensa alors sans compter pour lui assurer la couronne de Pologne. Quant à Marguerite (la reine Margot), son mariage avec Henri de Navarre en août 1572 devait être un gage de bonne entente entre protestants et catholiques. Peine perdue : quelques jours après les noces se déroula le massacre de la Saint-Barthélemy.

La nuit de la Saint-Barthélemy

Charles IX se piquait d'indépendance, poussé par Gaspard de Coligny qui dressait le fils contre sa mère. Catherine, inquiète de l'influence de l'amiral, tenta, avec la complicité des Guise et du duc d'Anjou, de le faire assassiner. Après l'échec de l'attentat, Catherine et ses fidèles s'arrangèrent pour



Le massacre de la Saint-Barthélemy, de François Dubois (1529-1584), huile sur bois conservée au musée des Beaux-Arts de Lausanne.
À Paris, la violence populaire durera trois jours avant de gagner d'autres agglomérations. On dénombrera quelque 3 000 morts dans la capitale.

Collection C. - Attribué à Tardieu

convaincre le roi qu'un effrayant complot se tramait afin de le chasser du trône. Charles IX, affolé, consentit à l'assassinat des gentilshommes protestants invités au mariage royal, dont Coligny. Dans la nuit du 24 août 1572, le massacre s'étendit à la population huguenote de la ville, acquise à la cause catholique, entraînant dans la foulée une quatrième guerre de Religion. L'équilibre entre les deux clans bascula en faveur des Guise et des catholiques intransigeants, créant un contre-pouvoir dangereux dont le nouveau roi fera l'amère expérience.

Le règne du fils préféré

À la mort de Charles IX, en 1574, le duc d'Anjou et roi de Pologne fut rappelé d'urgence en France.

Catherine vit avec bonheur son fils préféré monter sur le trône sous le nom d'Henri III. Bien que ce dernier entendit gouverner seul, il n'écarta pas sa mère dont le dévouement se révéla indispensable pour continuer une politique de conciliation avec les protestants. Henri III hérita d'un pays épuisé par une crise économique majeure et exaspéré par les passions religieuses. Son attitude, alternant bigoterie et débauche, décevait le royaume. Catherine s'efforça inlassablement de sauver la Couronne en réconciliant le roi avec ses sujets et avec son frère François d'Alençon qui avait épousé le parti rebelle. Mais elle ne pouvait contenir l'ire des catholiques, sous la houlette du duc de Guise, qui reprochaient à Henri III les concessions accordées aux huguenots et sa volonté d'appliquer la loi salique. En effet, le roi stérile, sans descendance après la mort de son frère

en 1584, offrait la Couronne à son successeur légitime, le protestant Henri de Navarre. Paris, acquis à Henri de Guise, se souleva en 1588. Craignant de devenir l'otage du chef de la Ligue, le roi s'enfuit de la capitale. Huit mois plus tard, réfugié à Blois, il profita de la convocation des États généraux pour faire assassiner le duc de Guise par ses hommes. Étrangère à ce meurtre, Catherine, âgée de 70 ans, était alitée. Elle ne put que se lamenter en apprenant le geste d'Henri III : « Ah, le malheureux, je le vois se précipiter à sa ruine et perdre le royaume. » La maladie l'emporta le 5 janvier 1589, avant de voir sa prédiction se réaliser, puisque le roi, dernier des Valois, fut effectivement assassiné au mois d'août, sans avoir pu reconquérir la capitale. La reine fut enterrée à Blois, Paris refusant de laisser passer le cortège funéraire. Sa dépouille attendit vingt et un ans avant de rejoindre celle de son mari dans la basilique de Saint-Denis. 🗝

Catherine de Médicis demeura au Louvre, qu'elle fit agrandir, et ordonna la construction du palais des Tuileries. Maquette du Louvre médiéval présentée dans les vestiges des fossés de Philippe Auguste et de Charles V.



Bertrand Rogier - Châteaux en France

MARIE STUART

LA REINE SACRIFIÉE

Romantique et tragique, le destin de la reine écossaise qui monta dignement sur l'échafaud dressé par la reine d'Angleterre **Élisabeth I^{re} a inspiré nombre de romanciers et de poètes.** Mais, indépendamment de la légende qui l'entoure, le règne controversé de Marie Stuart symbolisa parfaitement les divisions qui déchiraient l'Europe du XVI^e siècle.

Page de droite :
Marie Stuart,
reine de France
puis d'Écosse,
le port droit,
le cou ceint
d'une fraise, le
bustier brodé de
perles et pierres
précieuses.
Peinture
de l'atelier
de François
Clouet (1522-
1572), musée
Condé, Chantilly.

Six jours après la naissance de Marie Stuart, son père, le roi d'Écosse, décéda.

L'héritage laissé à la mort de Jacques V n'était pas brillant. Le pays était très affaibli par les querelles religieuses et les luttes entre clans. Marie, née le 8 décembre 1542, avait été confiée à sa mère, Marie de Guise, française, fille de Claude de Lorraine, duc de Guise. Mais le roi d'Angleterre, Henri VIII, réclamait sa main pour son fils Édouard, ce qui lui aurait offert l'Écosse sur un plateau. Pendant que les lords écossais complotaient pour le pouvoir, la régente Marie de Guise chercha une alliance avec la France afin d'arracher sa fille au péril anglais.

Une éducation française

Ainsi, en juillet 1548, l'enfant se rendit en France où elle fut élevée à la cour des Valois et fiancée au dauphin François, fils de Catherine de Médicis et d'Henri II. Jolie, gaie et consciente de son rang, la jeune Marie enchantait la cour. Elle comprenait l'écossais que parlaient ses demoiselles de compagnie. Mais elle s'exprimait volontiers en français, notamment dans sa correspondance. Elle francisa

le nom de la dynastie Stewart en Stuart. La jeune reine prit l'habitude d'être adulée par son entourage et par son futur époux, le souffreteux dauphin François, qu'elle épousa en 1558. Mais si son édu-

LES COLLIERS DE LA REINE

Parmi les bijoux de la dot de Catherine de Médicis, on comptait six magnifiques sautoirs de perles accompagnés de vingt-cinq perles poire. La reine les déposa dans la corbeille de noces de Marie Stuart, lorsqu'elle épousa le futur François II. Quand Marie Stuart repartit en Écosse, après le décès de son royal époux, elle emporta les perles dans ses bagages. Les somptueux bijoux attisaient la convoitise d'Élisabeth I^{re} qui nourrissait une passion pour les perles. Après l'abdication de Marie Stuart et son emprisonnement en Angleterre, Élisabeth I^{re} prit de vitesse Catherine de Médicis qui souhaitait les récupérer. Elle les racheta au comte de Moray, régent d'Écosse, et les perles entrèrent dans la cassette royale anglaise où elles sont toujours.

Marie Stuart, s'enfuyant du château de Loch Leven, en Écosse - avec son fils, le futur Jacques I^{er} d'Angleterre et d'Écosse - où, refusant, d'abdiquer, elle avait été emprisonnée. Œuvre de Francis Danby, coll. privée.

cation fut à la hauteur des idées de la Renaissance, son sens politique fut délibérément laissé en jachère par ses oncles, les Guise, soucieux de la manipuler. Ils profitèrent de son inexpérience pour l'inciter à signer, avant son mariage avec le Dauphin, les actes qui offraient l'Écosse à la France. Si Marie Stuart avait compris la portée de son geste, l'aurait-elle renié, elle, dont l'ambition était de devenir reine consort de sa patrie d'adoption ?

Deux fois reine

En 1559, la mort accidentelle d'Henri II offrit le trône au Dauphin. Épouvanté par l'ampleur de la tâche, François II s'empressa de remettre les clefs



Illustration : L. Com





Bernard Riegler - Déroule en France

L'abbaye de Holyrood (« Sainte Croix » en écossais) et le palais de Holyroodhouse, situés dans le bas du Royal Mile (kilomètre royal les reliant au château d'Édimbourg), se dressent au pied du spectaculaire Arthur's Seat, puissante colline de 251 mètres d'altitude située dans le centre de la cité édimbourgeoise et à laquelle est attaché nombre de légendes.

HOLYROOD, LA MAISON ROYALE DES ÉCOTSAIS

L'abbaye d'Holyrood fut fondée par le roi David I^{er} d'Écosse en 1128. D'humble monastère, l'édifice deviendra une clef de voûte de la vie religieuse des monarques écossais. James V, père de Marie Stuart, y fut couronné et enterré, et la reine Marie y épousa en seconde noce Henry Stuart, lord Darnley. L'abbaye fut détruite en 1688 lors de la Révolution glorieuse, et les tombeaux des souverains d'Écosse vandalisés. À côté de l'abbaye s'élève le palais d'Holyroodhouse, imposante bâtisse baroque qui fut la résidence de Marie, reine d'Écosse. Il s'y déroula de nombreux épisodes dramatiques durant son règne tumultueux, comme l'assassinat sous ses yeux, par un lord Darnley jaloux, du secrétaire de la reine. Aujourd'hui, la reine Elisabeth et membres de la famille royale séjournent à Holyrood à l'occasion de cérémonies et de réceptions officielles.

du royaume à sa mère, Catherine de Médicis. Il était temps pour cette dernière de faire tomber le masque de soumission qu'elle avait adopté pendant son mariage. Si Marie Stuart espérait régner, elle se trompait. Catherine prit en mains la destinée du pays. Seize mois après être monté sur le trône, François II décédait. Le court règne de Marie Stuart, reine de France, était terminé.

Le contrat de mariage autorisait la veuve à rester en France, hypothèse envisagée d'un mauvais œil par Catherine de Médicis. Sa bru appartenait au redoutable clan des Guise, qu'il lui fallait affaiblir. De plus, ces derniers s'étaient alliés à Diane de Poitiers, la favorite d'Henri II, qui avait miné la vie conjugale de Catherine. Marie Stuart n'avait jamais caché son admiration pour la Dame aux Cerfs, tandis qu'elle affichait une certaine condescendance envers la

Florentine. Catherine de Médicis aurait pu oublier cette humiliation. Mais les prétentions de l'Écos-saise à épouser un prince d'Espagne achevaient de provoquer son hostilité. Ce remariage éventuel aurait placé sa fille chérie, Élisabeth de Valois, épouse du roi d'Espagne, dans une position difficile. Marie Stuart n'était plus la bienvenue.

L'Écosse, quant à elle, s'intéressait à sa reine. Les lords protestants autrefois contenus par Marie de Guise étaient à présent libres de se livrer à l'Angle-terre depuis le décès de la régente. Le chef du parti protestant n'était autre que le demi-frère de Marie Stuart, le comte de Moray, qui supportait mal que sa bâtardise l'écartât ainsi du trône. Néanmoins, il voyait le parti qu'il pouvait tirer d'une jeune femme docile. Marie Stuart se laissa convaincre par ses belles paroles et rentra en Écosse.



EN SAVOIR PLUS | LIVRE

MARIE STUART, UNE REINE ARDENTE »

« Marie Stuart, une reine ardente » raconte la vie passionnée, romanesque et tumultueuse d'une héroïne qui n'hésita pas à affronter la mort pour préserver ses droits de souveraine. Isaure de Saint-Pierre tout en respectant scrupuleusement la vérité historique, nous entraîne dans l'intimité de Marie Stuart (1542-1587) avec un sens de la mise en scène et le don du récit.

Marie Stuart, une reine ardente, Isaure de Saint-Pierre, Perrin, 2011, 409 p.

Le retour de la reine blanche

Vêtue de blanc, signe de deuil pour une reine, Marie Stuart arriva en Écosse le 19 août 1561 et prit possession du palais de Holyrood, près d'Édimbourg. Malgré la magnificence des appar-

tements royaux, la jeune reine ne fut pas longue à s'apercevoir que la cour écossaise ne pouvait rivaliser avec celle des Valois. Les rigueurs du climat étaient à la hauteur des comportements assez frustes et violents de leurs habitants. La noblesse écossaise était guidée par l'argent et l'ambition familiale. Il était donc difficile pour Marie Stuart de s'appuyer sur une société aussi versatile pour gouverner. D'autant plus que les querelles religieuses attisaient les haines.

Le prédicateur John Knox, chef de file religieux de l'opposition calviniste, prêchait ouvertement la violence à l'encontre des « papistes ». Très influent, il était considéré par la reine comme le personnage le plus dangereux du royaume. Il rejeta tous les efforts de Marie Stuart de prôner une tolérance religieuse mutuelle. N'en déplaisait néanmoins à Knox, puritain fanatique, la vie de cour renaissait enfin en Écosse, après les vingt années difficiles où Marie de Guise avait préservé tant bien que mal le pays pour sa fille. Si Marie Stuart réintroduisit la gaieté et

[John Knox, opposant calviniste, rejeta les efforts de Marie Stuart de prôner une tolérance religieuse mutuelle.]

les arts à la cour, l'Écosse lui apporta l'exercice physique qu'elle affectionnait. Chasser, galoper compaient parmi les activités indispensables au bon équilibre de la reine. Car, dès l'adolescence, la reine avait commencé à souffrir de violents troubles gastriques et nerveux qui ont conduit les historiens à la suspecter d'être atteinte de porphyrie. Une maladie qui ira en s'aggravant avec les années.

Les meilleures ennemies

Élisabeth I^{re} considérait sa cousine écossaise comme une rivale sérieuse à ses ambitions. Un remariage de Marie Stuart et la naissance d'un héri-

De retour à Édimbourg, Marie Stuart a eu à cœur de réintroduire à la cour d'Écosse la gaieté et les arts qui étaient son quotidien à la cour des Valois, sans toutefois pouvoir les égarer. (Œuvre de James Drummond (1816-1877), Scottish National Gallery.

SUITE PAGE 46



MARIE STUART LA REINE SACRIFIÉE

**8 décembre
1542**

Naissance de Marie Stuart, fille du roi Jacques V et de Marie de Guise, au palais de Linlithgow (Écosse).

**14 décembre
1542**

Jacques V, déprimé, meurt dans le château de Falkland.

**9 septembre
1543**

Marie est couronnée Marie I^{re} reine d'Écosse au château de Stirling.

24 avril 1558

Marie Stuart épouse le Dauphin François, futur François II de France.

**5 décembre
1560**

François II meurt d'un abcès au cerveau. Son frère Charles IX devient roi.

19 juin 1566

Naissance de Jacques Charles Stuart, Jacques I^{er} d'Angleterre, fils de Marie I^{re} et de Henri Stuart.

**26 juillet
1567**

La reine Marie abdique en faveur de son fils Jacques.

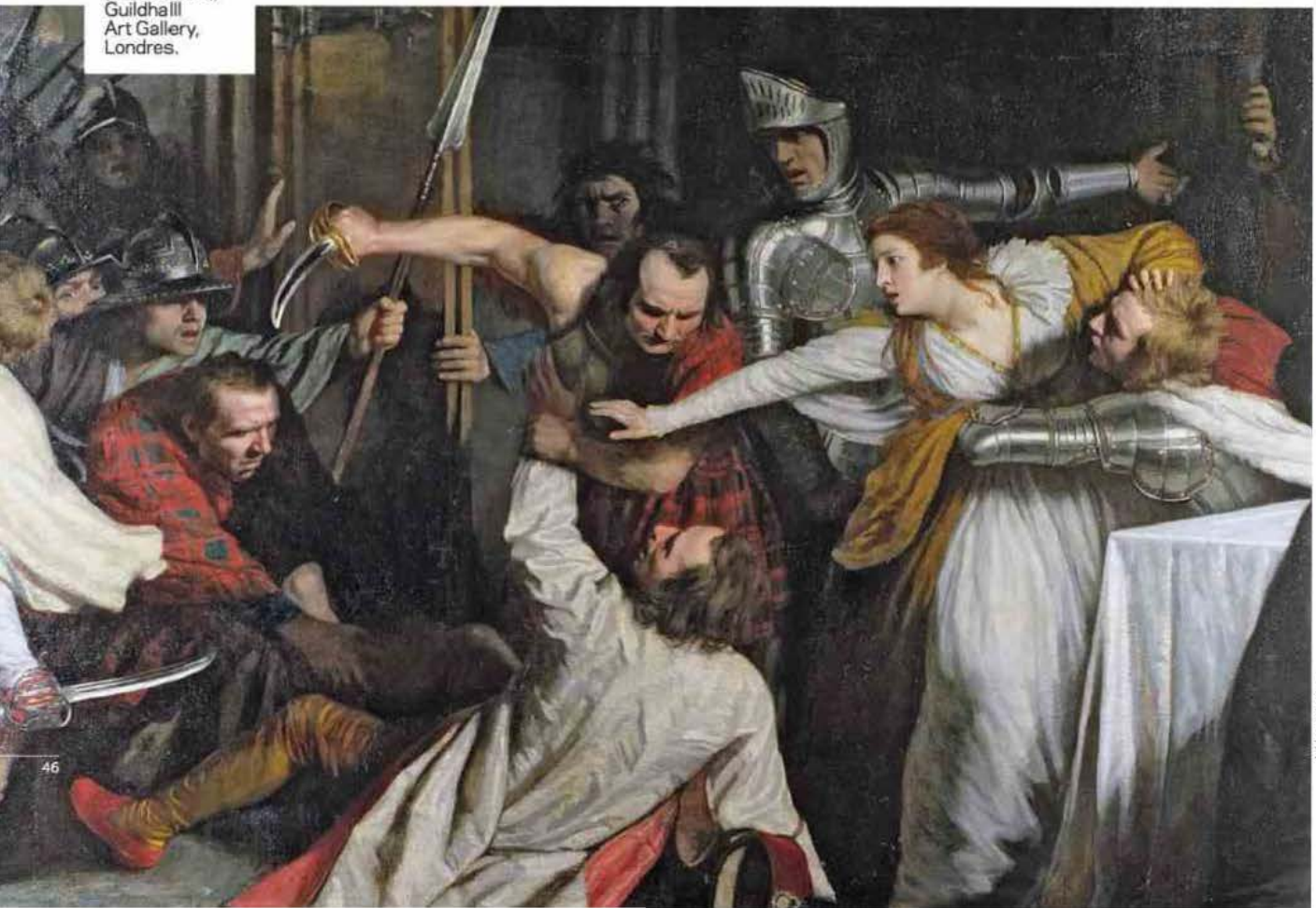
8 février 1587

Marie, reine d'Écosse et de France, est décapitée au château de Fotheringhay.

David Riccio, secrétaire particulier de Marie, fut assassiné sous les yeux de la reine. Il était jugé dangereux car trop proche de la reine... et catholique. Toile de John Opie (1761-1807), Guildhall Art Gallery, Londres.

tier fragiliserait l'Angleterre qui luttait pour son indépendance face aux royaumes catholiques d'Espagne et de France. La beauté et le charme tant vantés de l'Écossaise l'irritaient également. Élisabeth aurait été rassurée si elle avait pu comprendre d'emblée que, bien que courageuse et pleine d'énergie, sa rivale manquait de sens politique. Elle n'avait rien d'une intrigante et était d'une naïveté aveuglant son jugement. Marie Stuart accorda ainsi longtemps sa confiance à son pire ennemi : le comte de Moray, son demi-frère, qui s'acharnait à l'isoler de ses alliés. Néanmoins, dans l'impossibilité de s'appuyer sur une noblesse écossaise mue par ses seuls intérêts, Marie Stuart privilégia dans son entourage des

hommes de classe moyenne, parfois étrangers, tel son secrétaire David Riccio. Le Piémontais lui enseigna tant bien que mal l'art de la duplicité où excellaient Élisabeth I^{re} et Catherine de Médicis. Elle mit à profit ces leçons pour tenter de trouver une issue à l'épineux problème de son remariage. Obtenir l'assentiment d'Élisabeth sur le prétendant, c'était s'assurer le droit à la succession à la couronne d'Angleterre au décès de la reine. Mais épouser un prince de haut rang et catholique correspondait mieux aux ambitions de la reine écossaise. Finalement l'amour s'en mêla, et lui dicta un choix désastreux. Marie Stuart épousa Henry Stuart, lord Darnley, sujet anglais de confession catholique.



Un bien mauvais mari

Le Parlement anglais déclara le mariage, célébré en 1565, incompatible à l'amitié entre les deux couronnes.

Le cardinal de Lorraine, oncle de Marie, lui déconseilla d'épouser ce « gentil hutaudeau » (nigaud), mais la reine s'effaçait devant la femme amoureuse. Sa précédente union avec François II ne lui avait pas procuré le plaisir charnel que lui révéla Darnley. Marie paya très cher ses nuits d'amour, car son prince charmant dévoila rapidement son caractère vaniteux. Il réclama la couronne, non pas pour gouverner mais pour parader et dépenser plus encore. Les lords protestants, dont Moray, s'étaient opposés à une union avec un catholique. Mais, ils comprirent l'intérêt de manipuler ce débauché infatué. Abusé par une rumeur d'adultère, Darnley favorisa le meurtre de Riccio, en mars 1566, sous les yeux de la reine enceinte. Jusqu'à sa mort, Marie Stuart resta persuadée que les conjurés projetaient également de l'éliminer. Elle feignit de pardonner à Darnley cette trahison afin d'échapper aux conjurés. Elle se réfugia au château de Dunbar avec Darnley, mais sa belle histoire d'amour avait pris fin. Elle accoucha quelques mois plus tard, en juin, d'un fils, le futur Jacques I^{er} d'Angleterre et d'Écosse.

Une première captivité

Pendant que Marie Stuart s'évertuait à reconquérir sa couronne et contrecarrer les ambitions des lords protestants, ses partisans, menés par Bothwell, désiraient la débarrasser de Darnley.

Les conspirateurs firent exploser la maison, où le roi, malade, achevait sa convalescence. Une fois Darnley assassiné, l'ambitieux Bothwell se fit fort de le remplacer auprès de la reine. Il la viola, la forçant ainsi à l'épouser pour éviter le déshonneur. À peine mariés, Bothwell dut reprendre les armes pour lutter contre l'armée des insurgés protestants. Battu, il s'enfuit au Danemark, tandis que la reine fut faite prisonnière. Contraindre Marie Stuart d'abdiquer en faveur de son fils de treize mois ne suffisait pas aux vainqueurs qui l'accusaient d'avoir commandité le meurtre de Darnley et réclamaient sa mort. La belle reine sut émouvoir ses geôliers et en profita pour s'évader. Réfugiée en Angleterre, elle fut arrêtée par des officiers de sa cousine Élisabeth I^{re}.

Mourir plutôt que de renoncer

Moray livra à Élisabeth les preuves de la culpabilité de sa demi-sœur – des lettres à l'authenticité douteuse – légitimant ainsi son action. Il



De Agostini - L'espresso

obtint enfin la régence de l'Écosse. Ses successeurs, après son assassinat, continuèrent d'exiger la mise à mort de Marie, qui, pendant ce temps, moisissait en prison. Sa captivité prolongée fit d'elle le point de ralliement des catholiques, d'autant qu'elle avait clairement annoncé qu'elle préférerait « mourir plutôt que de renoncer » à sa couronne. Les complots se succédant, Élisabeth finit par juger dangereuse cette femme qui risquait de la chasser de son trône. Sur la foi d'une lettre, en 1586, où Marie Stuart donnait son accord pour un projet visant à assassiner Élisabeth, elle fut déclarée coupable et condamnée à mort. On sait qu'Élisabeth I^{re} hésita longtemps avant de signer l'ordre d'exécution. Après dix-neuf ans de captivité, le 8 février 1587, Marie Stuart, âgée de 44 ans, fut décapitée dans la forteresse de Fotheringhay. 5

La reine Marie Stuart I^{re} conduite à l'échafaud.

Elle fut décapitée à la hache, puis enterrée dans la cathédrale de Peterborough. Lorsque son fils Jacques I^{er} accéda au trône d'Angleterre, il fit exhumer le corps de Marie et transférer ses restes à l'abbaye de Westminster, en 1612. Toile de Francesco Hayez (1791-1882), coll. privée.

MARIE-ANTOINETTE
UNE HABSBOURG
SOUS LA GUILLOTINE

En 1786, pour répondre aux rumeurs calomnieuses l'accusant d'avoir de nombreux amants et d'être une mauvaise épouse et mère, Marie-Antoinette commande à Elisabeth Louise Vigée-Lebrun un portrait d'elle, en mère, et de ses enfants (Musée de Versailles).



TEXTE DE JONATHAN SIKSOU

MARIE-ANTOINETTE

UNE HABSBURG SOUS LA GUILLOTINE

Victime des tourbillons de la cour de Versailles puis de ceux, sanglants, de la Révolution, Marie-Antoinette est l'héroïne malheureuse d'une tragédie écrite malgré elle. De sa jeunesse insouciante à son exécution, elle voulut demeurer une femme libre et passionnée, deux vertus incompatibles avec le rôle d'une souveraine. Un destin de reine des plaisirs devenue reine martyre qui continue de fasciner.

Marie-Antoinette Joséphe Jeanne de Lorraine, fille de François de Lorraine et de Marie-Thérèse, naît à Vienne le 2 novembre 1755, le lendemain du tremblement de terre de Lisbonne. Malgré l'encadrement très strict qui régit la grande famille impériale d'Autriche (elle a quinze frères et sœurs), l'éducation de l'archiduchesse est négligée. La jeune adolescente fait montre d'une prédisposition bien plus favorable aux amusements qu'à l'apprentissage. Aussi, lorsqu'il est décidé d'unir la dynastie des Bourbons à celle des Habsbourg pour renforcer une Europe occidentale prise en étau entre la Grande-Bretagne et la Russie, Marie-Antoinette ne parle que quelques mots de français. La paix est plus

À leur mort, Louis XVI et Marie-Antoinette furent inhumés au cimetière de la Madeleine. Ce n'est qu'en 1815, par ordre de Louis XVIII, que leurs restes furent transférés à la nécropole de la basilique de Saint-Denis. Un monument funéraire fut également érigé en 1830.

importante. En 1766, Choiseul, ministre des Affaires étrangères de Louis XV, et Kaunitz, conseiller de Marie-Thérèse, scellent cette alliance hautement diplomatique. Quatre ans plus tard, l'archiduchesse fait ses adieux à sa famille et prend la route de Paris. Le voyage dure trois semaines. Devenue officiellement Dauphine de France sur une île du Rhin, son mariage par procuration avec le Dauphin est célébré en la cathédrale de Strasbourg. Pour l'heure, le peuple aime sa belle Dauphine. Son imposante ambassade est accueillie par des scènes de liesse populaire et chaque entrée dans une ville se fait par des arcs de triomphe éphémères couverts de fleurs. Si le Dauphin avait vu le gracieux visage de son

épouse en peinture, ce n'est qu'arrivée à Versailles que Marie-Antoinette découvrit son mari. Et la déception est de taille. Ce jeune homme épais, peu vif et ne consacrant ses journées qu'à la chasse et à l'étude, ne correspond en rien à sa légèreté et à son engouement naturels. Heureusement que ses beaux-frères, les comtes d'Artois et de Provence, sont des compagnons de jeux idéals pour rompre l'ennui que le futur Louis XVI lui inspire. Peu ou mal préparée aux règles de la cour de France, la jeune femme ne cache pas son agacement face à la rigidité de l'étiquette malgré les efforts redoublés de sa dame d'honneur. Parce qu'elle tente de la faire respecter, la comtesse de



Bertrand - Riegler - Détours en France

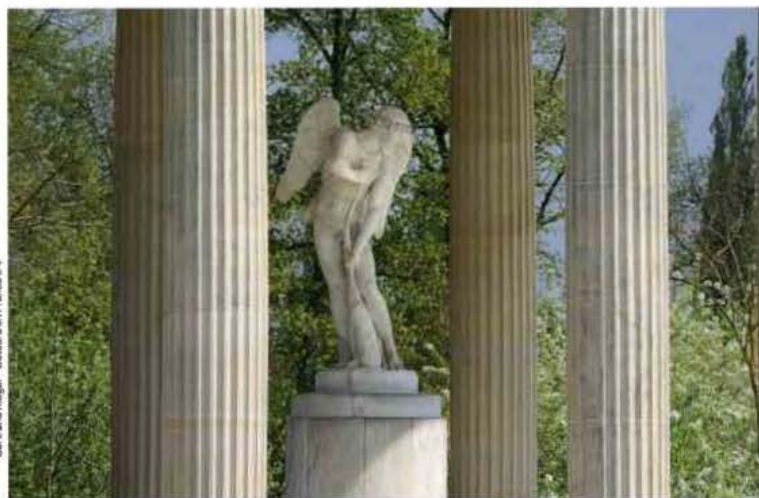
SUITE PAGE 51



Au Petit Trianon, Marie-Antoinette pouvait s'éloigner des mesquineries de la cour. La jeune femme pouvait enfin s'amuser, monter sur la scène de son petit théâtre... Ci-dessous, la famille royale dans les jardins de Versailles, par Charles Louis Lucien Muller, vers 1860.



Barthold Rieger - Détours en France n°4



LE PETIT TRIANON UN ROYAUME DANS LE ROYAUME

Accablée par l'étiquette, Marie-Antoinette se réfugie au Petit Trianon, un pavillon de quelques salons offert par Louis XVI.

Remis au goût du jour à grands frais, il incarne la quintessence des arts décoratifs du XVIII^e siècle. La reine y passe des séjours de plus en plus longs, au grand dam de la cour qui, sans sa souveraine, tourne à vide. Dans cette retraite intime et raffinée à seulement quelques encablures du château, elle se consacre aux arts et à la musique avec ses amis. Elle prolonge cette douceur de vivre au Hameau, sa ferme idéalisée, qui dévoile au détour d'un vallon ses toits de chaume, son étable à colombages et de vertes prairies.



Sélie - Leemage

Noailles est vite surnommée « Madame l'Étiquette » par la bruyante bande de jeunes princes qui se forme autour de la Dauphine.

Plongée dans une cour minée par les rivalités courtoises et les secrets d'alcôve de Louis XV, il est bien difficile pour Marie-Antoinette d'appliquer le conseil de sa mère : « *Ne te mêle pas de politique, ne t'occupe pas des affaires des autres.* » Difficile, voire impossible, dans un palais où le moindre regard, le moindre mot, est en soi un geste politique. La jeune femme de quinze ans l'apprend à ses dépens quand elle refuse d'adresser la parole à Madame du Barry. La favorite, qui régit le cœur du souverain en pourvoyant à son insatiable désir de jeunes maîtresses, n'a jamais été aussi puissante et subit le silence obstiné de la Dauphine comme un terrible affront. Elle exige de son royal amant qu'il intervienne. Pressée de toute part, Marie-Antoinette finira donc par offrir à cette première dame un laconique : « *Il y a bien du monde aujourd'hui à Versailles.* » Quelques mots lâchés du bout des lèvres qui évitent la guerre et consacrent, pour un temps, Madame du Barry car Louis XV meurt le 10 mai 1774.

Sept ans d'attente...

Marie-Antoinette devenant reine, ce sont désormais ses camarades de jeu qui composent sa cour.

Les quatre années passées en France n'ont pas changé son tempérament et elle prend les droits de la royauté sans s'acquiescer de ses devoirs. Elle veut gouverner et jouir à la fois, deux choses incompatibles, d'autant qu'à Versailles la liberté n'existe pas. Jusque dans son lit. La reine n'a toujours pas donné un héritier au trône et les rumeurs s'amplifient au fil du temps. Louis XVI est certes inhibé, ce n'est un secret pour personne qu'il n'a pas l'appétit sexuel de son grand-père, mais le roi souffre surtout d'une malformation génitale, le phimosis, qui lui rend tout rapport douloureux. Là encore Marie-Thérèse conseille : « *Caresse, cajole, mais trop d'empressement gâterait tout* », ce à quoi sa fille répond que Louis « *est d'une nonchalance et d'une paresse qui ne le quittent que pour la*

chasse ». Au-delà de l'humiliation, c'est l'avenir de la Couronne qui est en jeu. Devenu empereur, Joseph II se rend en France en 1777. Il réussit à convaincre son beau-frère de la nécessité de se faire opérer (vraisemblablement une circoncision), le roi accepte et Marie-Antoinette tombe enfin enceinte... sept ans après son mariage. La maternité l'épanouit, mais ne lui fait pas perdre ses habitudes. Toujours encouragée par le comte d'Artois, elle s'oublie dans les jeux d'argent, s'amuse à sortir clandestinement à Paris, dépense sans compter pour composer une garde-robe éblouissante, joue la comédie sur la scène de son petit théâtre, entretient la bergerie parfumée de son Hameau et finit par passer plus de temps au Petit Trianon qu'au château de Versailles. Davantage reine des modes que reine de France, Marie-Antoinette s'investit sincèrement pour défendre les artistes qui

Le 8 août 1788, Marie-Antoinette reçoit, dans le parc de Saint-Cloud, les ambassadeurs de Tipou Sâhib, sultan du Mysore.



lui plaisent. Son soutien aux œuvres de Gluck lui vaut à la cour le surnom de « l'Autrichienne », et les grâces pastorales immortalisées par son amie, la peintre Élisabeth Vigée-Lebrun, alimentent les rumeurs calomnieuses d'amitiés coupables avec les princesses de Lamballe et de Polignac. Autant de légèreté agace l'entourage du roi qui laisse faire, alors que dans la rue, cette insouciance dispendieuse au sommet d'un État exsangue est

SUITE PAGE 52



Edward Matthew Ward (1816-1879), connu pour ses peintures murales au palais de Westminster, relatant l'histoire de la Grande-Bretagne, a aussi trouvé des sujets d'inspiration dans la Révolution française. Ici, **Marie-Antoinette écoutant l'acte d'accusation.**

www.britannica.com

Aux douleurs morales s'ajoute la dégradation physique et c'est une femme faible et amaigrie qui est présentée devant **le Tribunal révolutionnaire le 3 octobre 1793.**

dénoncée de plus en plus violemment. Les nuages s'accumulent mais semblent, encore, s'arrêter à la grille du palais.

Dernier acte d'une reine

Depuis le Petit Trianon, la prise de la Bastille, le 14 juillet 1789, est vue comme une révolte, non comme une révolution. La vie qui s'y écoule toujours avec ses joies délicates est cependant rattrapée par l'orage. Le 5 octobre, la reine se promène dans les allées de son domaine lorsqu'elle est sommée de regagner le château au plus vite. Les femmes de

Paris ont marché jusqu'à Versailles pour demander du pain. La famille royale doit être réunie pour sa sécurité. Louis XVI reçoit une délégation, promet que de la farine sera livrée à la capitale et la foule se disperse. Ce n'est qu'un leurre. À l'aube, et à la faveur des négligences de La Fayette chargé de sa protection, des groupes armés entrent dans le château pour gagner directement les appartements de la reine. Marie-Antoinette n'a que le temps de passer un jupon avant de se réfugier dans les appartements du roi où se trouvent déjà leurs enfants, Louis, le Dauphin, et Madame Royale. Au fil des heures, escaliers et vestibules sont évacués mais la foule investit la cour des Princes. Elle exige, dans la matinée, que la reine se présente au balcon. « *Je sais le sort qui m'attend, mais mon devoir est de mourir aux pieds du roi et dans les bras de mes enfants* », dit-elle à ceux qui veulent la retenir. Elle se montre seule devant un peuple haineux. Elle est mise en joue, ne bouge pas, et s'incline tête baissée devant les fusils pointés sur elle. La Fayette arrive, lui baise la main,

2 novembre 1755

Naissance à Vienne (Autriche) de Maria Antonia Josepha Johanna de Habsbourg-Lorraine, quinzième enfant de l'empereur François I^{er} et de Marie-Thérèse.

14-16 mai 1770

Marie-Antoinette arrive à la cour de Versailles. Elle se marie avec le Dauphin Louis.

10 mai 1774

Mort de Louis XV à Versailles, Louis XVI devient roi.

11 août 1784

Début de l'« affaire du collier de la reine ».

1789

Prise de la Bastille et début de la Révolution française.

21 juin 1791

Le couple royal et leurs deux enfants s'enfuient des Tuileries. Arrestation à Varennes-en-Argonne.

10 août 1792

Chute de la monarchie française.

16 octobre 1793

Condamnée à mort par le tribunal révolutionnaire, Marie-Antoinette est guillotinée place de la Révolution.

EN SAVOIR PLUS | CINÉMA

MARIE-ANTOINETTE, LA REINE DE L'ÉCRAN

« Comme elle est séduisante, cette archiduchesse de 14 ans qui arrive à Versailles pour épouser l'héritier du trône, le 16 mai 1770 (...) Bien vite on lui prête les passions les plus folles, dont une liaison avec le beau Fersen. Le cinéma ne pouvait ignorer une telle héroïne », écrit l'historien cinéophile Jean Tulard. Au box-office, avec une trentaine de films, elle bat Anne d'Autriche ou Sissi. Il faut dire qu'elle présente plusieurs grandes facettes : princesse frivole de la cour versaillaise ; « l'Autrichienne » hautaine et pleine de morgue, méprisant son bon peuple ; la veuve Capet, drapée dans un dignité pathétique. Parmi les réalisations, on retiendra plus particulièrement les films : *La Marseillaise* (1938), de Jean Renoir avec Lise Delamare ; *Si Versailles m'était conté...* (1953), de Sacha Guitry, avec Lana Marconi ; *Les Adieux à la reine* (2012), de Benoît Jacquot avec Diane Kruger et Marie-Antoinette (2006), de Sofia Coppola avec une Kirsten Dunst décoiffante, (photos ci-contre).



et cette même foule acclame alors sa souveraine. Ce sont ses dernières heures à Versailles. Sous l'escorte de la garde nationale, la famille royale est conduite à Paris, au palais des Tuileries.

La marche vers l'échafaud

Dès lors, les événements s'accroissent. Le roi, toujours incertain, exaspère le pouvoir révolutionnaire en opposant son veto aux articles de la Constitution. Aux yeux du peuple, cette hostilité porte un nom, la reine, « Madame Veto ». Les circonstances révèlent une femme tacticienne et avisée des rapports de force. Elle multiplie les contacts secrets avec ses alliés, en France et à l'étranger, mais elle n'arrive pas à convaincre Louis XVI de prendre des positions tranchées. Ce flottement mène aux mauvaises décisions et, suivant des conseils malavisés, la famille royale décide de fuir. L'arrestation à Varennes marque un point de non-retour dans le désamour de la nation vis-à-vis de la Couronne. La confiance est rompue. Le 10 août 1792, les Tuileries sont prises d'assaut. Déserté par la garde nationale, défendu par seulement quelques dizaines de gardes suisses vite massacrés, le palais est canonné puis saccagé. La famille royale qui a demandé protection à l'Assemblée est incarcérée à la tour du Temple. Débute un long calvaire qui ne finira que sur l'échafaud. D'abord réunie, la famille royale est séparée à l'automne, quand s'ouvre le procès du roi. Il sera exécuté le 21 janvier 1793. Dans le courant de l'année, la « veuve Capet » est à son tour séparée de sa belle-sœur, Madame Élisabeth, et de ses enfants. Aux douleurs morales s'ajoute la dégradation physique et c'est une femme faible et amaigrie qui est présentée devant le Tribunal révolutionnaire le 3 octobre 1793. Son dossier est vide. Témoins à



charge et documents sont rassemblés à la hâte et cette parodie de procès s'ouvre le 15 octobre. Elle s'oppose avec force et dignité aux accusations d'intelligence avec l'ennemi, de dépenses somptuaires et d'influences néfastes sur le roi. Lorsqu'on l'accuse d'inceste sur son fils, elle répond par cette supplique à la salle : « J'en appelle à toutes les mères ! » L'émotion est telle que les débats sont suspendus. Ils reprennent rapidement et le verdict est donné avec le même empressement : la mort. Menée à la guillotine le lendemain matin sur une charrette peinant à fendre une foule compacte et hystérique, elle affiche un calme qui fit dire à Sanson, son bourreau, que « jamais la reine ne s'était montrée plus digne du rang suprême ». Le couperet tombe. La foule se tait. Elle avait 38 ans. 🍷

La dernière séparation, d'Edward Matthew Ward. Enfermée à la prison du Temple, Marie-Antoinette fait ses adieux à son fils, Louis Charles de Bourbon (collection privée).

TEXTE DE RAFAEL PIC

CATHERINE II

UNE CERTAINE IDÉE DE LA RUSSIE

Au fond, c'est presque un conte de fées : comment une princesse anonyme et sans fortune devient impératrice du plus grand pays du monde et en change la destinée. La biographie de Catherine la Grande tient en cette parabole. Elle ne s'appelle même pas Catherine : son vrai nom est Sophie-Frédérique-Augusta. Née en 1729 à Stettin, sur les bords de la Baltique, d'un père âgé, le prince d'Anhalt-Zerbst, elle accumule tous les handicaps pour prétendre à l'empire des tsars : elle est femme, qui plus est allemande, à l'heure où la Russie penche plutôt pour les Pays-Bas voire la France. Personne, d'ailleurs, ne songe à une telle promotion : si l'on arrivait simplement à appairer la jeune fille à un autre prince poméranien, on serait déjà satisfait !

Il faut un coup de pouce du destin pour infléchir le sort. Il viendra du côté des femmes : son oncle maternel, Wilhelm, est mort jeune, de la variole, en 1742, et a laissé sa fiancée, Élisabeth, inconsolable. C'est cette Élisabeth qui va jouer un rôle moteur dans la promotion de la timide Sophie, laquelle sera même contrainte à une cohabitation de près de vingt ans... Qui est donc Élisabeth ? Rien de moins que l'une des filles de Pierre le Grand. D'abord indifférente aux intérêts dynastiques, elle s'est brutalement rebellée quand elle a vu le trône russe passer à un parent éloigné, Ivan VI – un bam-

Amie de Voltaire et des Encyclopédistes, elle gouverne avec la poigne de fer d'une absolutiste.

Originaire d'un État confetti, elle mène une politique d'expansion territoriale. Entourée d'hommes puissants et d'amants magnifiques, elle décide seule. Chez la souveraine que personne n'attendait, tout tend à la gloire de sa patrie d'adoption...

bin âgé de quelques mois ! Un coup d'État plus loin, en 1741, et la voilà tsarine. Sans enfant mais préoccupée de s'assurer une descendance, elle jette son dévolu sur son neveu Pierre-Ulrich et se charge de lui trouver une épouse. Elle ne veut en aucun cas une Prussienne ni une Suédoise ! Plutôt la fille d'un de ces princes d'opérette qui pullulent en Allemagne, et qui ne risquent pas de faire main basse sur les terres russes. Entre en scène la jeune Sophie : alors qu'elle vient juste de fêter ses quinze ans, c'est en tant que nièce de l'adoré Wilhelm qu'elle est prise en « stage » à la cour de Russie, au plus dur de l'hiver 1744. Elle, la luthérienne germanophone, qui n'a que quatre robes au fond de sa malle, alors que la tsarine, russe et orthodoxe, en possède quinze mille !

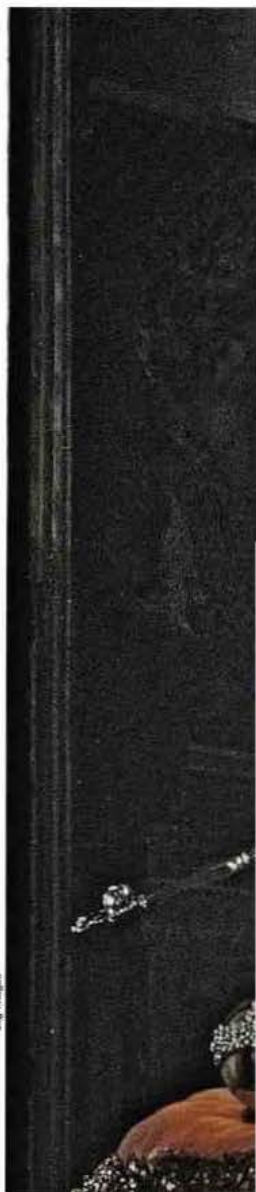
L'adaptation réussit au-delà de tout espoir. Le 28 juin, après avoir travaillé sans répit sur sa grammaire russe, elle se convertit à l'orthodoxie. Le jour

Catherine la Grande, vers 1770, par Fedor Rokotov, célèbre portraitiste du XVIII^e siècle.

Portrait de Stanislas II de Pologne, dernier roi de la Pologne indépendante.

SARABANDE D'AMANTS

Catherine aurait eu une vingtaine d'amants stables. Parmi ceux-ci, le prince polonais Poniatowski, puis Grégoire Orlov, qui l'aida à monter sur le trône, et le beau Potemkine, le colonisateur de la Crimée, tiennent les premières places. Mais il en est bien d'autres, de l'initiateur aux jeux de l'amour que fut Serge Saltykov, de simples foudrades comme Alexandre Vassiltchikov ou Nicolas Rimski-Korsakov, jusqu'à ce malheureux Alexandre Lanskoï, qui décéda en 1784 dans ses bras, le corps démolé par les aphrodisiaques. L'appétit de la tsarine étant insatiable, Potemkine mit au point un système d'approvisionnement en jeunes mâles, qui étaient « testés » par la comtesse Bruce, dite « l'Éprouveuse ». D'où la légende persistante, diffusée par ses détracteurs, d'une Messaline du Nord...



d'après, les fiançailles avec le grand-duc Pierre-Ulrich sont célébrées. Adieu la princesse Sophie, elle est désormais la grande-duchesse Catherine...

Pierre III, victime sacrificielle

Pour devenir la Grande, il lui reste du chemin à parcourir. Il lui faut d'abord se méfier de la tsarine Élisabeth, au caractère changeant, dans un climat d'intrigue permanent. Le puissant chance-lier Bestoujev, qui penchait pour la Prusse, est prêt à tout pour la faire trébucher et la renvoyer chez elle. Il lui faudra aussi prendre ses distances avec sa propre mère, Johanna, qui l'a accompagnée en Russie, où elle se pique de politique et multiplie les faux pas. Enfin – le plus difficile, peut-être – il lui faudra apprivoiser son fiancé ! Le grand-duc Pierre est un adolescent attardé, qui joue encore aux sol-

Pour devenir la Grande, il lui reste du chemin à parcourir.

Il lui faut d'abord se méfier de la tsarine Élisabeth.

dat de bois lorsque le mariage est célébré, en août 1745. Ses performances nuptiales sont aussi décevantes que celles de son contemporain Louis XVI. Souffrant d'une malformation physiologique, il ne peut honorer sa femme, qui devra attendre sept ans – comme Marie-Antoinette ! – que le peureux prince héritier accepte de subir la banale opération

SUITE PAGE 56





Grigori Potemkine, favori et conseiller de Catherine II, participe à la grandeur de la Russie en annexant de nouveaux territoires, dont l'Ukraine.

akg images

salvatrice. Mais le mal est fait : Catherine, qui a un fort appétit sensuel, s'ennuie d'être négligée et inaugure le répertoire d'amants qui allait la rendre célèbre... Après deux fausses couches, lorsqu'elle donne enfin naissance, en 1754, à l'héritier tant attendu, il n'est pas des œuvres de Pierre mais d'un séduisant chambellan, Serge Saltykov, descendant par sa mère d'une grande famille de Russie, les Galitzine. Le doute règne sur les délivrances suivantes tant le roulement est impressionnant : en 1755, elle s'éprend d'un prince polonais, Stanislas Auguste Poniatowski, qui aura pour elle des mots touchants : « Elle avait 25 ans ; elle ne faisait presque que relever de ses premières couches ; elle était à ce moment de beauté qui est ordinairement le comble pour toute femme à qui il est donné d'en avoir. » C'est la même femme qui allait procéder plus tard au dépeçage de la Pologne... En 1760, c'est le tour de Grégoire Orlov, qui, selon les mauvaises lan-

Des deux époux, c'est Catherine qui possède la véritable intelligence politique.

gues, alternait avec son frère Alexis pour contenter l'avide grande-duchesse. Les époux, qui n'ont jamais été proches, s'éloignent irrémédiablement l'un de l'autre. Des deux, c'est Catherine qui possède la véritable intelligence politique. Elle a beau avoir gardé l'accent allemand, elle a tout fait pour s'acclimater au pays et à la foi orthodoxe, tandis que Pierre ne jure que par la Prusse. Il a même fait



betmaga.com

venir en Russie, qu'il appelle « ce fichu pays », un régiment du Holstein, avec lequel il singe tous les jours la relève de la garde, suscitant la colère des officiers tsaristes.

L'intermède Pierre III

Lorsque l'impératrice Élisabeth décède, début janvier 1762, Pierre ruine en quelques jours le crédit qui lui reste. En plein deuil, il fait la fête, s'habille de couleurs vives, ricane à l'enterrement, tandis que Catherine se confit de dévotion. « Son front est haut, et, si je ne me trompe, il y a un long et effrayant avenir écrit sur ce front-là », écrivait le chevalier d'Éon, agent secret de Louis XV, qui se présente à la cour en habits de femme. A-t-il l'intuition que le règne de Pierre III ne sera qu'un intermède ? Couronné début janvier, il est renversé fin juin dans un coup d'État orchestré par les Orlov. Il a juste eu le temps de lancer une guerre absurde contre le Danemark et d'obliger ses soldats à revêtir des uniformes à la prussienne. Une semaine après sa déchéance, il gît sans vie, étranglé par une



fort de Schlüsselburg. La voie est désormais libre pour Catherine. Au début de son règne, elle prononce de façon prophétique : « *La gloire du pays fait la mienne.* » À la manière de Pierre le Grand, elle établit un audit sévère du pays avant de lancer ses réformes : le budget avait 17 millions de roubles

Le grand-duc Piotr Feodorovich et la grande-duchesse Catherine Alexeïevna de Russie, avant qu'ils deviennent Pierre III et Catherine II.



Scène de **La Guerre des paysans russes** (1773-1775), autrement appelée « jacquerie des cosaques de Yaïk ». Elle fut menée par Emelian Ivanovitch Pougatchev contre le pouvoir central de Russie.

courroie de cheval. Insensible à sa perte, Catherine devient impératrice de toutes les Russies en septembre. Elle a 33 ans, il lui reste 34 ans de règne...

Le vent de la réforme

Pour marquer les esprits, Catherine organise une somptueuse cérémonie de couronnement. Le 22 septembre 1762, la moins russe des tsarines se coiffe elle-même de la couronne. Elle est devenue la « petite mère ». Deux ans plus tard, Ivan VI, emprisonné depuis deux décennies, meurt opportunément lors d'une tentative d'évasion du

de dettes, une circulation monétaire de cent millions. Personne, dans tout l'empire, ne connaissait les revenus du trésor. Presque toutes les branches du commerce étaient monopolisées par des particuliers. Environ 200 000 paysans appartenant aux usines minières et aux monastères étaient en révolte ouverte. La justice se vendait aux enchères. Partout le peuple se plaignait de la corruption, des concussions, de toutes sortes de malversations et d'injustices. La jeune impératrice prend tout à bras-le-corps, tout de suite. Elle crée un institut d'émission, démantèle les monopoles, diminue le budget personnel de la cour, sécularise les terres de l'Église, rétablit l'impôt sur la barbe des moujiks. Elle fait venir des colons allemands pour mettre en valeur les terres de la Volga, fonde une école de sages-femmes, un institut pour les jeunes filles nobles (le futur Institut Smolny), recense ses villes

SUITE PAGE 58

2 mai 1729

Naissance à Stettin de Sophie Augusta Frédérique d'Anhalt-Zerst, fille du prince Chrétien-Auguste et de Jeanne de Holstein-Gottorp.

28 juin 1744

Catherine se convertit en grandes pompes à la religion orthodoxe et prend le nom de Catherine Alexeïvna.

21 août 1745

Catherine s'unit au grand-duc Pierre III, à Saint-Pétersbourg I.

janvier 1762

Décès de l'impératrice Elisabeth, dernière des Romanov.

17 juillet 1762

Catherine devient impératrice et autocrate de toutes les Russies.

1764

Catherine sécularise les biens de l'Église.

8 janvier 1771

Catherine II suggère à la Prusse un partage de la Pologne avec l'Autriche.

16-17 novembre 1796

La tsarine Catherine est victime d'une attaque d'apoplexie, elle meurt des suites de sa crise.

Catherine admirait l'œuvre de Voltaire, avec lequel elle entretenait une correspondance, et se passionnait pour les Lumières. À la mort du philosophe, en 1778, elle acquit sa bibliothèque.

et décide d'un arpentage généralisé. Elle crée l'Académie des sciences et donne l'exemple, devant une cour tétanisée, en se faisant inoculer la variole par le médecin Thomas Dimsdale, venu spécialement de Londres. Voltaire applaudit : « *Eh ! Madame, quelle leçon Votre Majesté impériale donne à nos petits-maîtres français, à nos sages-maîtres de Sorbonne, à nos Esculapes des écoles de médecine !* » Elle réforme l'éducation et lance un vaste projet de mise à jour des codes de loi, en s'inspirant de Montesquieu.

La Commission fraîchement nommée, avant de se lancer dans l'étude des milliers d'articles à réformer, se penche sur un problème plus urgent : trouver un

qualificatif à la mesure de cette souveraine inouïe, qui bouleverse le pays dans ses fondations et fascine l'Europe savante. Est-elle « la Sage » ? Elle est plutôt « la Grande ». Ainsi baptisée en 1767, alors qu'elle n'a pas encore 40 ans, elle emportera ce titre dans la tombe et dans l'Histoire. Cependant, ses velléités libérales s'essoufflent assez vite. La révolte paysanne de Pougatchev, noyée dans le sang, lui révèle l'incommensurable distance entre sa cour occidentaliste et la Russie profonde, dilemme récurrent. La commission de codification est enterrée, le pouvoir de la noblesse renforcé, et, pour emporter l'adhésion de son peuple, elle recourt à la bonne vieille méthode des guerres, faisant de la Turquie son adversaire de prédilection. Elle gagnera sur la Sublime Porte les territoires qui lui permettront de se développer sur la mer Noire et dans les Balkans, donc de devenir une vraie puissance européenne...

La France, haine et amour

Toute sa vie, Catherine a montré une attirance particulière pour les choses de France, sauf dans un champ essentiel : la politique. D'abord proche de l'Angleterre, puis de la Prusse, Catherine a toujours vu dans l'affaiblissement de la France la garantie de la puissance russe. Une position que Versailles cultivait en miroir, le duc de Choiseul, ministre de Louis XV, écrivant avec justesse : « *Le roi pense que la haine de Catherine II est beaucoup plus honorable que son amitié.* » Le choc de la Révolution, qu'elle abhorra, la fortifia jusqu'à ses dernières années dans une méfiance atavique à l'égard des diplomates français. Curieusement, cette *realpolitik* n'affecta guère son goût pour la mode, l'art et les belles-lettres venus de Paris. Quand Voltaire lui dédie un poème, elle est aussi émue que par la conquête de la Lituanie. « *Dieu qui m'ôtez les*



EN SAVOIR PLUS 1 LIVRE

MONTAGNES DE PAPIER

La biographie de Catherine II a inspiré nombre de biographes, de l'historien polonais Kazimierz Włocławski (1849-1935 ; réédition Ed. Perrin, 2011) à son contemporain russe Bilbassov, jusqu'à Zoé Oldenburg, Henri Troyat ou Hélène Carrère d'Encausse. La tsarine, écrivain compulsif, leur a fourni une matière de première main. Outre ses innombrables lettres (1162 avec le seul Potemkine !), ses colossaux Mémoires, écrits en français, en dressent un portrait vivant et très libre, qui ne fait pas l'impasse sur ses nombreuses liaisons.



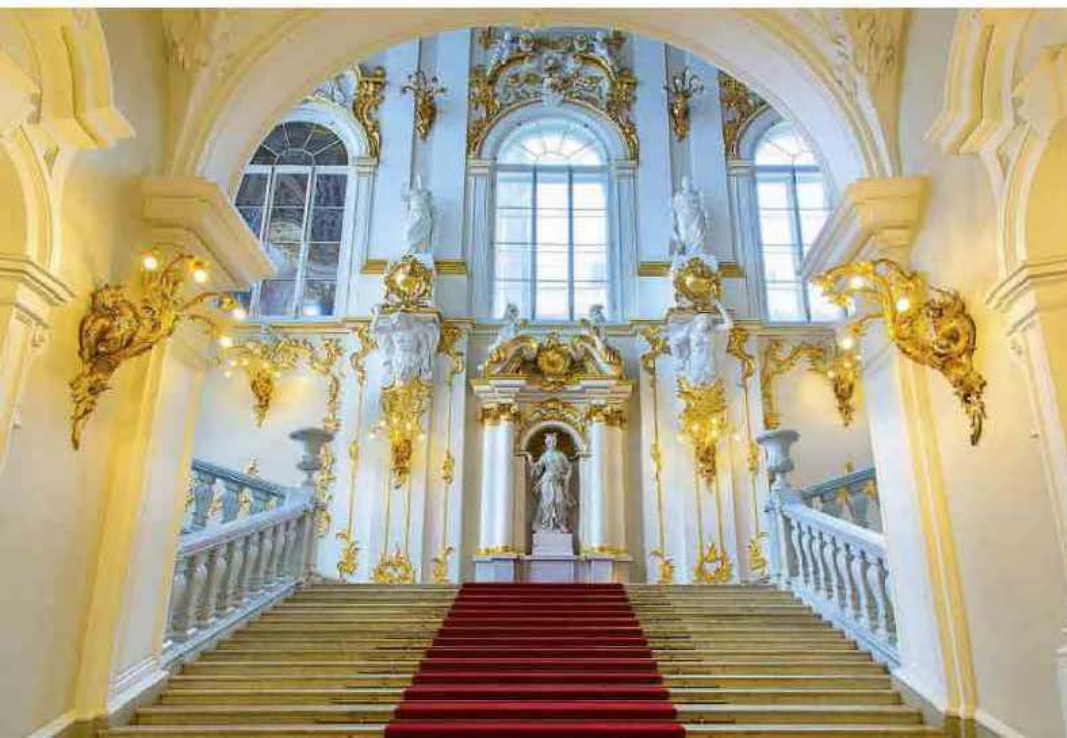
LA CRIMÉE DEVINT RUSSE...

L'actualité géopolitique donne un relief particulier à l'action de Catherine II en Crimée. La guerre contre la Turquie, déclarée en 1768, permet à la Russie, au gré de ses victoires (notamment, celle, spectaculaire, de l'escadre d'Orlov à Tchesmé en mer Égée en 1770) de s'adjuger des territoires sur le pourtour de la mer Noire. La paix signée en 1774 obligeait le sultan à concéder l'autonomie à la Crimée. Autonomie en trompe-l'œil car la tsarine entendait aller plus loin : en 1783, elle annexait la péninsule convoitée, qui était intelligemment mise en valeur par Potemkine, le fondateur du port de Sébastopol en 1784. Le voyage de Catherine II en 1787 fut une spectaculaire opération marketing. Si la construction de monuments factices, en forme de décors de théâtre, semble tenir de la légende, ce véritable pèlerinage entérina le rattachement et a entretenu jusqu'à nos jours la nostalgie du passé russe.

À la suite de l'annexion de la Crimée à la Russie, une nouvelle guerre est déclarée contre la Turquie (1787-1792). Encore une fois, les Russes l'emportent. Catherine dépose alors les trophées remportés lors des campagnes sur la tombe de Pierre le Grand.

yeux et les oreilles, Rendez-les moi, je pars au même instant ! Heureux qui voit vos augustes merveilles, Ô Catherine ! Heureux qui vous entend ! » En 1778, à la mort du philosophe de Ferney, elle confessa : « Je me suis senti un mouvement de découragement universel. » Elle invite Diderot, pour éviter les tracasseries en tout genre qui l'assaillent, à venir imprimer l'*Encyclopédie* à Saint-Petersbourg, et lui achètera plus tard sa bibliothèque. Elle propose une pension princière à d'Alembert s'il vient s'installer en Russie. Pour célébrer Pierre le Grand, elle donne quartier libre au sculpteur Falconet. Celui-ci pourra faire transporter sur dix kilomètres un gigantesque bloc de granite de 2 000 tonnes pour y poser son *Cavalier de bronze*. Ses informateurs, comme les frères Grimm, la tiennent informée des dernières collections en vente à Paris, où elle fait une razzia. En 1772, elle met 460 000 livres sur la table pour emporter la collection Crozat : soit 566 tableaux de

maîtres, dont un Giorgione, la *Danaé* de Titien, six Van Dyck, des Watteau et des Lancret... Elle expose ses trésors au Petit et au Grand Ermitage, qu'elle a fait construire, dont elle alimente les collections, et dont elle a elle-même rédigé le guide de visite en français... « Saignez-moi de ma dernière goutte de sang allemand pour que je n'aie plus que du sang russe dans les veines », avait-elle enjoint à ses médecins. À la fin de son règne, Catherine II a repoussé et affermi les frontières, développé le commerce et l'industrie, embelli sa capitale, favorisé la croissance démographique du pays, dont la population, qui a plus que doublé sous son règne, atteint près de 40 millions d'habitants. Par un règne tout viril, elle a surtout redonné son aura au trône des tsars. Voltaire, qui l'avait déjà baptisée « la Sémiramis du Nord », tapa plus juste quand il l'appela « Catherine le Grand ». 🇷🇺



Le palais d'Hiver, à Saint-Petersbourg, fut construit sous Élisabeth. Catherine la Grande y adjoignit l'Ermitage, pour y abriter sa magnifique collection de tableaux. C'est aujourd'hui le plus grand musée du monde, avec pas moins de 3 millions d'œuvres, dont 60 000 sont exposées.

Sylvain Sorimet

TEXTE DE EMMANUEL DAYDÉ

ÉLISABETH D'AUTRICHE

SISSI FÉDÉRATRICE

Ni sainte ni folle, mais sportive immodérée, obsédée de minceur, originale refusant les convenances, et donc étonnamment moderne, **Élisabeth d'Autriche a vécu sa vie comme un conte de fées qui vire au cauchemar.**

L'impératrice, républicaine dans l'âme, s'est attachée à libérer les Hongrois du joug autrichien. Dernière romantique allemande à vivre la fin d'un monde, elle n'a cependant pu aller jusqu'au bout de ses rêves, qui teintaient la politique de poésie.

« **Mais qu'est-il donc arrivé ?** », demande **Élisabeth d'Autriche, avant de perdre connaissance : le 10 septembre 1898, l'impératrice trouve la mort en Suisse à 61 ans** en montant à bord du bateau qui relie Genève à la rive vaudoise du lac Léman. Alors qu'il attend en vain le comte de Paris pour l'assassiner, Luigi Luccheni, jeune anarchiste italien de 26 ans, s'est rabattu par hasard sur Élisabeth de Wittelsbach qui sort de l'hôtel Beau-Rivage – une impératrice valant bien un roi pour faire tomber cette société « pourrie ». Armé d'un simple poinçon monté sur un morceau de bois, l'ouvrier en colère a bousculé la frêle silhouette noire pour lui planter sa lame invisible

Élisabeth et François-Joseph I^{er} d'Autriche pendant une promenade en carrosse. Peinture anonyme du XIX^e siècle, Kunsthistorisches Museum, Vienne.

en plein cœur. Contrairement aux attentes du maçon anarchiste, la disparition brutale de l'impératrice, accueillie presque avec indifférence, ne modifie pas le cours de l'Histoire. « *L'imbécile Luccheni a tué une morte* », résume Maurice Barrès. Cette mort n'atteint guère que l'empereur François-Joseph, qui s'effondre en sanglots et s'écrie : « *Rien ne me sera donc épargné sur cette terre !* » Il faudra attendre l'assassinat à Sarajevo, le 28 juin 1914, du neveu et héritier de l'empereur, l'archiduc François-Ferdinand, par un autre anarchiste pour déclencher une Première Guerre mondiale.

La rencontre avec François-Joseph

Élisabeth d'Autriche, surnommée Sissi, ne doit son influence qu'à la pression qu'elle exerce sur son « petit mari » – comme il se nomme lui-même –, l'austère François-Joseph. « *Je t'aime d'un amour si grand qu'il est indescriptible* », lui répète l'empereur. En 1853, se rendant en Bavière pour rencontrer Hélène de Wittelsbach, qui lui est promise, le jeune empereur de 23 ans tombe fou amoureux de sa petite sœur, Sissi, cette « *amande à peine ouverte, aux lèvres de fraise* », âgée de tout juste 15 ans. Il la demande aussitôt en mariage, elle croit épouser le prince charmant. Plus habituée à chasser le chamois en sautant de rocher en rocher qu'aux mondanités, cette petite « *princesse empaysannée* » ne résiste pas à la vie de cour corsetée et au régime protocolaire implacable auquel

DE SISSI À ROMY

« **Je hais cette image de Sissi** », s'enflamme Romy Schneider, au terme de la trilogie à l'eau de rose que lui consacre l'Autrichien Ernst Marischka (photo ici de 1955). Refusant de tourner un 4^e épisode, la « *petite fiancée du monde* » reprend toutefois le rôle pour Visconti en 1972, quinze ans plus tard, dans *Ludwig, le Crépuscule des Dieux* – qui rappelle la vive complicité qui liait Louis II de Bavière, le « *roi vierge* », à sa belle cousine.

Sujette au trac, remplie d'appréhension comme son héroïne, encline à la consommation abusive d'alcool et de calmants, l'actrice voit son premier mari Harry Meyen se suicider et son fils David se tuer accidentellement. Elle est retrouvée morte à Paris en mai 1982.





allg. images - De Agostini Picture Lib. - A. Dagli Orti



De Agostini - L'image



Ci-dessus.
Portrait d'Élisabeth d'Autriche, musée Storico Italiano della Guerra, Rovereto. À gauche. **Franz Liszt jouant du piano devant la famille royale**. Peinture anonyme, XIX^e siècle, Museum der Stadt, Vienne.

la réduit sa belle-mère, l'archiduchesse Sophie : la « Rose de Bavière » passe ses journées à pleurer. Alors que le couple impérial visite l'Italie où la rébellion couve, Sissi montre pour la première fois son sens politique en exhortant son mari à décréter une amnistie générale pour les prisonniers de la révolution de 1848.

Ambassadrice de la paix

En 1859, après la sanglante bataille de Solferino – qui voit la défaite de François-Joseph face à la France et la Sardaigne et laisse 40 000 blessés mourir sur place –, elle organise un hôpital de fortune à Laxenburg, montrant ainsi la voie à Henri Dunant, qui, traumatisé, crée la Croix-Rouge. À nouveau, l'impératrice conjure son mari de signer la paix avec le Piémont. De politique, la crise devient matrimoniale : c'en est fait désormais de l'entente cordiale entre les époux. Cherchant à s'étourdir, Sissi se met à fréquenter les bals privés pour y danser jusqu'à l'aube, tandis que François-Joseph chasse et se console avec une comtesse, puis avec une actrice, Catherine Schratt, dépêchée par Élisabeth

elle-même. À la limite de l'épuisement physique et nerveux, en proie à une dépression, l'impératrice se voit prescrire par son médecin un départ immédiat pour Madère. À son retour, le docteur Skoda lui découvre une phtisie galopante, qui ne lui laisserait plus que six mois à vivre. Elle repart pour l'île de Corfou, et l'empereur, ému, l'y rejoint. Se croyant condamnée, Sissi obtient – enfin – la garde de ses enfants Gisèle et Rodolphe, mais refuse de retour-

Sissi montre son sens politique
en exhortant son mari à décréter une
amnistie générale pour les prisonniers
de la révolution de 1848.

ner à Vienne. Si la phtisie s'est révélée imaginaire, la maladie psychosomatique n'en est pas moins réelle, tout comme l'acharnement de la plus belle femme de son temps à abîmer son corps. Ce masochisme s'avère payant. Désormais écoutée, elle peut à son tour écouter ses propres passions.

La Hongrie, dernier combat politique
Élisabeth se rend, à l'invitation du Parlement hongrois, à Budapest. Elle y rencontre Gyula Andrassy, don juan condamné à mort par contu-

SUITE PAGE 62

Pendant la guerre austro-prussienne (1866), l'impératrice Élisabeth d'Autriche visite les soldats blessés à Vienne. Gravure in *Le Monde Illustré*, n° 486 du 4 août 1866.

mace en 1848, devenu le champion du parti libéral. Le coup de foudre – platonique – est réciproque, et Élisabeth n'aura de cesse d'obtenir la liberté de sa chère Hongrie. En 1866, après la défaite de Sadowa, qui porte la menaçante armée prussienne aux portes de Vienne, l'impératrice brandit ses enfants devant la foule à Buda, appelant les Hongrois à venir au secours de la monarchie en danger, en échange d'un statut libéral pour leur peuple. Une fois la paix – désastreuse – signée avec la Prusse et l'Italie, François-Joseph accorde enfin le compromis historique tant attendu, qui établit la double monarchie du nouvel empire austro-hongrois, et fait d'Andrássy le premier président du Conseil hongrois. Le couronnement de l'empereur et de l'impératrice d'Autriche comme roi et reine de Hongrie,

le 8 juin 1867, consacre ce triomphe d'Élisabeth. Sissi a gagné : c'est la dernière fois.

Hantée par le sport et la minceur

« *Folle, comme tous les Wittelsbach !* », c'est ce que murmurent les Viennois à l'encontre de leur impératrice. Il est vrai que la famille de Bavière ne manque pas d'originaux, à commencer par le père de Sissi, le fantasque duc Max ; le cousin, le crépusculaire roi Louis II de Bavière ; ou la sœur, la triste Sophie-Charlotte, duchesse d'Alençon. La femme de l'ambassadeur de Belgique à Vienne n'en démord pas : « *Cette femme est vraiment folle, et si elle n'amène pas la République en Autriche, c'est qu'on y est de bien braves gens encore.* » Républicaine convaincue et ennemie avouée de « l'engeance dévoyée » des rois, Élisabeth d'Autriche explique à son répétiteur grec Christomanos : « *J'incline à tenir pour raisonnables tous ceux que l'on nomme fous.* » D'ailleurs, quand l'empereur, par lettre, lui demande ce qu'elle souhaite pour sa fête, elle lui répond : « *Un asile de fous complètement équipé.* » Après avoir visité assidûment ceux de Bründfeld, Londres et Munich, elle obtient la création du sien, le Steinhof, à Vienne. Mais ne faudrait-il pas plutôt la traiter, comme fait le docteur Bankl, d'« *anorexique nerveuse* », avec cette obsession pathologique de maigrir, qui alterne phases de dépression et d'excitation ? « *Hystérique plutôt* », prétend à son tour le psychanalyste Bruno Bettelheim. Ne lui arrive-t-il pas de se nourrir de six verres de lait par jour pendant des semaines ? N'effectue-t-elle pas réguliè-

lièrement de véritables marches forcées, essoufflant ses dames d'honneur, incapables de suivre son rythme effréné, pendant huit à dix heures – et toute nue encore sous sa robe ? Dans chacune de ses résidences, la jeune souveraine a fait installer une salle de gymnastique

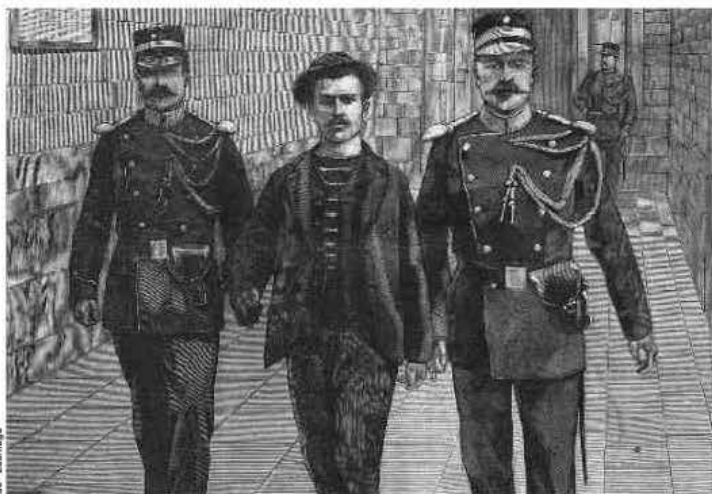


Le château de Schönbrunn, à Hietzing, près de Vienne était la résidence d'été de la famille impériale. Plusieurs pièces gardent encore le souvenir de Sissi.

Robert Harding - Hema.fr



Assassinat de Sissi, près du lac Léman, à Genève, le 10 septembre 1898, par l'anarchiste italien Luigi Luccheni. Gravure, *Le Petit Journal* illustré, Paris, 25 septembre 1898.



L'anarchiste italien Luigi Luccheni, assassin de l'impératrice est conduit à la cour de Justice en 1898. Gravure in *Le Petit Parisien*.

avec des anneaux, une barre fixe et des haltères. Elle y passe une à deux heures chaque matin, sans oublier deux heures d'escrime, trois bains de mer d'une demi-heure et d'interminables chevauchées. Obnubilée par son propre corps, qu'elle veut toujours mince et jeune, Sissi le contrôle, le pèse et le mesure – jusqu'à trois fois par jour –, s'autorisant jusqu'à 50 kg et pas un gramme de plus. Elle applique des masques de viande de veau crue sur son visage, des compresses à l'huile d'olive sur sa peau et des serviettes humides autour de sa taille.

Son culte extrême de la beauté

Sa chevelure, lourde de 5 kg, lui tombe jusqu'aux chevilles et seule la coiffeuse du Burgtheater, Fanny Angerer, a le droit de la toucher. Relevée avec des

rubans pour la soulager, cette coiffure est l'objet de soins entêtants : trois heures par jour de peignage et une journée entière (toutes les trois semaines) d'un lavage, fait d'une mixture de trente jaunes d'œufs crus mélangés à du cognac. Sissi collectionne aussi, inlassablement, les images des plus belles femmes du monde, qu'elle colle dans un album. Se rêvant poète, elle enferme en 1890 tous ses poèmes dans une cassette, en demandant à ce qu'ils ne soient révélés et publiés qu'en 1950 ! C'est peut-être le philosophe roumain Cioran qui a le mieux compris cette triste princesse nihiliste : « Née déçue, elle avait une passion marquée pour tout ce qui est extrême, pour tout ce qui s'écarte de la destinée commune, pour tout ce qui est en marge. Elle savait que la folie était en elle, et cette menace la flattait peut-être. Les obsessions, les lubies, les bizarreries d'une Sissi ne pouvaient prendre un surcroît de sens qu'à une époque qui allait culminer dans une catastrophe modèle. »

La princesse en deuil s'exile

Princesse en exil du monde et d'elle-même, « peu connue et peu aimée à cause de ses excentricités et de son dédain des convenances », comme le rapporte l'ambassadeur de France à Vienne, Elisabeth d'Autriche ne compte plus guère sur l'échiquier politique. Après la mort de son fils chéri, Rodolphe, à Mayerling en 1889, l'impératrice prend à jamais le deuil : elle distribue ses vêtements pour ne plus s'habiller que de noir. Haïssant Vienne, elle ne garde de la capitale autrichienne que le *Wiener Selbsthass*, la « haine de soi ». Le corps brisé par des sciatiques, le visage ridé par le soleil, se cachant perpétuellement derrière un éventail et une ombrelle, cette inconsolable *mater dolorosa* se grise de ruines antiques, de vagues en furie et de couchers de soleil en attendant la mort. Ne pouvant apaiser sa peine, François-Joseph aperçoit sa femme de loin en loin, la laissant courir le monde, cachée sous des noms d'emprunt (comtesse Hohenembs, Mrs Nicholson, etc.), de Gibraltar à Alger, de Biarritz à Troie... 6

24 décembre 1837

Naissance à Munich d'Élisabeth Amélie Eugénie de Wittelsbach, surnommée Sissi.

24 avril 1854

Sissi épouse à Vienne (Autriche) le jeune empereur François-Joseph I^{er} d'Autriche.

8 juin 1867

Elisabeth est couronnée reine de Hongrie à Budapest.

22 avril 1868

Élisabeth donne naissance au premier de ses quatre enfants, Marie-Valérie d'Autriche.

13 juin 1886

Mort mystérieuse du cousin de Sissi Louis II de Bavière au château de Berg où il vient d'être interné.

30 janvier 1889

Son fils, l'archiduc Rodolphe se suicide dans son pavillon de chasse de Mayerling.

4 mai 1897

La sœur de Sissi, Sophie-Charlotte, duchesse d'Alençon, meurt dans l'incendie du Bazar de la Charité à Paris.

10 septembre 1898

L'anarchiste italien Luccheni poignarde mortellement l'impératrice Elisabeth, quai du Mont-Blanc au bord du lac Léman, à Genève.

TEXTE DE VIVIANNE PERRET

LA REINE VICTORIA

R U L E B R I T A N N I A

Incarnation du siècle qui l'a vue naître, la reine Victoria donna son nom à la période qui couvrit les soixante-quatre ans de son règne, l'un des plus longs de l'histoire. Symbole de l'impérialisme britannique, l'ère victorienne fut également une période de profonds bouleversements technologiques et sociétaux. **Mère d'une famille nombreuse, ses filiations avec les cours royales lui valurent le surnom de grand-mère de l'Europe.**

L'abondance des photographies prises dans les dernières décennies de son règne a ancré dans notre imaginaire l'image d'une souveraine de petite taille, replète, vêtue de noir et vieillissante. C'est oublier que la jeune princesse blonde aux yeux bleus, devenue reine à 18 ans, en 1837, séduisit ses sujets par sa joliesse et sa fraîcheur au point d'être surnommée la rose de l'Angleterre. Jusqu'à son accession au trône, Alexandrina-Victoria était inconnue de ses futurs sujets. Venue au monde le 24 mai 1819 et orpheline de père une année plus tard, elle avait vécu sous la coupe autoritaire de sa mère, la duchesse de Kent, née Victoria Maria Louisa de Saxe-Cobourg-Saalfeld, et de son âme damnée, sir John Conroy. Quasiment recluse dans le palais de Kensington, elle y avait reçu une éducation sévère et solitaire, rarement agrémentée de sorties à l'opéra et de bals, elle qui adorait la danse. Peu aimée d'une mère avide de pouvoir, la petite Victoria-Alexandrina reportait toute son affection sur sa gouvernante, la baronne Lehzen, et sur un frère de la duchesse de Kent, le prince Léopold de Saxe-Cobourg. Le départ de son oncle préféré pour la Belgique où il fut appelé à régner en 1831, malgré la tristesse engendrée par la séparation, ne mit pas fin à leurs relations. Au contraire, Victoria entama une abondante correspondance avec le nouveau roi des Belges, prenant bonne note de ses précieux conseils.

La jeune reine visitant l'escadre française en rade de Portsmouth le 15 octobre 1844. Peinture de François Auguste Biard (1799-1882), conservée au musée du château de Versailles.



Alain Lemaire

Reine en une nuit

Nièce du roi Guillaume IV et héritière du trône d'Angleterre en l'absence de descendance du souverain régnant, elle devint reine en une nuit, à la mort de son oncle. Le 20 juin 1837, l'archevêque de Cantorbéry et lord Conyngham, le grand chambellan du royaume, se présentèrent au palais de Kensington afin d'annoncer à la princesse Alexandrina-Victoria qu'elle devenait reine du Royaume-Uni, de Grande-Bretagne et d'Irlande et défenseur de la foi, sous le nom de Victoria I^{re}. La princesse, élevée dans un cocon plus germanique que britannique, manifesta immédiatement son rejet de la tutelle maternelle. Dès l'installation de la reine Victoria à Buckingham Palace, la duchesse de Kent fut reléguée dans une aile du palais, et sir John Conroy, interdit de paraître devant la souveraine, tandis que la fidèle Lehzen conservait son rôle de confidente à ses côtés. Pour la gestion des affaires publiques, la Constitution obligeait la reine à suivre l'avis du Premier ministre. Or, la jeune reine s'entendit immédiatement et à merveille avec lord Melbourne qui était déjà au pouvoir depuis trois ans. « *Jamais ministre, jamais ami*



Victoria I^{re}, reine d'Angleterre, de Bertha Muller d'après Heinrich von Angeli, portraitiste du gotha, 1900. National Portrait Gallery, Londres.



n'a possédé la confiance de la Couronne comme lord Melbourne possède la mienne », écrivit-elle dans son journal intime. Leur amitié teintée de paternalisme exaspérait leurs adversaires et fit jaser. Pourtant, elle témoignait essentiellement du besoin de Victoria, dénuée d'éducation politique, de s'en remettre à un mentor.

Un mariage d'amour

Lorsqu'elle ne se souciait pas des affaires du royaume, Victoria allait danser. « Avoir vingt ans, être reine, que pouvait-on rêver de mieux ? »

Portrait de famille en 1846.

Six ans après le mariage célébré le 10 février 1840, cinq enfants, sur les neuf que comptera la fratrie, sont nés de l'union royale. La reine Victoria, en 1859.

La reine pouvait enfin multiplier les bals dont elle avait été si longtemps sevrée. Lord Melbourne et ses ministres ne l'entendaient pas ainsi et lui conseillèrent le mariage. L'oncle Léopold, en qui la reine avait toute confiance, avait justement le prétendant idéal à lui proposer : Albert de Saxe-Cobourg-Gotha. Victoria avait déjà rencontré son cousin germain en 1836, mais semblait avoir oublié qu'elle lui avait trouvé, à l'époque *« toutes les qualités que l'on peut souhaiter pour [la] rendre parfaitement heureuse »*. Un mariage avec le neveu du roi des Belges seyait également à lord Melbourne, car le prince n'était ni trop riche ni trop puissant pour porter ombrage au royaume. En octobre 1839, Victoria invita son cousin germain à séjourner au château de Windsor. À peine le bel Albert fut-il installé que Victoria,

SUITE PAGE 66



En 1896, à l'occasion d'un voyage officiel en Europe de l'Ouest, le tsar Nicolas II, son épouse Alexandra et leur fille s'arrêtent à Balmoral pour rendre une visite à la reine Victoria et à son fils Albert, prince de Galles et futur Édouard VII.

Le couple offrit un modèle familial exemplaire, effaçant les souvenirs des vies dissolues des monarques antérieurs.

conquête, avoua : « Je l'aimais plus que je ne peux le dire. » Moins d'un an plus tard, le 10 février 1840, le mariage fut célébré dans la chapelle du palais de Saint James.

Un prince consort désœuvré

Dix mois après les noces, Victoria était enceinte. En tout, le couple royal aura neuf enfants. Mais ces maternités, qui faisaient d'elle une femme et

une mère de famille comblée, ne lui faisaient pas délaissier pour autant ses devoirs de reine. Au grand désespoir d'Albert, il n'était pas question de partager le pouvoir. De plus, la baronne de Lehzen monopolisait le secrétariat de Victoria et, en conséquence, même les tâches administratives échappaient au prince. Albert s'ennuyait ferme, réduit à écouter les bavardages de la cour.

Vingt années de bonheur conjugal

L'opportunité d'obtenir enfin le statut politique de conseiller privé de Victoria dont il rêvait arriva en 1841 avec la démission du cabinet de lord Melbourne. Il fut remplacé par sir Robert Peel, incarnation du camp ennemi pour Victoria, car il appartenait au parti des tories (conservateur, isolationniste et associé à une aristocratie d'industrie) tandis que lord Melbourne incarnait celui des whigs (impérialiste et défenseur d'une aristocratie foncière), cher à la royauté. Albert servit d'intermédiaire efficace pour aplanir les difficultés relationnelles entre le nouveau Premier ministre et la reine. La deuxième victoire d'Albert intervint après la naissance d'Albert-Édouard, leur deuxième enfant, lorsqu'il réussit à faire renvoyer Louise Lehzen dans son Hanovre natal. Le prince consort avait enfin le champ libre pour développer les projets qui l'intéressaient, dont la grande Exposition universelle de 1851. Assistée de son « cher ange », ainsi qu'elle surnommait son époux, la reine saisissait le rôle qu'elle avait à tenir, apprenant à ne pas franchir les limites imposées par le jeu constitutionnel. La Couronne était là pour équilibrer les forces dans

l'évolution de l'Angleterre vers un véritable régime parlementaire. Bien qu'Albert fût moins amoureux de sa femme que Victoria ne l'était de son mari, le couple offrit, pendant les vingt années que dura son mariage, un modèle familial exemplaire, effaçant ainsi les souvenirs des vies dissolues des monarques antérieurs. Mais la popularité de la reine fluctuait également en fonc-



EN SAVOIR PLUS | DVD

VICTORIA, LES JEUNES ANNÉES D'UNE REINE

En 2009, le réalisateur québécois Jean-Marc Vallée (« C.R.A.Z.Y. ») tournait un film biographique des jeunes années de la souveraine. Emily Blunt, actrice britannique très remarquée dans son rôle d'assistante garce dans un magazine de mode dans *Le Diable s'habille en Prada*, incarnait une Victoria crédible. Si les décors et l'atmosphère d'époque séduisaient, l'académisme de la mise en scène décevait. Disponible en DVD et Blu-ray.



Heritage Images - Leamings

tion des troubles politiques intérieurs. Quatre années de disette en Irlande lui vaudront le déshonneur d'être surnommée « la reine famine ». La politique internationale restait toutefois un domaine où la reine Victoria entendait maintenir intactes ses prérogatives royales. Ni elle ni son cher Albert n'appréciaient en conséquence les initiatives insolentes du secrétaire d'État aux Affaires étrangères, lord Palmerston. Les années finiront par aplanir leurs différends et ils se rejoindront sur l'Entente cordiale, faisant de la France, l'ennemi juré d'hier, l'allié d'aujourd'hui. Sous le règne d'une Victoria particulièrement sensible à cette question, l'expansion impérialiste ne connaîtra que très peu d'échecs. Petit à petit, l'ensemble distendu des colonies britanniques se rassemblera pour former un empire jalousement protégé par la Couronne. La reine ajoutera à ses titres, en 1876, celui d'impératrice des Indes.

Mrs Brown

En décembre 1861, la mort d'Albert, emporté à 42 ans par une fièvre typhoïde, allait mettre entre parenthèses l'enthousiasme de la reine concernant la gestion du royaume. Victoria, drapant sa courte silhouette empâtée dans des vête-



bridgemanart.com



bridgemanart.com

Arthur, duc de Connaught (1850-1942), troisième fils de Victoria, occupa la fonction de gouverneur général du Canada.

Procession à l'occasion du **jubilé de diamant** de la reine, en 1897, dans les rues de la Cité, à Londres.

Chambre de la reine, au château de Balmoral, résidence royale depuis 1848.

ments de deuil, se terrait à Windsor, déléguant des fonctionnaires pour assurer à sa place l'ouverture des sessions parlementaires et se coupant, une fois encore, de ses sujets. Dépressive, elle cherchait systématiquement à se dérober à ses tâches officielles, préférant perpétuer le souvenir du prince consort en élevant monuments et mausolées à sa gloire et s'occuper de sa famille, dispersée dans toutes les cours d'Europe à la suite de mariages princiers. Outre lord Palmerston et son oncle, le roi des Belges, les Premiers ministres Gladstone et Disraeli la pressaient sans succès de sortir de sa léthargie ; sa vie de recluse suscitant l'incompréhension du peuple. Sans compter que les étranges relations qu'elle entretenait avec l'un de ses serviteurs ouvraient le champ à la médisance. Victoria, en effet, se reposait de plus en plus sur John Brown, un Écossais entré

SUITE PAGE 68

à son service en 1851, sur les recommandations de son cher Albert. L'homme, toujours vêtu du costume traditionnel des Highlands dont il était originaire, portant plaid, toque et sporran, la bourse accrochée sur le devant du kilt, n'hésitait pas à rudoyer la reine avec son franc-parler pour l'obliger à faire les promenades ordonnées par le médecin. Loyal et fidèle au point de risquer sa vie pour sa reine, John Brown sauva la souveraine d'un attentat au pistolet, commis par un étudiant irlandais, protestant contre la mainmise de l'Angleterre sur son pays. Cette agression manquée de 1872 fut la sixième tentative d'assassinat sur la personne de Victoria sur les sept qui jalonnèrent son règne. Mais la place privilégiée occupée par John Brown importunait son entourage et indignait la population. Elle valut à la souveraine d'être affublée du sobriquet peu flatteur de Mrs Brown. L'Écossais décéda d'un érysipèle le 29 mars 1883. Bouleversée par cette perte, la reine

Victoria confia à son journal intime que cette mort la dépossédait d'un véritable ami. Le décès de John Brown ne lui fit pas perdre pour autant son goût de maintenir à ses côtés des confidents choisis parmi sa domesticité, de préférence beaux garçons. Mais aucun ne put prétendre au degré de confiance et d'intimité partagé avec le Highlander.

L'emblème de la monarchie

Le décès de John Brown correspondit avec la fin de sa vie de recluse et de ses interminables séjours dans ses propriétés de Windsor, Balmoral et Osborne. La reine voyagea. Elle prit l'habitude de se rendre en villégiature en France, avec une prédilection pour ce qu'elle nommait « un paradis de la nature » : la Côte d'Azur. Toutefois, le jubilé de 1887 signa pour l'impératrice des Indes son véritable retour à la vie publique. L'heure du bilan, après cinquante années de règne, était agréablement

LA DYNASTIE CHANGE DE NOM

Élisabeth II est l'arrière-arrière-petite-fille de la reine Victoria, pourtant, elle ne porte pas le nom de la maison germanique de Saxe-Cobourg-Gotha dont elle est issue, mais celui de Windsor. La raison de ce changement de nom est à imputer aux sentiments antiallemands qui régnaient pendant la Première Guerre mondiale. En effet, le grand-père d'Élisabeth II, George V, monté sur le trône en 1910, conscient de la germanophobie d'une population meurtrie par trois années de conflit, renonça le 17 juillet 1917 à tous ses titres et dignités allemands et modifia le nom de sa maison. Le roi choisissait pour sa dynastie et sa famille celui de Windsor. Aucun autre château ne pouvait mieux représenter l'histoire de la monarchie britannique. Ses premières fondations avaient été élevées, à une quarantaine kilomètres de Londres, vers 1070 par Guillaume le Conquérant. Le roi George V avait donc intelligemment baptisé sa famille du nom d'une résidence liée depuis un millénaire à la royauté britannique.



Le 9 juillet 1963, **Élisabeth II** (née en 1926) reçoit le roi Paul 1^{er} de Grèce (1901-1964). À l'instar de son ancêtre, elle a fêté son jubilé de diamant : elle règne depuis 62 ans, Sa Majesté Victoria resta à sa couronne 64 ans.

positive. Victoria était à la tête d'un empire immense et prospère. Ses sujets, heureux de constater que la neurasthénie de la reine se dissipait, l'avaient chaleureusement acclamée. Plus que jamais, la reine, quarante-deux fois grand-mère, se soucia de sa descendance, s'inquiétant des incartades des uns, des projets matrimoniaux des autres, se défiant de son ambitieux petit-fils, Guillaume II d'Allemagne, et de Bismarck, son redoutable conseiller. Dix années plus tard, le jubilé de diamant consacrait la reine en tant que symbole de la puissance impériale britannique et de son influence sur la scène politique.

La montée des périls

La fin du XIX^e siècle s'accompagnait de changements que la reine ne considérait pas toujours avec plaisir. Le puritanisme victorien était ébranlé dans ses fondements par l'évolution des mœurs, admettant plus facilement le divorce et une certaine liberté accordée aux femmes. Les scandales à répétition faisaient tomber le masque derrière lequel se dissimulait la bonne société. Le nombre d'habitants de la Grande-Bretagne avait doublé et la classe ouvrière formait à présent la majorité de la population. L'aristocratie continuait d'exercer le pouvoir, mais ce dernier avait basculé des mains des grands propriétaires terriens dans celles des représentants du commerce et de l'industrie. Les inventions et les progrès de la science et de la médecine bouleversaient les conditions de vie. Le jubilé de diamant de Victoria, qui s'était tenue si longtemps à l'écart des affaires courantes du royaume, rendait avant tout hommage à la longévité d'un règne, garant des traditions. La souveraine avait réussi à traverser toutes les crises du siècle, survivant à plusieurs chefs d'État français, américains et à de multiples ministres au sein de l'Empire britannique ! La reine Victoria, qui présida au développement impérialiste du Royaume-Uni, fut le témoin en 1899 de la première fissure de ce bel ensemble. L'impopularité



Nice garde le souvenir ému des séjours de Victoria : statues, rue à son nom, l'Excelsior Hôtel Regina. La reine appréciait le climat et les parcs, comme celui de la villa Liseb. Peu avant sa mort, elle aurait dit : « Ah ! si seulement j'étais à Nice, je guérirais. »



en Europe du conflit qui venait de débiter, opposant les Boers aux Britanniques en Afrique du Sud, la convainquit en mars 1900 de renoncer à ses vacances en France pour lui substituer un séjour en Irlande dont les habitants s'enrôlaient massivement afin de partir combattre dans le Transvaal. Mais, la reine octogénaire, la vue diminuée par la cataracte dont elle avait refusé l'opération, se sentait lasse. Elle mourut le 22 janvier 1901, quelques jours à peine après l'apparition des premiers symptômes d'une attaque. Elle fut inhumée dans le mausolée de Frogmore, sur le domaine du château de Windsor, à côté de son cher Albert. &

Le 2 février 1901, le cortège funèbre de Victoria, décédée le 22 janvier à Osborne House, sur l'île de Wight, passe la voûte de marbre. Albert, qui durant 60 ans fut le prince héritier, lui succède sous le nom d'Edouard VII.

20 juin 1837
Victoria succède à l'âge de 18 ans à son oncle Guillaume IV sur le trône du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande.

10 février 1840
Elle épouse son cousin, le prince allemand Albert de Saxe-Cobourg-Gotha. Le mariage est célébré dans la chapelle du palais de Saint-James.

25 août 1855
Premier voyage de la reine Victoria en France, invitée par Napoléon III. Elle a les honneurs de Versailles.

14 avril 1857
Naissance à Londres de son neveu et dernier enfant, Béatrice Maria Victoria Féodora.

14 décembre 1861
Mort prématurée au château de Windsor du prince consort et époux de Victoria Albert, victime de la fièvre typhoïde.

29 février 1872
Sixième tentative d'assassinat à l'arme à feu contre Victoria.

22 juin 1897
Jubilé de diamant de Victoria.

22 janvier 1901
La « grand-mère de l'Europe », reine d'Angleterre et impératrice des Indes, s'éteint dans son château d'Osborne, sur l'île de Wight.

TEXTE DE RAFAEL PIC

LE PASSÉ RECOMPOSÉ

VIOUET-LE-DUC

LE MOYEN ÂGE

S I N O N R I E N !

Il a connu un long purgatoire, dont il ne sort que difficilement.

Le bicentenaire de sa naissance devrait y contribuer. Viollet-le-Duc n'est pas qu'un attardé du gothique, c'est un théoricien, un dessinateur et un restaurateur hors pair. Et s'il s'est parfois laissé entraîner par ses passions, on lui doit la survie d'un pan énorme du patrimoine français.



À LIRE

Viollet-le-Duc, par Françoise Bercé, éditions du Patrimoine, 2013, 222 p., 45 €.

À VOIR

« Viollet-le-Duc, un architecte visionnaire » se tiendra à la Cité de l'architecture et du patrimoine, du 18 novembre 2014 au 16 mars 2015.

Peut-on être architecte sans avoir fait des études d'architecture ? Eugène Viollet-le-Duc, né en 1814, à deux pas du palais des Tuileries, où son père était contrôleur, en est l'exemple le plus éclatant.

Refusant de suivre l'enseignement des Beaux-Arts, il préfère partir sur les routes, explorant la France dans ses moindres recoins puis sacrifiant en 1836-1837 à l'incontournable voyage d'Italie, tirant de ces voyages des centaines de dessins de sites et monuments. Au Mont-Saint-Michel, à Chartres ou face au palais des Doges, la puissance du gothique lui paraît une évidence. Il n'apprécie pas ce style pour de simples raisons esthétiques : il y voit un apogée en termes d'économie de moyens, de solidité, de clarté structurale. Nous sommes bien sûr avant l'irruption du béton et aux prémices de l'utilisation du fer. Le pied mis à l'étrier par Mérimée, son aîné de dix ans, alors influent inspecteur des monuments historiques, Viollet-le-Duc va, au cours d'une carrière très remplie, intervenir sur

sans son intervention ? Aurions-nous ces incroyables remakes que sont Carcassonne et Pierrefonds ? Il trouve aussi le temps de construire une poignée de châteaux et d'églises de son cru, de peindre des tableaux alpins qui évoquent le grand Friedrich, d'enseigner et d'écrire : les milliers de pages de son

Emmanuel-Eugène Viollet-le-Duc (1814-1879) pose devant l'objectif d'un photographe dont l'histoire n'a pas retenu le nom. Il est dans sa trentième année et vient de remporter, avec Jean-Baptiste Lassus, un morceau de bravoure : la restauration de Notre-Dame de Paris, la cathédrale gothique.



Philippe Berthé / Centre des monuments nationaux

Au Mont-Saint-Michel, à Chartres ou face au palais des Doges, **la puissance du gothique lui paraît une évidence.**

quelque deux cents monuments en péril. Que seraient la Sainte-Chapelle, la basilique de Saint-Denis, les cathédrales d'Évreux, de Clermont-Ferrand, Notre-Dame de Paris ou encore les remparts d'Avignon

Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XVI^e siècle, de son Dictionnaire raisonné du mobilier français, de son Histoire d'une maison ou de ses Entretiens sur l'architecture sont des monuments d'un autre genre. Viollet-le-Duc ne savait pas penser en petit : c'est un géant à redécouvrir...

La basilique de Vézelay (Yonne) est, en 1840, le premier grand chantier de restauration de Viollet-le-Duc, qui n'a alors que 26 ans.

En 1834, Prosper Mérimée avait fait halte à Vézelay pour admirer et dessiner la célèbre basilique, d'où Bernard de Clairvaux avait lancé son appel à la croisade en 1146. Le vénérable vaisseau de pierre n'était plus que l'ombre de lui-même. « Lorsque je dessinais dans l'église, j'entendais à chaque instant des petites pierres se détacher et tomber autour de moi », écrit-il. Le constat est clair : si aucune mesure d'urgence n'est prise, autant abattre le bâtiment et récupérer les pierres... Heureusement, Mérimée, qui vient d'être nommé inspecteur général des monuments historiques, a de la suite dans les idées.

En 1838, il obtient l'accord de la Commission des monuments historiques pour lancer la restauration, dotée d'un maigre budget. Il s'agit maintenant de convaincre un architecte parisien de s'exiler en Bourgogne pour un chantier sans gloire et très périlleux. En effet, pour nombre d'experts, la basilique est en si mauvais état qu'elle est condamnée. Viollet-le-Duc n'a que 26 ans lorsqu'il

LE COUP D'ÉCLAT D'UN JEUNE ARCHITECTE

LA BASILIQUE DE VÉZELAY

est choisi en 1840. Les pires pressentiments semblent se réaliser avec l'effondrement de la voûte du narthex à l'automne 1843. Il persiste, reprend les voûtes, renforce les arcs-boutants, solidifie la tour du transept, ajoute des contreforts, restitue le tympan. Contre toute attente, la Madeleine est sauvée. Ce banc d'essai marque toute la carrière de Viollet-le-Duc. Il s'aguerrit au contact d'entrepreneurs retors et, surtout, met au point sa méthode : une étude scrupuleuse du monument, une obsession pour la « structure » et la mise en place d'un véritable atelier de sculpture, inspiré des chantiers médiévaux. Il pousse ses « imagiers » à aller admirer d'autres églises bourguignonnes, les encourage à laisser leur signature dans la pierre et leur dessine même des outils sur mesure. Le temps des cathédrales est revenu ! ➤



Devenue palais impérial sur décision de Napoléon III (qui se trouve, ici, probablement avec Eugénie au pied du donjon), la vieille forteresse médiévale va, entre les mains de Viollet-le-Duc, se transmuter en un édifice intégrant le passé au présent, inventant un nouvel ordre imaginaire...

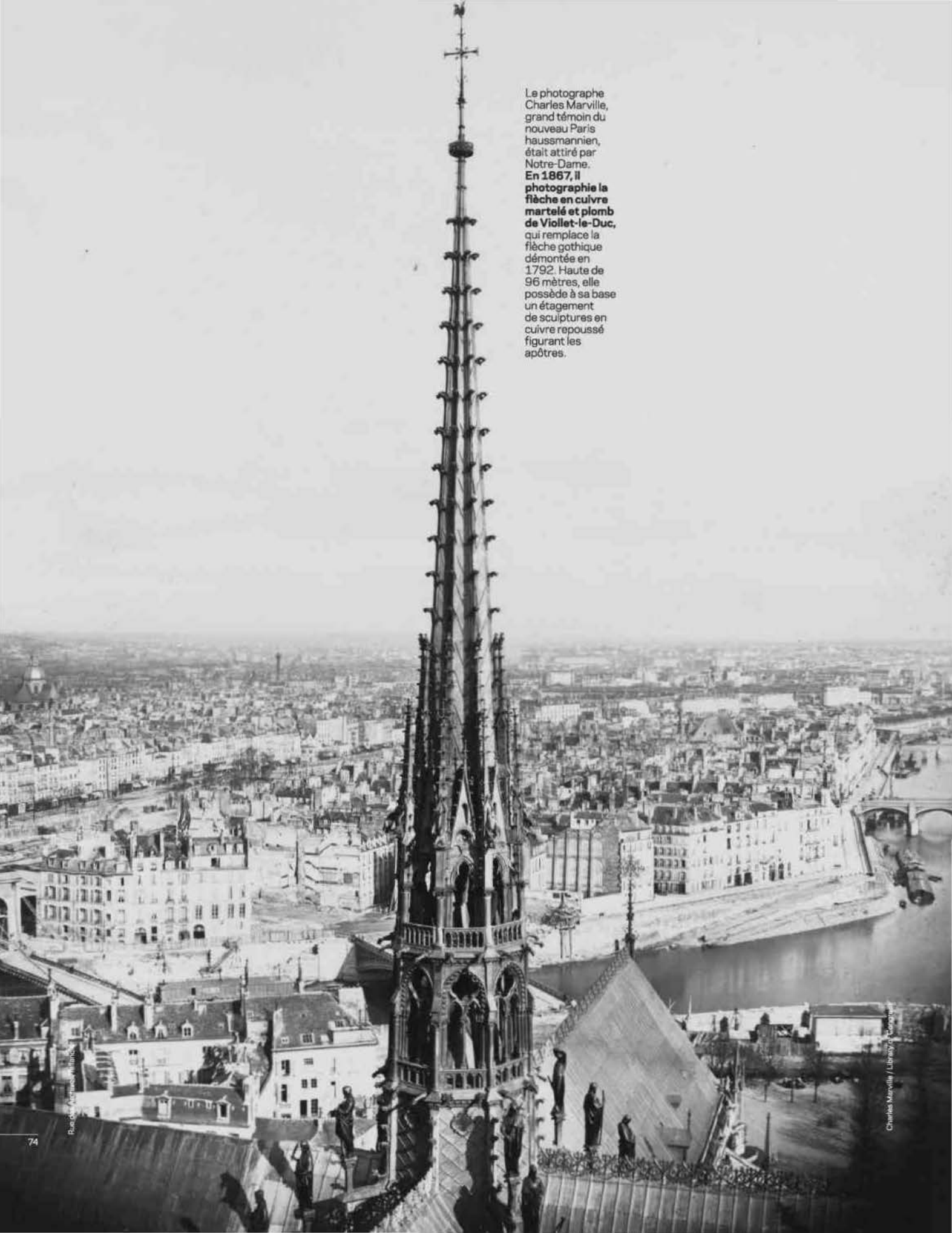
Dans les décennies 1840 et 1850, le budget du jeune service des Monuments historiques patine autour de 500 000 francs par an. Tout d'un coup, en 1859, l'enveloppe dépasse le million.

Que s'est-il passé ? La lubie d'un prince... Napoléon III, frais émoulu empereur, aimerait un cadre de représentation bien à lui. Voici Pierrefonds, certes en très mauvais état (démoli pendant la Ligue). Outre son pedigree - ce fut le château de Louis d'Orléans - il est proche de sources thermales. Enfin, il symbolise ce Moyen Âge guerrier qui fascine l'empereur. Si le budget a bondi, c'est qu'il est siphonné par ce projet pharaonique. Le coût total de Pierrefonds atteindra les 10 millions de francs. Le maître d'œuvre est tout trouvé, c'est Viollet-le-Duc, qui a un attachement particu-

LA FOLIE D'UN EMPEREUR

LE CHÂTEAU DE PIERREFONDS

lier pour le lieu : Pierrefonds est le premier château qu'il a vu, enfant. Il signera sa restauration en se faisant sculpter en saint Thomas sur le portail de la chapelle. Mais que faire au juste ? Une résidence ? Une ruine romantique ? Un musée ? Au gré des hésitations du monarque, le chantier avance : on fait œuvre de paysager en nivelant les abords puis l'on réhabilite le double chemin de ronde, le donjon (où seront installés les appartements impériaux), les huit puissantes tours de l'enceinte. À l'intérieur, Viollet-le-Duc concocte un programme décoratif complet, du mobilier aux vitraux en passant par la peinture murale. En 1870, l'Empire tombe alors que les travaux ne sont pas finis. Napoléon III part en exil. Il n'aura pas dormi une seule nuit à Pierrefonds...



Le photographe
Charles Marville,
grand témoin du
nouveau Paris
haussmannien,
était attiré par
Notre-Dame.
**En 1867, il
photographie la
flèche en cuivre
martelé et plomb
de Viollet-le-Duc,**
qui remplace la
flèche gothique
démontée en
1792. Haute de
96 mètres, elle
possède à sa base
un étage de
sculptures en
cuivre repoussé
figurant les
apôtres.



En haut, **établage du chevet de la cathédrale**. Ci-contre, **Viollet-le-Duc, à l'imitation des bâtisseurs du Moyen Âge, se fait représenter en saint Thomas**, l'apôtre messager de la bonne parole mais aussi symbole de l'incrédulité religieuse.

Siebiger frères / C. des monuments nationaux



Léon et Lévy / Roger-Viollet



adoc-photos



Charles Marville / Library of Congress

En haut : **la façade sud de Notre-Dame en 1859**. La flèche n'est pas encore dressée. **Les chimères qui ornent la cathédrale ont été confiées à l'atelier parisien de Geoffroy-Dechaume**. Cette iconographie médiévale réinventée signe l'esprit créateur de l'architecte.

OBJECTIF FLÈCHE

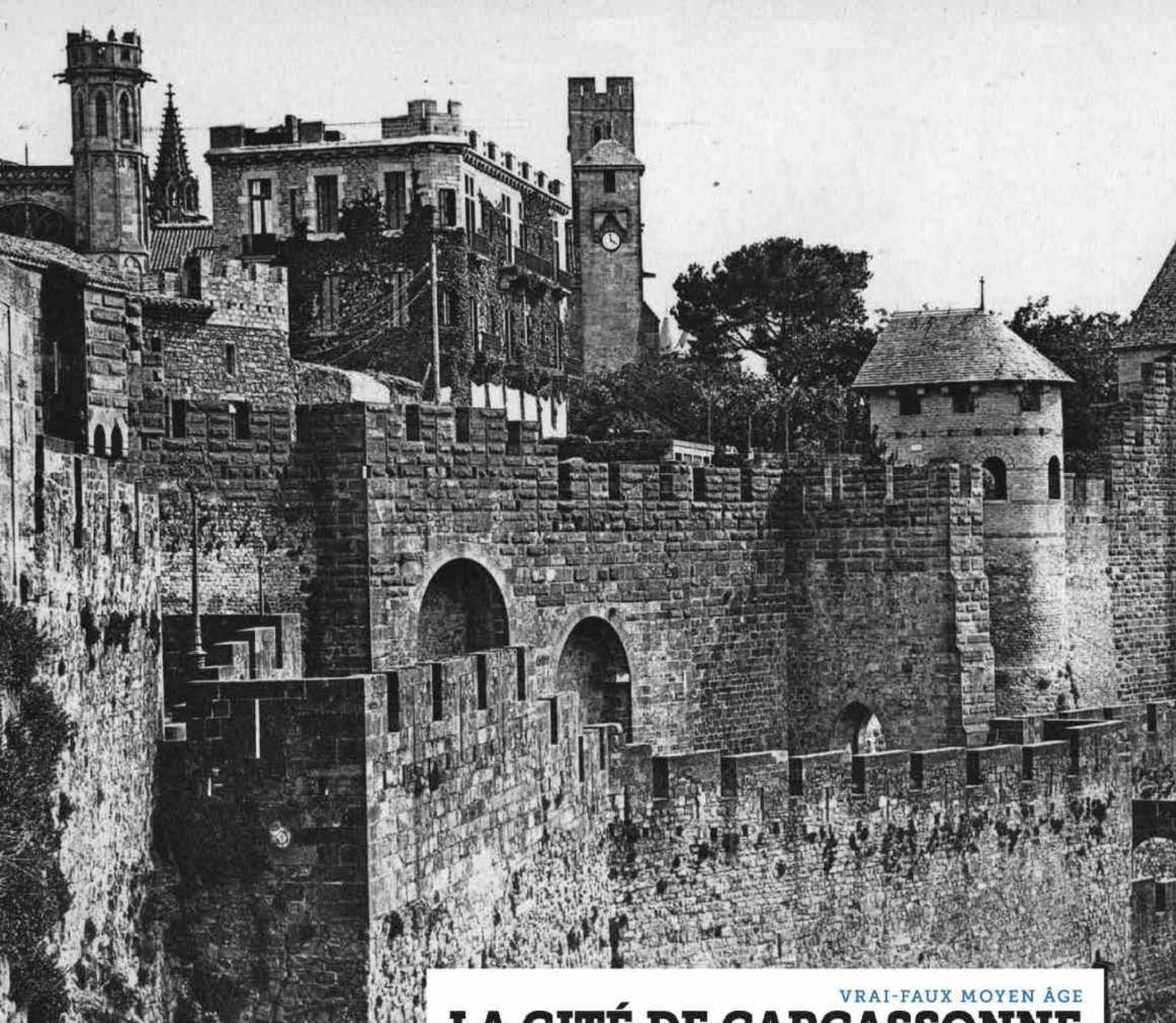
NOTRE-DAME DE PARIS

« **Et la flèche de Notre-Dame, qu'en pensez-vous ?** » Cette question aurait bien fait rire un Parisien de 1842. Car, à l'époque, aussi invraisemblable que cela puisse nous paraître, Notre-Dame est orpheline de sa flèche... Après des décennies d'incurie, on recommence à peine à s'intéresser à la vénérable cathédrale, et le mérite en revient à une publication qui a fait l'effet d'une bombe : le roman de Victor Hugo, paru en 1831.

On observe d'un regard neuf le vaisseau de pierre bien amoindri : outre la flèche, abattue en 1792, Notre-Dame a aussi perdu sa célèbre galerie sculptée des rois (pris pour des monarques français alors qu'ils sont bibliques). En 1830, un incendie a aussi emporté l'archevêché. Quant au portail central, c'est avant même la Révolution qu'il a été saccagé, agrandi par Soufflot pour permettre le passage des processions. Bref, le bon Louis-Philippe doit reconnaître que la plus belle église de France a besoin d'une réfection urgente. Un

concours est lancé en 1842, remporté par le duo Lassus-Viollet-le-Duc. Les deux travaillent main dans la main à partir de 1844, date d'ouverture du chantier.

En 1857, Lassus meurt, laissant Viollet-le-Duc seul maître à bord. Jusqu'en 1865, il peaufine son Moyen Âge idéal, peuplant les parties hautes de gargouilles, de chimères et d'apôtres (lui-même prêtant ses traits à saint Thomas) et reconstituant la galerie des rois avec l'aide d'une équipe de sculpteurs aguerris, menée par Geoffroy-Dechaume. Viollet-le-Duc est tellement pointilleux sur l'âge d'or à retrouver qu'il annule, en ce qui concerne les fenêtres supérieures, certaines modifications trop modernes à son goût, car datant de... 1225, pour revenir à l'état de la fin du XII^e siècle ! Et la flèche ? Elle est évidemment rebâtie par maître Bellu, propulsant son plomb et son cuivre martelé à 96 mètres de hauteur.



VRAI-FAUX MOYEN ÂGE LA CITÉ DE CARCASSONNE

Lorsque le dossier Carcassonne fut présenté à l'Unesco pour inscription sur la liste du Patrimoine mondial, les experts froncèrent les sourcils : la demande spécifiait qu'il s'agissait d'architecture médiévale. En 1985, la candidature fut rejetée d'un revers de la main au motif que le site n'était pas authentique. Quelques années plus tard, les édiles revinrent à la charge en modifiant l'argument : la cité comtale était désormais présentée comme une architecture composite, largement ancrée dans le ^{xix}^e siècle. L'inscription fut acquise en un tournemain, en 1997.

Lorsqu'il est appelé en 1852 au chevet de la colossale forteresse aux 3 kilomètres de remparts et aux 31 tours, Viollet-le-Duc sent qu'il tient son grand œuvre. Il va mener

une longue campagne d'étude et apporter un soin extrême aux dessins préparatoires – de véritables chefs-d'œuvre prouvant qu'il est un artiste de talent autant qu'un architecte. Puis, celui qui est un grand connaisseur de l'ancien art de la guerre va s'en donner à cœur joie, multipliant les tours poivrières, les échauguettes, les hourds et même un pont-levis sur la porte Narbonnaise ! Tout à son interprétation historique, il estime que les constructeurs du ^{xiii}^e siècle, envoyés par Saint Louis, étaient forcément du Nord, donc adeptes de l'ardoise : haro sur la tuile du Midi ! Depuis, on est revenu à une autre approche, ce qui explique le caractère bariolé des couvertures. Viollet-le-Duc a présumé de ses forces. Lorsqu'il meurt en 1879, le chantier ouvert 27 ans plus tôt est loin d'être achevé. Il reviendra à Paul Boeswillwald de le conclure en... 1910. ➤



Blanchard / Leemage



Blanchard / Leemage

Durant 27 ans, Viollet-le-Duc «refait» la cité, alors dans un total abandon: des kilomètres de murailles, 31 tours (dont 17 encore debout), le château, sa chapelle... Sur ce chantier, l'architecte pousse jusqu'à la caricature sa théorie et son «absolue didactique». Ci-contre, la porte de l'Aude, près du château comtal.



Guerman / Leemage

DÉTOURS EN HISTOIRE

En ce milieu du **xix^e siècle, les lices de la cité médiévale étaient habitées par une population occupant une centaine de bicoques.** Pour les travaux, elle devra, la mort dans l'âme, libérer les lieux.

La restauration de la cathédrale Saint-Nazaire (xi^e-xiii^e siècle), située près des remparts, est le premier chantier auquel s'attelle Viollet-le-Duc à Carcassonne. En bas et au fond de l'image, vue sur la première tour restaurée et coiffée de la porte Narbonnaise.



Blanchard / Leemage



Guerman / Leemage

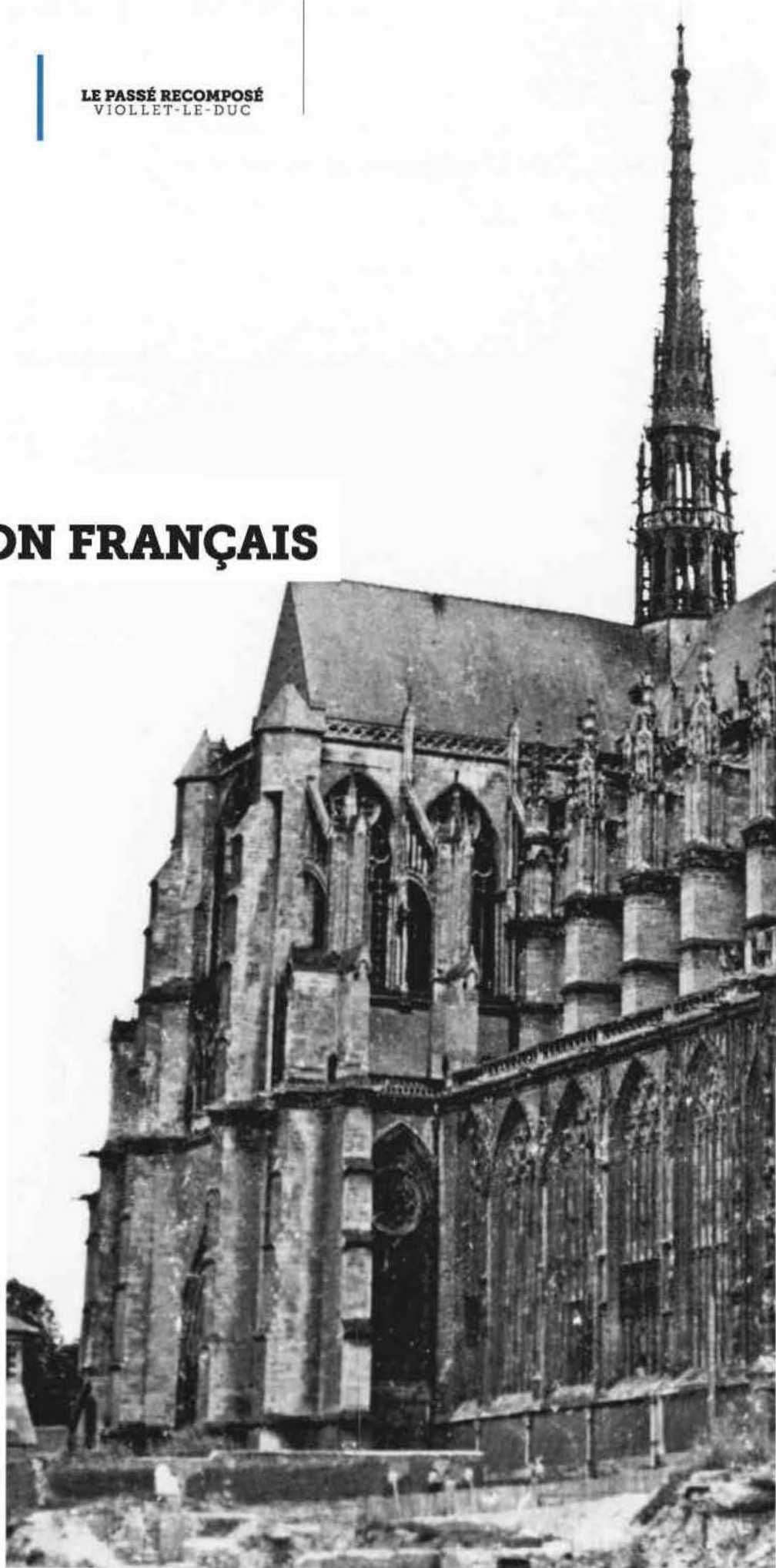
On associe spontanément Viollet-le-Duc à Notre-Dame de Paris, aux cathédrales de Reims et de Clermont-Ferrand, moins souvent à celle d'Amiens. C'est pourtant pour celle-là qu'il eut un mot définitif, la qualifiant de « Parthénon français ». Par sa taille (la plus grande de France),

LA CATHÉDRALE D'AMIENS

UN PARTHÉNON FRANÇAIS

son élévation, son caractère aérien, elle synthétise pour lui l'âge d'or de ces bâtiments, qui expriment davantage la fierté de communes libres et audacieuses face au vieil ordre féodal que la dévotion religieuse. Elle date pour l'essentiel de la première moitié du XIII^e siècle, son époque fétiche, celle du gothique primitif. Engagé sur sa restauration pendant 25 ans, de 1849 à 1874, il en accentuera (ou, parfois, en réinventera) les caractères distinctifs. Sous le regard sourcilleux de la société savante locale, il multiplie les motifs trilobés, les arcs en ogive, les frises végétales, notamment dans la galerie dite des sonneurs, à laquelle il porte toute son attention.

Mais on est encore loin de la cathédrale idéale telle que la concevait l'architecte. Il en a donné une idée dans un croquis qui illustre son *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XI^e au XVI^e siècle*. Surplombant les portails richement sculptés, les puissants arcs-boutants, l'infinité de gâbles, pinacles et statues, pullulent les flèches – au nombre de sept ! « Terminaisons obligées des tours religieuses », d'autant plus belles qu'elles sont « très aiguës », ces « pyramides creuses de pierre » (mais aussi de bois et de plomb) sont pour Viollet-le-Duc l'indispensable signature de toute cathédrale. ➤



Dès 1849, et ce pendant un quart de siècle, Viollet-le-Duc mobilise ses équipes pour le sauvetage de la cathédrale gothique d'Amiens, la plus vaste de France. Sur la façade occidentale, il restaure méticuleusement la statuature de la galerie des rois (au-dessous de la rose, elle aussi restaurée) et la galerie des sonneurs, au-dessus de la rose). Il y développe sa passion pour le premier art gothique, qui de Philippe Auguste à Saint Louis imprime la marque de fabrique des grandes cathédrales de Paris, Reims, Chartres.



LES ALPES, TOUT UN MONUMENT

LE MONT BLANC

Personnage polymorphe, Viollet-le-Duc n'est pas qu'un rat de bibliothèque ou un rond-de-cuir. Lors du siège de Paris en 1870, il se signale en mettant sur pied un régiment de spécialistes chargés des fortifications de la ville. Il s'en était pourtant fallu d'un cheveu qu'il ne manque ce rendez-vous guerrier. Le 11 juillet, il se trouvait en effet dans une posi-

tion dramatique, gisant au fond d'une crevasse des Alpes ! Victime de sa passion pour l'alpinisme, il avait chuté lors d'une course dans le Valais. La corde amortit sa dégringolade, mais il devra attendre les secours pendant plusieurs heures au fond d'un creux de plus de dix mètres. Cette mésaventure n'amoindrira pas son goût pour la montagne : il décédera en 1879 à Lausanne, tout près de son mont Blanc chéri.

Ces trois photographies d'alpinistes déambulant sur la Mer de Glace au début du **xx^e siècle** sont signées des Frères Séeberger, pionniers de la photographie dans les Alpes.

Tout à son goût pour la structure, Viollet-le-Duc échafaude des théories sur la formation de la chaîne alpine, la « restaurant » en imagination, retrouvant sa pureté originelle, qu'il croit constituée de cristaux parfaitement géométriques, les rhomboèdres. Impossible, évidemment, d'envoyer ses tailleurs de pierre restituer la forme initiale ! Aussi, prend-il plus que jamais ses crayons et ses aquarelles, reformulant sur le papier un état primordial – donc plus proche de l'idéal. L'analogie entre la montagne et l'architecture n'est pas fortuite : pour Viollet-le-Duc, l'homme doit s'inspirer autant que possible de la perfection des formes de la nature. 🏔️



Le « Victor Hugo de l'architecture » caressait un doux rêve : s'attaquer au « monument de l'Europe », tout récemment rattaché à la France ! Fondu de course en haute montagne, il veut redonner au mont Blanc sa structure primitive. Une folie qui l'entraîne à faire lever une carte d'état-major au 1/40 000, à le faire photographier sous toutes les coutures, à écrire un livre de 280 pages et à dessiner des centaines de dessins et aquarelles.

Ministère de la Culture - Médiathèque du Patrimoine / RMN-Grand Palais / Fotos Sieberger x.3



VOYAGEZ AU COEUR DE L'HISTOIRE ABONNEZ-VOUS À DÉTOURS EN HISTOIRE

4 NUMÉROS/an

pour **17€⁽¹⁾**

seulement

soit près de 30 % de réduction !



Avec votre abonnement,
recevez gratuitement le hors-série
*"HISTOIRES SECRÈTES DES
DEMEURES ROYALES"*



116 pages d'enquêtes
passionnantes et de photos
inédites avec

1 CARTE

d'un lieu historique à chaque
numéro.

Retrouvez toutes nos offres sur www.kiosque.uni-editions.com

À compléter et à renvoyer avec votre règlement sous enveloppe non affranchie à : Uni-éditions - Détours en Histoire - Libre réponse n° 10373 - 41109 Vendôme Cedex

OUI, je m'abonne à Détours en Histoire pour 1 an (4 numéros) au prix de 17 €⁽¹⁾, soit 30% de réduction !

☐ Je joins un chèque d'un montant
de **17 €**, à l'ordre d'Uni-éditions.

EN CADEAU le hors-série "Histoires secrètes des demeures royales".

J'inscris mes coordonnées : (Écrivez en lettres majuscules)

*Mentions obligatoires

*Mme : ☐ *M.: ☐ Date de naissance

*Nom

*Prénom

*Adresse

*Code postal

*Ville

Pour toute information relative à mon abonnement ou pour me faire
bénéficier des meilleures offres du Groupe Uni-éditions, j'accepte d'être
contacté(e) par e-mail à l'adresse :

ou par téléphone

⁽¹⁾ Prix au numéro : 4 x 5,90 € = 23,60 €. Photos non contractuelles. Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 31/12/2014 dans la limite des stocks disponibles. Pour l'étranger et les DOM-TOM, nous consulter au 02 47 82 32 34 40 (appel non surtaxé). Vos données sont traitées par Uni-éditions pour l'adhésion et la gestion de votre abonnement. Elles peuvent être transmises à nos partenaires à des fins de prospection commerciale. Les champs marqués d'un * sont obligatoires, à défaut, votre demande d'abonnement est caduque. Conformément à la loi du 6 janvier 1978 modifiée, vos droits d'accès, de rectification ou d'opposition, pour motifs légitimes, peuvent être exercés par courrier recommandé avec accusé de réception à UNI ÉDITIONS, CIL, 22 rue Letellier 75739 Paris Cedex 15, accompagné d'une copie de votre pièce d'identité. S.A.S. Uni-éditions au capital de 7 116 960 €. R.C.S. Paris B 343 213 658. Le hors-série "Histoires secrètes des demeures royales" vous sera envoyé dans un délai de 2 semaines maximum.

Date et signature obligatoires :

TCDEH5



#87

LES RENDEZ-VOUS DE L'HISTOIRE



#84

P. 84-85
EXPOSITIONS
LA NAISSANCE
D'UN SIÈCLE

LE SANG DE SAN GENNARO
PÉRONNE AU SON
DU CANON

LIVRES
L'UKRAINE SELON STALINE
ADIEU, VICTOR !

BD
ARIANE, LE RETOUR !

P. 86
TV - RADIO
HISTOIRE FAIT
SON CINÉMA
LABEL HISTOIRE
LES LUNDIS DE L'HISTOIRE

DVD
LA DER DES DERS
EN COULEUR

P. 87
LIVRES
LA CAPITALE SOUS LA
GRANDE GUERRE
14-18 EN TOUTES LETTRES

P. 88
PATRIMOINE
LA GRANDE COLLECTE
DU CENTENAIRE

P. 89
PATRIMOINE
CARNET DE POILUS
LEUR VIE RACONTÉE AUX
ENFANTS PAR RENEFER

PAR DOMINIQUE ROGER ET SOPHIE BOGROW



Henri Gervex
*Une soirée au
Pré-Catelan, 1909.*
Huile sur toile.

Paris, Musée Carnavalet / Roger-Viollet



**Le Dragon du
Trocadéro**, Claude
Izner, coll. Grands
détectives, 10/18,
357 p., 8,80 €.

EXPOSITION

LA NAISSANCE D'UN SIÈCLE

Dans le concert des Nations, où le progrès des sciences et des techniques pousse les grands pays de la vieille Europe à rivaliser de puissance, la France va frapper fort en inaugurant l'entrée dans le **xx^e siècle** par une Exposition universelle que le monde entier lui enverra. Cette vitrine de la civilisation inaugure une Belle Époque où Paris s'amuse, crée la mode, s'emballe pour les « grands magasins », impose sa conception du luxe, développe ses loisirs (théâtre, cinéma...), est en pleine effervescence intellectuelle. Le spectre de la Première Guerre mondiale rôde pourtant dans une société qui a une confiance absolue en elle. Un art de vivre, un bouillonnement créatif et culturel, des innovations techniques, le monde des inventions... qui sont abordés à travers une riche collection d'objets et d'œuvres d'art.

Paris 1900. La Ville spectacle, jusqu'au 17 août 2014,
Petit Palais, 5, avenue Dutuit, 75008 Paris.
01 53 43 40 00 - www.petitpalais.paris.fr.

ROMAN

ADIEU, VICTOR !

Douze ans, douze déjà que Claude Izner – romancière à quatre mains et âmes sœurs, de leurs vrais noms Laurence Lefèvre et Liliane Korb – nous entraînent dans de **rocamboliques intrigues policières dans le Paris-Paname de la Belle Époque**. Nos drôles de dames ont un univers romanesque bien à elles, où leur passion pour l'histoire de la fin de siècle et la Belle Époque tisse une trame documentaire qui donne toute sa chair à l'histoire. Des Batignolles, *Le Léopard des Batignolles*, à La Villette, *Le Talisman de La Villette*, de l'Opéra, *Le Petit homme de l'Opéra*, au Père-Lachaise, *La Disparue du Père-Lachaise*, la capitale dévoile ses secrets, au fil d'une topographie qui n'a rien d'un vague décor mais qui se révèle être un des héros du roman aux côtés de Victor Legris, libraire-détective. Avec *Le Dragon du Trocadéro*, le cycle Legris se referme.



Le trésor de Naples. Les bijoux de San Gennaro, jusqu'au 20 juillet 2014, musée Maillol, 59-61, rue de Grenelle, 75007 Paris.
01 42 22 59 58 - www.museemaillol.com.

EXPOSITION

LE SANG DE SAN GENNARO

Exceptionnel ! Aucun autre mot ne convient à cette prestigieuse collection de joaillerie. Son histoire est étroitement liée au culte de San Gennaro (saint Janvier), le saint patron de Naples, mort en martyr au **iii^e siècle**. Au **xvi^e siècle**, Naples lutte désespérément contre la guerre et la peste. San Gennaro est appelé à l'aide. Un accord est passé entre les Napolitains et le saint : moyennant une sainte protection, y compris contre les éruptions du Vésuve, la cité s'engage à lui constituer le plus fabuleux des trésors. La collection compte plus de 20 000 pièces. L'exposition du musée Maillol permet d'admirer une petite partie (dont le reliquaire en vermeil contenant le sang du saint) de ces pièces d'orfèvres du **xiv^e siècle** à nos jours. À ne pas manquer.

Philippe Guillaume - Vues d'ici



EXPOSITION

PÉRONNE AU SON DU CANON

À l'Historial de la Grande Guerre, on se penche sur un aspect peu évoqué de cette période : le son. Les bruits de mitraille ou d'avions, les marches militaires et la naissance à l'arrière d'un nouvel univers musical, fait de chansons populaires et de jazz naissant, sont présentés à travers de reconstitutions sonores, mais aussi de nombreux objets et documents. L'Historial a entrepris, en outre, de renouveler et enrichir sa présentation, année par année, sur toute la période 2014-2018, en l'adaptant aux nouveaux outils de médiation et à l'évolution de la recherche historique. La salle Avant-Guerre a ainsi fait peau neuve depuis le 1^{er} mars.



Entendre la Grande Guerre, jusqu'au 16 novembre à l'Historial de Péronne (Somme). Entrée libre. 03 22 83 14 18 et www.historial.org.

LIVRE

L'UKRAINE SELON STALINE

Au début des années 1930, les Ukrainiens subissent l'un des drames les plus atroces du xx^e siècle. Staline fait avancer à marche forcée la collectivisation.

Observant d'un œil inquiet la montée du nationalisme ukrainien, il va organiser ce que le peuple dénommera le « Holodomor » – la grande famine de 32-33 – en instaurant un blocus meurtrier. En moins d'une année, plus de trois millions d'hommes, de femmes, d'enfants mourront de faim et de froid. L'historien italien spécialiste de l'Union soviétique et de l'Ukraine, Andrea Graziosi, a exhumé des archives du ministère italien des Affaires étrangères les milliers de notes, rapports, dépêches que les diplomates en poste à Moscou, Kiev ou Kharkov faisaient parvenir à Mussolini. Ces documents inédits sont terrifiants. On y lit qu'il s'agit « de changer de matériel ethnographique », de se débarrasser de toute opposition afin de transformer une Ukraine rebelle en « forteresse bolchevique ».



Lettres de Kharkov. La famine en Ukraine 1932-1933, Andrea Graziosi, Les Éditions Noir sur Blanc, 280 p., 22 €.



BANDE DESSINÉE

ARIANE, LE RETOUR !

Cette saga a commencé il y a trente ans ! Malgré le temps passé, ce désormais classique de la BD d'aventure historique conserve son souffle épique, digne des plus enlevés romans ou films de capes et d'épée. L'action se déroule au xvii^e siècle, à la fin du règne du roi Henri IV, et met en scène les destins croisés d'une famille de la petite noblesse auvergnate et des membres de la famille royale. L'héroïne, c'est Ariane de Troil, une belle jeune femme justicière. Ses aventures la mèneront en Nouvelle France ; elle aura deux beaux enfants, une fille avec son maître d'armes, Germain Grandpin, et un fils – qui ne serait autre que le futur Molière selon Patrick Cothias – avec le roi Louis XIII... Quinze ans après marque son retour dans le royaume de France suite à un long exil. Le fourbe Gaston d'Orléans, le frère du roi, veut se débarrasser une bonne fois pour toutes de l'empêcheuse de tourner en rond. La fin justifiant les moyens, il va lancer ses hommes sur les traces d'Ariane...



Les 7 vies de l'épervier, 3^e époque, tome 1, Quinze ans après, Patrick Cothias (scénariste) et André Juillard (dessinateur), Dargaud, 56 p., 13,99 €.

Michelle Perrot, *Les Lundis de l'Histoire*.



Bruno Levy/Agence-images

Jean Tulard,
Histoire fait son cinéma.



Jean-Marc Sureau

Charlotte Schouboe



Myriam Bounafaa et François Reynaert, *Label Histoire*.

TV

LA DERNIÈRE SÉANCE

L'historien Jean Tulard est l'un des plus éminents spécialistes de Napoléon I^{er}, du Consulat et du Premier Empire. C'est également un cinéphile passionné. En cinq minutes montre en main, sa présentation d'un film qu'il aime vaut la lecture de bien des critiques les plus érudites... sa programmation réserve de vraies bonnes surprises.

Histoire fait son cinéma, chaîne Histoire, le jeudi à 20 h 40.

TV

L'HISTOIRE POUR TOUS

Partant du principe qu'une bonne histoire, c'est avant celle qu'on retient, Label Histoire nous emmène depuis le mois de septembre dernier sur les routes de France. Pour guides : Myriam Bounafaa, journaliste tête chercheuse, spontanée et François Reynaert (écrivain et chroniqueur au *Nouvel Obs*), le quidam qui veut la vérité, rien que la vérité historique.

Label Histoire, France 3 Ile-de-France, le samedi à 16 h 15.

RADIO

L'HISTOIRE DES HISTORIENS

Créée en 1966 par le journaliste Pierre Sipriot, cette émission fait figure de vétérante à France Culture. Tournant le dos à la « petite histoire » et à l'anecdotique qui font florès un peu partout dans la jungle des émissions audiovisuelles sur l'histoire, la tenue intellectuelle des *Lundis de l'Histoire* est conforme à la grille de programmes de la station culturelle de Radio France.

Les Lundis de l'Histoire, France Culture, le lundi de 15 heures à 16 heures.

DVD

LA DER DES DERS EN COULEUR

Après l'immense succès d'*Apocalypse, la Seconde Guerre mondiale*, les réalisateurs Isabelle Clarke et Daniel Costelle se sont attaqués à la Grande Guerre, à partir de films d'archives (plus de 500 heures d'images parmi les 50 000 collectées) colorisés méticuleusement, sonorisés et commentés par Mathieu Kassovitz. Quel réalisme criant ! L'un des tours de force de ce document à la grande rigueur historique est de montrer des films d'amateur. Comme ceux miraculeusement dénichés dans la famille française Ferrari, tournés par René, cinéaste amateur, mobilisé dans les services de santé. Aux images de l'insouciance de l'été 1914 viennent se heurter une séquence après l'arrivée d'un grand blessé débarqué de Verdun. Une œuvre magistrale. La série peut être prolongée par le livre *Apocalypse, la 1^{re} Guerre Mondiale*, chez Flammarion.

Apocalypse. La 1^{re} Guerre mondiale, Isabelle Clarke et Daniel Costelle, 1 coffret 3 DVD, durée de 4 h 30, 24,99 €.



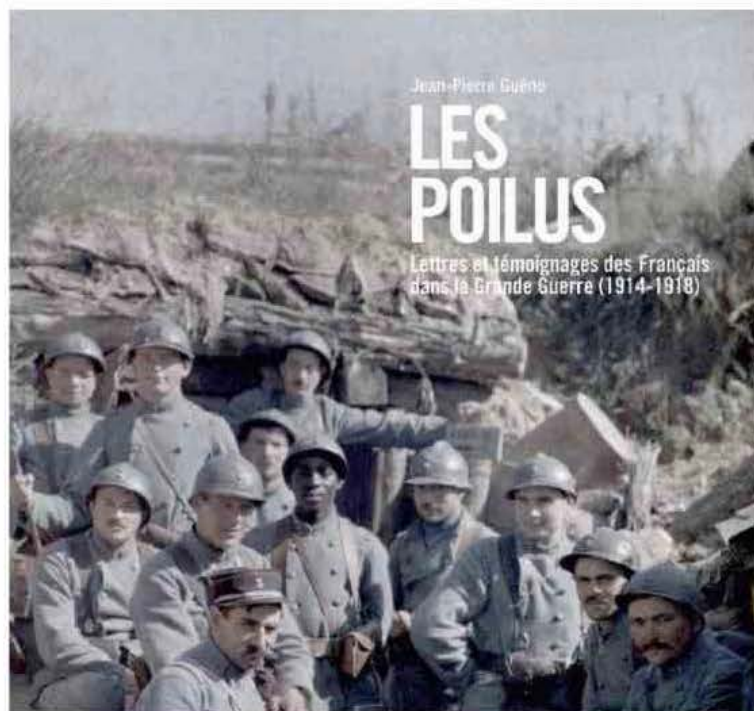


Paris dans la Grande Guerre, Manon Pignot, Parigramme, 19 €.

LIVRE

LA CAPITALE SOUS LA GRANDE GUERRE

Universitaire membre du Comité scientifique de l'Historial de Péronne, Manon Pignot (*La Guerre des crayons. Quand les petits Parisiens dessinaient la Grande Guerre*, Parigramme) présente une ville sens dessus dessous où s'expriment des réalités multiples. Alors que la mode et les spectacles continuent d'auréoler un Paris « capitale des plaisirs », le petit peuple souffre, les femmes travaillent dur pour assurer la survie de la famille, les contingents de soldats en partance croisent le retour des grands blessés et mutilés. Les larmes peuvent être de joie, bien qu'elles irriguent le plus souvent les sources du malheur et de la douleur comme le montrent des images d'un fort contenu émotionnel.



LIVRE

14-18 EN TOUTES LETTRES

Écrivain et directeur d'éditions, Jean-Pierre Guéno, dont on avait beaucoup aimé *Paroles de Poilus, lettres et carnets du Front (1914-1918)*, rassemble dans ce beau livre objet (avec de nombreux fac-similés détachables) une riche collection de photographies d'époque, d'autochromes, de dessins... Un ouvrage inventif aux témoignages bouleversants.

Les Poilus. Lettres et témoignages des Français dans la Grande Guerre, Jean-Pierre Guéno, Les Arènes, 110 p., 34,80 €.

PATRIMOINE

LA GRANDE COLLECTE DU CENTENAIRE

Depuis novembre 2013, les particuliers sont incités à enrichir une base de données européenne des souvenirs de la Grande Guerre : Europeana 14-18.

Quelle famille française la Première Guerre mondiale n'a-t-elle pas meurtrie ? Si durant les années d'après-guerre, longtemps le silence s'imposa, les lettres, cartes postales, médailles, casques, chansons illustrées, douilles d'obus gravées, briquets boîtes à sardines, photographies... s'amoncelaient qui dans les tiroirs qui dans les malles reléguées aux greniers. Les années passèrent. Les souvenirs intimes tombant, sinon dans l'oubli, tout au moins dans l'indifférence.

L'historiographie, résolument tournée vers les aspects uniquement militaires et politiques, ignorait superbement la vie quotidienne, les heures et les jours du peuple combattant, des familles amputées, déchirées, inquiètes restées à « l'arrière du front » ou dans la capitale. « L'effort gigantesque requis par la nation pendant la Première Guerre mondiale a eu pour écho le développement de la mémoire officielle d'une ampleur inédite : des plaques et des monuments aux morts dans toutes les communes de France, un jour férié spécifique, des noms de lieux, tels que Verdun ou la Voie Sacrée qui n'ont pas quitté le programme scolaire depuis un siècle », souligne Emmanuel Pénicaut, conservateur au service interministériel des Archives de France (in *Le Figaro Histoire*, numéro 12). Mais les Français produisent également des témoignages, collectent de la documentation, construisent à leur niveau des archives qui vont du cahier composé de dessin de presse à l'album de cartes postales kitsch en passant par le livret militaire ou le livret de l'infirmière de la Croix-Rouge ou de la Société française de secours aux soldats.

Depuis une bonne décennie, l'historiographie a quelque peu changé de cap. La vie quotidienne, la mémoire intime et familiale sont devenues un attractif champ de la recherche historique. La Mission du centenaire de la Première Guerre mondiale, relayée par le service interministériel des Archives de France, le

La vie quotidienne, la mémoire intime et familiale sont devenues un attractif champ de la recherche historique.



ECPAD x 2

ministère de la Culture, la BNF lançait un appel national au dépôt des souvenirs de la Grande Guerre. Un « appel au peuple » couronné d'un vif succès : plusieurs milliers de Français ont prêté, voire légué en toute propriété, aux services des archives publiques plus de 300 000 pages de documents, des centaines de fonds d'archives.

À noter que la Grande Collecte s'inscrit dans le cadre de la base de données virtuelle Europeana à laquelle participe depuis 2010, sous la houlette de l'université d'Oxford, la Grande-Bretagne, la Belgique, l'Allemagne, l'Irlande et l'Italie. Au final, la Grande Collecte constitue une collection mémorielle inespérée. À la richesse et souvent à l'inédit des documents exhumés par les descendants des héroïques poilus se superpose une composante peu évoquée du « devoir de mémoire », le désir de transmettre pour que jamais personne n'oublie.

Le fruit de la Grande Collecte est consultable sur la Bibliothèque numérique européenne Europeana : www.europeana1914-1918.eu.

Les images d'archives (ici issues de la série *Apocalypse*), nous éclairent sur le quotidien, de l'extraordinaire au banal. En haut, un défilé de soldats américains, que leur masque est censé protéger de l'épidémie de grippe déclarée dès avril 1918.

En-dessous, dix milliards de lettres ont été écrites durant la guerre. Leur contenu était contrôlé par l'armée.

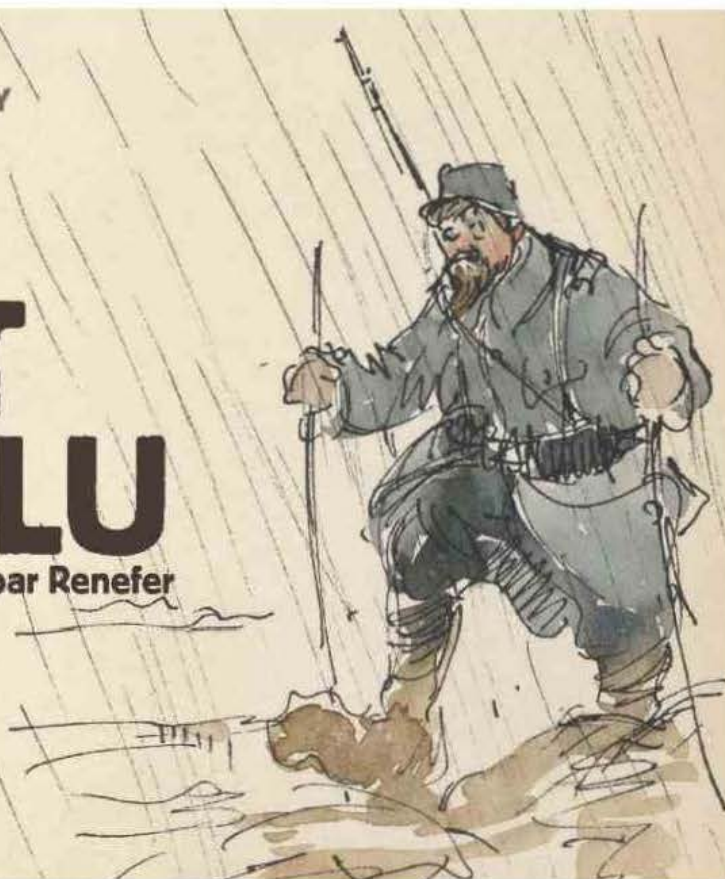
PRÉSENTÉ PAR GABRIELLE THIERRY

PATRIMOINE

CARNET DE POILU

Leur vie racontée aux enfants par Renefer

ALBIN MICHEL



Carnet de Poilu.
Leur vie racontée
aux enfants,
Renefer, Albin
Michel, 96 p.,
14 €.

LIVRE

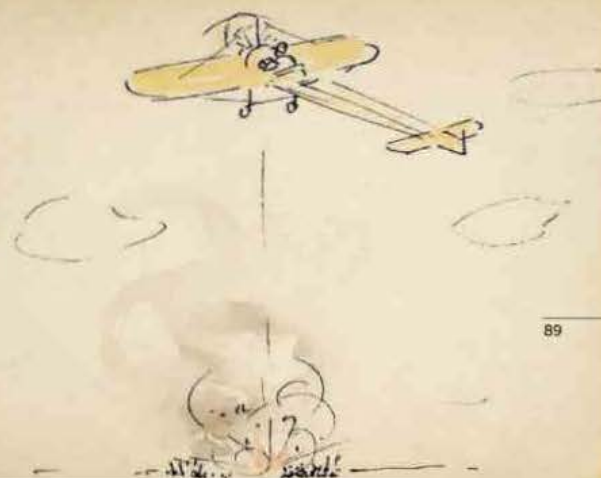
CARNET DE POILU

Raymond Fontanet, dit Renefer, est un artiste mobilisé et monté au front. Au gré de journées d'effroi, il « croque » avec une grande précision documentaire des portraits de soldats, des paysages dévastés, des civils perdus, déboussolés. Et il écrit à sa fillette de 8 ans, sa « Belle Petite Monde », tentant de lui expliquer l'inexplicable à l'aide de dessins aquarellés, agrémentés de mots poignants dans leur simplicité : « Les bleuets, les marguerites et les coquelicots couvrent les tombes de nos soldats de mille petits drapeaux comme celui pour lequel ils sont morts : le drapeau français. »



DR X3

Tiens un oiseau qui fait ses petits
besoins sur les Boches...
Mais non c'est un avion qui
laisse tomber une bombe.
C'est à peu près la même
chose.



Abonnez-vous à

DETOURS

en France

1 an, 8 numéros
+ 2 "Hors-série Collection"
+ 10 cartes Michelin exclusives
(au prix de 61,40 €)

+ le set de 2 bagages
(au prix de 39 €)

signé Gérard Pasquier !

La valise trolley
45,5 x 31,5 x 16 cm

Le grand sac de voyage
31,5 x 25,5 x 9,5 cm
Toile polyester

45€
seulement

au lieu de
100,40€

BULLETIN D'ABONNEMENT À retourner avec votre règlement sous enveloppe non affranchie à :
Uni-éditions - Détours en France - Libre réponse 10373 - 41109 Vendôme Cedex



Je m'abonne, j'inscris mes coordonnées :

*Mentions obligatoires (Écrivez en lettres majuscules)

DCDEHS

☐ Mme ☐ M.

*Nom :

*Prénom :

*Adresse :

*Code postal : *Ville :

Tél. :

E-mail :

☐ J'accepte de recevoir par e-mail les offres de Uni-éditions ou de ses partenaires.

+ simple, + rapide, retrouvez cette offre sur
www.boutique.detoursenfrance.com

☒ **Oui**, je m'abonne pour 1 an à Détours en France

☒ **Oui**, j'offre un abonnement d'1 an à Détours en France

IDÉE CADEAU

Comprenant :

- 8 numéros
- 2 "Hors-série Collection"
- 10 cartes Michelin exclusives

+ le set de 2 bagages Gérard Pasquier
au prix spécial de **45 €** au lieu de 100,40€*.

☐ Je joins un chèque de € à l'ordre de Uni-éditions.



J'offre un abonnement, j'inscris les coordonnées du bénéficiaire :

*Mentions obligatoires (Écrivez en lettres majuscules)

DPDEHS

☐ Mme ☐ M.

*Nom :

*Prénom :

*Adresse :

*Code postal : *Ville :

Tél. :

E-mail :

* Vous pouvez acquérir séparément les 8 numéros de Détours en France + les 2 hors-série au prix de 61,40 € et le set de 2 bagages Gérard Pasquier au prix de 39 € + 5,90 € de frais d'envoi (utiliser dans ce cas un courrier libre).
Photos non contractuelles. Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 31/12/2014 dans la limite des stocks disponibles.
Pour l'étranger et les DOM-TOM, nous consulter au 02 69 32 34 40 (appel non surtaxé). Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données de Uni-éditions vous concernant. Si vous ne souhaitez pas recevoir des propositions d'autres sociétés, il vous suffit de nous écrire en nous indiquant vos coordonnées. Le set de bagages est livré dans un délai de 2 semaines maximum.
S.A.S. Uni-éditions au capital de 7 116 960 € - R.C.S. Paris B 343 213 658.

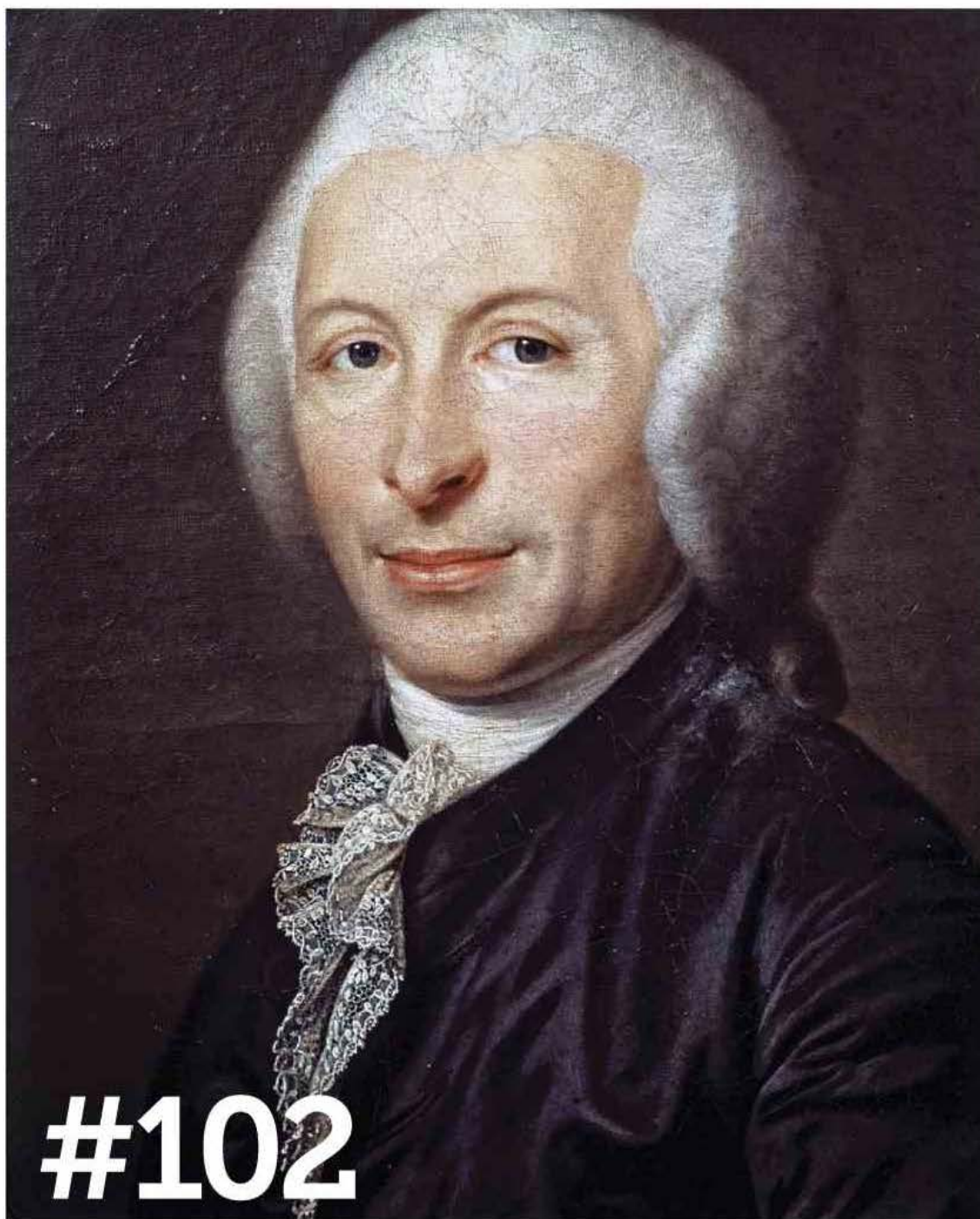


#99



Illustration : Damien Chavanet - Détours en Histoire

LES CHRONIQUES DE L'HISTOIRE



#102

P. 92
L'ÂME DES OBJETS
LA BAIGNOIRE
DE MARAT

P. 94
LES FAITS DIVERS
DANS L'HISTOIRE
CASQUE D'OR

P. 96
IMAGES DE L'HISTOIRE
EMMA BUJARDET
MORTE DE CHAGRIN

P. 98
POPULAIRE
MAIS PAS INNOCENTE
AH ! ÇA IRA, ÇA IRA,
ÇA IRA

P. 100
L'HISTOIRE AU TABLEAU
GUERNICA

P. 102
L'ILLUSTRE INCONNU
JOSEPH IGNACE
GUILLOTIN

P. 104
L'EXPRESSION
EN QUESTION
LA PUCE À L'OREILLE



Portrait de Charlotte Corday
(1768-1793), peinture de
Jules Aviat (1844-1931), Blois,
musée des Beaux-Arts.



De Agostini / L. Lemaire



**Portrait de
Jean-Paul Marat**
(1743 - 1793)
par Joseph
Boze (1744 -
1826).
Musée
Carnavalet,
Paris.

MPL / Lemaire

L'ÂME DES OBJETS

LA BAIGNOIRE DE MARAT

Assassiné en 1793 par Charlotte Corday dans son bain, Marat devient un « martyr de la Révolution » et la baignoire... une relique révolutionnaire.

Disparue après sa mort, la baignoire « authentique » est finalement retrouvée puis acquise par le musée Grévin près d'un siècle plus tard.

Révolution française :
Charlotte Corday
(1768-1793)
au moment de
l'assassinat
Jean-Paul Marat.
Peinture de Paul
Baudry (1828-
1885) 1793.
Nantes, musée
des Beaux-Arts.

TEXTE DE HUGUES DEROUARD

C'est l'un des plus célèbres épisodes de la Révolution française : le 13 juillet 1793, Jean-Paul Marat est assassiné chez lui, dans son bain. Charlotte Corday, une jeune noble proche des Girondins, est venue poignarder celui qu'elle juge responsable des excès de la Terreur. Le bassin sera exposé à côté du corps embaumé dans l'ancienne église des Cordeliers : Marat entre dans l'Histoire avec sa baignoire ! La scène du crime est vite immortalisée par le peintre David : on y voit un Marat agonisant dans

cette « froide et funèbre baignoire » (Baudelaire), la tête renversée, le corps émergeant d'une eau rougie par le sang. Marat devient un « martyr de la Révolution », et la baignoire, une relique révolutionnaire. L'objet vient aussi rappeler que l'homme était malade : seuls des bains mélangés à de l'argile ou du soufre soulageaient ses problèmes de peau.

Le Figaro publie en 1885 un scoop : on a retrouvé le bassin ! Il appartiendrait à Cosse, curé de Sarzeau, en Bretagne. Pour certains, il s'agit d'un faux. L'abbé dit l'avoir hérité de la nièce d'un prêtre de l'île d'Ars, qui le tenait de Mme Capriol de Saint-Hilaire, dont on ne peut douter de l'honnêteté ! Le père de celle-ci, l'avait acheté, vers 1805, auprès d'un ferrailleur parisien... Entre la mort de Marat et cette date, on ne sait où se nichait la baignoire. Le curé flaire la bonne affaire, désireux de faire la fortune de la paroisse en vendant la relique. Les « pèlerins » affluent. Le musée Grévin remportera la mise en offrant 5 000 francs. Cela n'empêchera pas des brocanteurs de proposer, eux aussi, une autre « authentique » baignoire de Marat. 🐾

LES FAITS DIVERS DANS L'HISTOIRE

CASQUE D'OR FATALE DE PANAME

LA

Sur cette carte postale de 1914, on rejoue la scène : la même Casque d'or assiste au duel de Leca et Manda. Pour les beaux yeux de la gigolette, tous les deux seront condamnés au bagne et partiront pour la Guyane.

Le public et la critique boudent ce drame. Ils attendaient un polar, c'est une histoire d'amour. Celle qui a inspiré ce film se nomme Amélie Hélie, née le 4 mars 1879, une affranchie à la chevelure flamboyante qui fréquente les gargote et se prostitue.

En 1898, elle rencontre un individu qui lui offre un mêlé-cass'. Ils s'entichent l'un de l'autre. L'homme se nomme Joseph Pleigneur, il a vingt-deux ans, on le surnomme Manda, il est ouvrier polisseur. Amélie est un panier percé et, pour la combler, Manda finit par glisser sur la mauvaise pente, il devient le chef de la bande des Orteaux. Amélie, dont la vie se déroule dans les faubourgs mal famés de l'Est parisien est attirée par un autre vaurien, un Corse, ouvrier mécanicien, nommé François Dominique Leca, à la tête de la bande des Popincourt. Sa compagne est surnommée La Panthère. Leca commence par résister aux

avances de Casque d'or, puis il cède.

Manda envoie un émissaire à son rival. Que Leca lui rende Amélie, sinon il lui en coûtera. Le Corse lui répond qu'il n'a qu'à faire ses commissions lui-même.

Le 9 janvier 1902, rue des Haies, non loin des rues de Bagnolet et des Pyrénées se déroule une bataille rangée entre les

deux bandes rivales. Les sergents de ville découvrent un blessé, aussitôt transporté à l'hôpital Tenon, il s'agit de Leca. Quant à Manda, il a filé.

La presse est avide des exploits sordides de ces mauvais garçons, baptisés successivement par les feuilletonistes Mohicans, Sioux, Iroquois ou Apaches et qui s'acoquinent, selon les quartiers, avec les Habits noirs, Cravates vertes, Costauds de la Villette, Monte-en-

En juillet 1952 sort au cinéma *Casque d'or*, un film de Jacques Becker. Simone Signoret, Serge Reggiani et Claude Dauphin en sont les principaux interprètes. Jean-Paul Darre écrit dans *L'Écran français* : « *Marie, dite Casque d'or, porte malheur à tous ses amants*, surtout à Manda qui voulait revenir dans le droit chemin, et qu'elle entraînera pour sa perte dans la bande à Leca. »

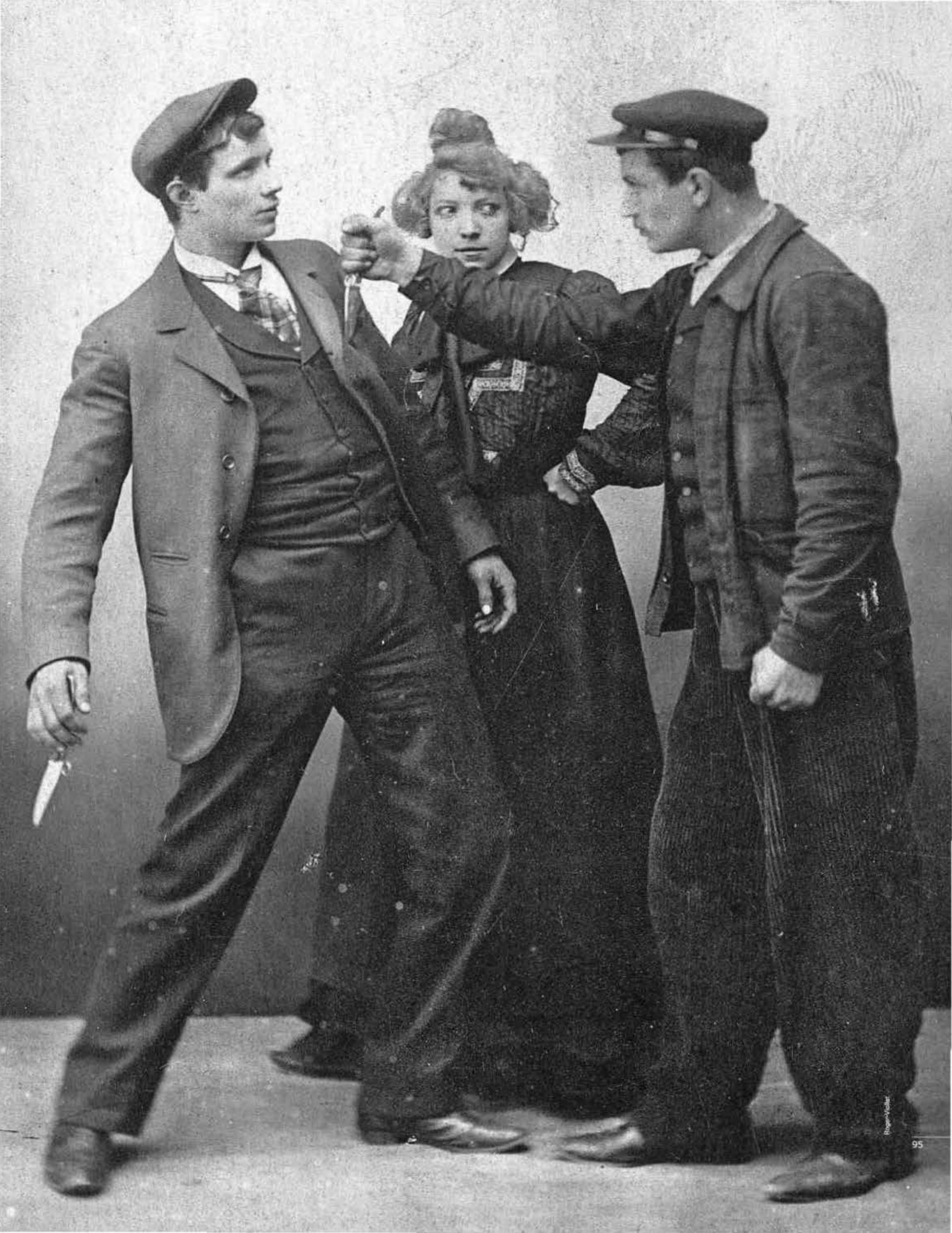
l'air des Batignolles, Gars de Charonne. De gagueuse, Casque d'or devient la coqueluche des chroniqueurs. Alors que la police traque Manda, elle s'apprête à monter sur les planches des Bouffes du Nord dans un spectacle consacré à sa vie. La société, et surtout le beau linge masculin, s'engouent de cette gigolette.

LE GOÛT DES PLANCHES

Manda est arrêté dans un débit de boissons d'Alfortville. Ulcéré, il accuse Casque d'or d'avoir trempé dans plusieurs larcins assortis de dégâts matériels. Elle est incarcérée à la prison de Saint-Lazare. Coup de théâtre, Manda se rétracte : « Nous nous sommes battus, le Corse et moi, parce que nous aimons la même femme. Parce que nous l'avons dans la peau ! » Amélie est relâchée. Elle déclare au journal *Gil Blas* : « Je débute à la scène, messieurs, dans la revue Casque d'or et les Apaches. Je viens de poser chez le peintre Depré, qui va exposer mon portrait au Salon. » Le préfet de police Lépine interdit l'accrochage et ordonne au directeur des Bouffes du Nord de ne pas monter la revue.

En juin 1902, elle assiste au procès de Manda qui sera condamné aux travaux forcés à perpétuité. Leca, qui avait épousé la Panthère, écopera de huit ans. Casque d'or s'est acheté une conduite. Vêtue d'un maillot rose de lutteur de foire, elle parade dans les fêtes foraines, travaille pour la ménagerie Marck, puis, en 1917, elle épouse André Nardin. À ses côtés, elle vend du tissu et de la bonneterie sur les marchés de la Petite Ceinture. Le 16 avril 1933, à cinquante-cinq ans, elle s'éteint à Bagnolet. Elle repose au cimetière Pasteur. Sa tombe n'existe plus, ses restes ont été transférés dans la fosse de décantation. 6

« Nous nous sommes battus, le Corse et moi, parce que nous aimons la même femme. Parce que nous l'avons dans la peau ! »



I M A G E S D E L ' H I S T O I R E

EMMA BUJARDET

M O R T E D E

CHAGRIN

Faut-il tomber sous les drapeaux pour mériter une mention sur un monument aux morts ? Voilà la question que posent Emma Bujardet, qui se laissa dépérir après le décès de trois fils, ou l'agent Louise de Bettignies.

DIDIER DAENINCKX

Né à Saint-Denis, installé à Aubervilliers, Didier Daeninckx a été ouvrier imprimeur et journaliste localier avant de passer au « métier » d'écrire en publiant au début des années 1980. Mort au premier tour et Meurtres pour mémoire (Série noire, Gallimard) qui reçoit le prix de la Critique et un grand succès public. Abordant tous les genres littéraires, son œuvre féconde s'enracine dans le terreau de la réalité sociale et politique. Le Tableau papou de Port-Vila vient de paraître au Cherche-Midi.

Il existe un site internet bouleversant www.memoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr qui recense un million quatre cent mille formulaires de décès des soldats français de la guerre 1914-1918.

Chacun peut placer son nom de famille dans le moteur de recherche et découvrir, calligraphié à l'encre noire sur un bristol jauni, le parcours d'un proche, son grade, son affectation, les circonstances de sa mort. N'y figure pourtant pas le patronyme de Louise de Bettignies qui organisa un réseau de résistance et de renseignements, dès l'hiver 1914, dans la région lilloise occupée par l'armée allemande.

Arrêtée quelques mois plus tard, jugée et sa peine de mort commuée en travaux forcés à perpétuité, elle décédera en détention à l'hôpital de Cologne quelques semaines avant l'armistice du 11 novembre. Une autre femme mériterait également de figurer dans cette base de données ou dans un site à créer sous l'intitulé de www.douleurdesfemmes.gouv : Emma Bujardet.

LE SANG DES FILS

Née en 1857 dans une grande famille versaillaise, les Guillot, Emma fait la connaissance d'un industriel d'Aubervilliers, Jean-Baptiste Bujardet, venu au monde la même année qu'elle dans la Creuse, dans la commune de La-Forêt-du-Temple. L'usine de la rue du Vivier, dans le quartier des abattoirs de La Villette, produit toutes sortes de colles ainsi que des gélatines animales

dont l'usage ne cesse de se développer en photographie. L'argent récompense les efforts. On comptera bientôt les frères Lumière parmi la clientèle... Le couple fait l'acquisition d'une vaste maison bourgeoise équipée d'une dizaine de chambres à Nogent-sur-Marne. Emma peut compter sur un personnel nombreux pour s'occuper des quatre autres garçons qui naîtront après Fernand en 1876. C'est lui, passionné par la peinture, que la guerre fauchera le premier en 1915 aux Éparges lors de la bataille qui avait déjà tué Alain-Fournier, l'auteur du *Grand Meaulnes*. En 1916, année où le sang de 600 000 jeunes Français imbibera la terre de Verdun et les rives de la Somme, c'est au tour de René Bujardet de faire le sacrifice de sa vie. L'année suivante, un télégraphiste se présente devant les grilles de la propriété pour délivrer le message qui annonce la mort de Maurice, alors qu'André le cadet de la fratrie qui se consacre à la photo, a été appelé sous les drapeaux. Emma reporte toute son affection sur Lucien, l'avant-dernier, affaibli depuis sa naissance et que son état a placé hors de portée des armées. La maladie l'emportera quelques semaines seulement après la disparition de son troisième frère.

UN MONUMENT ET UNE FONDATION

Un épais voile noir recouvre l'existence d'Emma Bujardet qui se réfugie dans le silence, incapable de fermer les yeux, d'avaler la moindre nourriture. Son mari abandonne la direction de l'usine d'Aubervilliers pour se consacrer à elle mais les ténèbres engloutissent Emma pour l'éternité le

[La mention de la douleur d'une mère sur le monument aux morts suscita le courroux du président de l'Association des anciens combattants de la Creuse.]

8 juillet 1917. Peut-être que dans la ville ouvrière, Jean-Baptiste Bujardet avait perçu l'écho des paroles prophétiques prononcées par Jean Jaurès en 1911 : « *Qu'on n' imagine pas une guerre courte, se résolvant en quelques coups de foudre et quelques jaillissements d'éclairs [...]. Ce seront des masses humaines qui fermenteront dans la maladie, dans la détresse, dans la douleur, sous les ravages des obus multipliés...* » Toujours est-il que lorsque la mairie de La Forêt-au-Temple, son village natal, décida d'ériger un monument aux morts, Jean-Baptiste Bujardet se proposa de le payer entièrement sur ses deniers, de l'entretenir, et de financer une Fondation Emma-Bujardet destinée à aider les orphelins de la commune. Il y mettait une seule condition que tous les citoyens acceptèrent à l'exception d'un seul.

QUELLE POLÉMIQUE !

Lors de l'inauguration, le 25 mai 1922, en présence du préfet de la Creuse, chacun put prendre connaissance de ce qui tenait tant à cœur à Jean-Baptiste Bujardet. Sous

la liste de ses trois fils morts au combat figure cette inscription unique : « *Emma Bujardet, morte de chagrin 1917* ». La mention de la douleur d'une mère suscita le courroux du président de l'Association des anciens combattants

de la Creuse qui jugeait que « *malgré tout le mérite qui peut être attribué à la femme en question* », elle ne pouvait

mériter le titre glorieux de « *morte pour la France* ». Aujourd'hui, c'est cet aveulement qui nous interroge. 🌟

EMMA BUJARDET
MORTE DE CHAGRIN

1917

POPULAIRE MAIS PAS INNOCENTE

AH ! ÇA IRA, ÇA IRA, ÇA IRA

Comment un chant révolutionnaire, créé par un chanteur de rue, devint un hymne sanglant qui accompagna à la guillotine la « veuve Capet ».

Ah ! Ça ira, ça ira, ça ira
Le peuple en ce jour sans cesse répète
Ah ! Ça ira, ça ira, ça ira
Malgré les mutins, tout réussira !
Nos ennemis confus en restent là
Et nous allons chanter Alléluia
Ah ! Ça ira, ça ira, ça ira
Quand Boileau jadis du clergé parla
Comme un prophète il a prédit cela
En chantant ma chansonnette
Avec plaisir on dira
Ah ! Ça ira, ça ira, ça ira

Ah ! Ça ira, ça ira, ça ira
Suivant les maximes de l'Évangile
Ah ! Ça ira, ça ira, ça ira
Du législateur tout s'accomplira
Celui qui s'élève on abaissera
Et qui s'abaisse on l'élèvera
Ah ! Ça ira, ça ira, ça ira
Le vrai catéchisme nous instruira
Et l'affreux fanatisme s'éteindra

Pour être à la loi docile
Tout Français s'exercera
Ah ! Ça ira, ça ira, ça ira
Ah ! Ça ira, ça ira, ça ira
Pierrot et Margot chantent
à la guinguette
Ah ! Ça ira, ça ira, ça ira
Réjouissons-nous le bon temps viendra
Le peuple français à quia
L'aristocrate dit mea culpa
Ah ! Ça ira, ça ira, ça ira
Le clergé regrette le bien qu'il a
Par justice la Nation l'aura
Par le prudent La Fayette
Tout trouble s'apaisera
Ah ! Ça ira, ça ira, ça ira
Ah ! Ça ira, ça ira, ça ira
Par les flambeaux de l'auguste assemblée
Ah ! Ça ira, ça ira, ça ira
Le peuple armé toujours se gardera

Le vrai d'avec le faux l'on connaîtra
Le citoyen pour le bien soutiendra
Ah ! Ça ira, ça ira, ça ira
Quand l'aristocrate protestera
Le bon citoyen au nez lui rira
Sans avoir l'âme troublée
Toujours le plus fort sera
Ah ! Ça ira, ça ira, ça ira
Ah ! Ça ira, ça ira, ça ira
Petits comme grands sont soldats
dans l'âme
Ah ! Ça ira, ça ira, ça ira
Pendant la guerre aucun ne trahira
Avec cœur tout bon Français combattrà
S'il voit du louche hardiment parlera
Ah ! Ça ira, ça ira, ça ira
La Fayette dit vienne que pourra
Le patriotisme leur répondra
Sans crainte ni feu ni flamme
Le Français toujours vaincra
Ah ! Ça ira, ça ira, ça ira

Cette chanson évoque des images : celles d'une Édith Piaf accrochée à la grande grille d'entrée du château de Versailles, entonnant avec la fougue d'une révolutionnaire un Ah ! Ça ira, ça ira, ça ira. C'est une des scènes mémorables du film *Si Versailles m'était conté* (1953) de Sacha Guitry.

En 1786, le violoniste et compositeur en vogue Bécourt compose une contredanse qu'il intitule *Le Carillon national*. L'air est à la mode, Marie-Antoinette elle-même le joue régulièrement sur son clavecin, dit-on. Ces notes se répandent dans la capitale. Oreilles à l'affût, un certain Ladré, ancien soldat devenu chansonnier de rue officiant sur le Pont-neuf, s'empare du *Carillon* pour troussez les couplets de « Ah ! Ça ira ». Les paroles sont ouvertement révolutionnaires mais, pacifistes. La chanson va trouver un premier grand écho lors des préparatifs de la fête de la Fédération, fixée au 14 juillet 1790. Pour ce premier anniversaire de la prise de la Bastille, on a mis les

moyens : aux 12 000 ouvriers engagés pour aménager le site du Champ-de-Mars viennent s'ajouter des artisans parisiens, des volontaires venus de province, des soldats sortis de leurs casernements... Tout ce beau monde travaillant d'arrache-pied sur l'air de « Ah ! Ça ira, ça ira, ça ira », la victoire ne pouvait qu'être au rendez-vous. Un « Ah ! Ça ira » qui est inspiré d'un leitmotiv de Benjamin Franklin, père fondateur des États-Unis, lorsqu'à Paris il était l'ambassadeur de la révolution américaine.

Au gré des événements, de l'inspiration des auteurs, des opinions politiques (les royalistes inventent leur propre parodie) ou même de la météo, les versions affluent. Jusqu'à ce jour du 16 octobre 1793, où Marie-Antoinette, celle que le peuple haineux surnomme « la veuve Capet », est conduite à l'échafaud au milieu d'une foule brailant : « Ah ! Ça ira, ça ira, ça ira/Les aristocrates à la lanterne/Ah ! Ça ira, ça ira, ça ira/Les aristocrates, on les pendra ».



L'HISTOIRE AU TABLEAU

GUERNICA

Le 27 avril 1937, l'aviation nazie, alliée de Franco, ravage Guernica, une petite ville basque. Réalisée pour l'Exposition universelle de Paris en 1937, cette célèbre huile sur toile de Pablo Picasso, commandée par les républicains espagnols, évoque l'horreur du bombardement.

Peint dans l'urgence, le tableau monumental (3,49 m x 7,76 m) fut exposé au musée d'Art moderne de New York avant de rejoindre l'Espagne en 1981. Il est aujourd'hui visible au Musée national de la Reine Sofia, à Madrid.

A - UN CHEVAL AGONISANT

Élément majeur de la structure du tableau, le cheval est transpercé par une lance tel le Christ blessé dans la poitrine. Agonisant, hurlant de douleur et difforme, l'animal symbolise le peuple martyrisé – ce que confirmera Picasso. La déformation du réel, caractéristique du mouvement cubiste, permet ici pleinement d'exprimer la torture des corps et l'inhumanité du bombardement.

B - UN TAUREAU SYMBOLIQUE

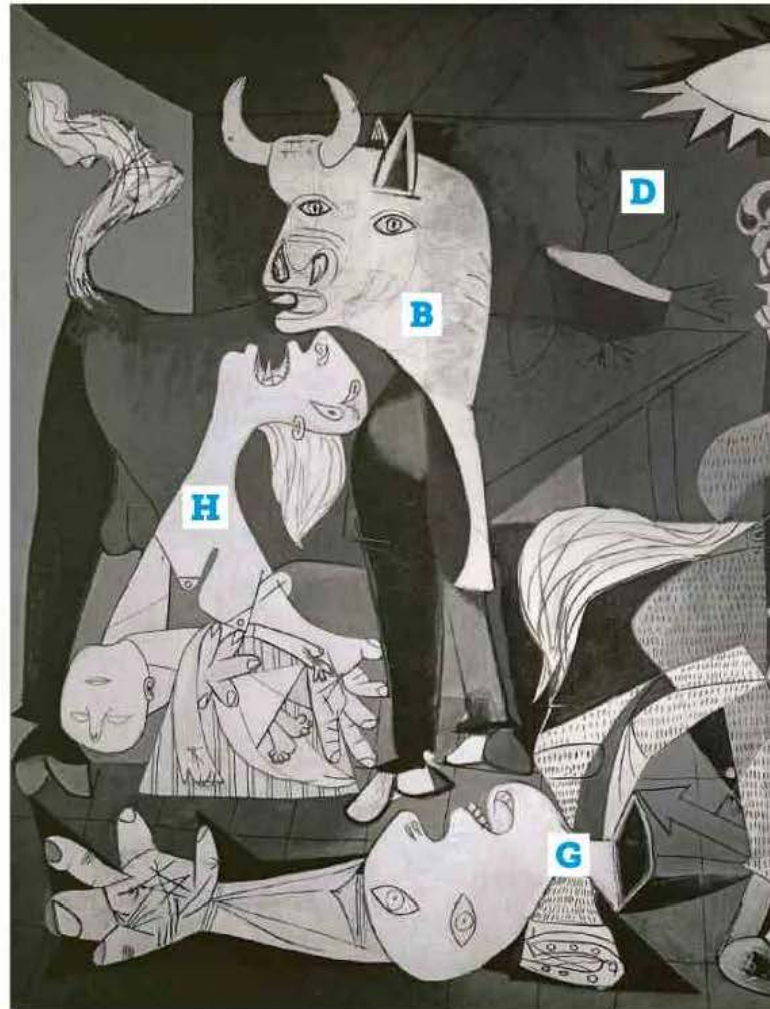
Fréquente dans l'œuvre de Picasso, la figure mythique du Minotaure est imperturbable face à l'horreur. Certains y voient ici une incarnation de la bestialité et de la cruauté franquistes ; d'autres, un symbole de force et de résistance. Picasso dira en 1945 : « Le taureau ne représente pas le fascisme, mais la brutalité et l'obscurité. »

C - UN NOIR ET BLANC D'URGENCE

L'austère et violente monochromie du tableau, rehaussée d'un peu de jaune, renforce la vision de mort et de deuil. Ce choix renvoie également aux photographies d'actualité : pour réaliser la toile, en France, le peintre espagnol s'inspire principalement de reportages parus dans la presse.

D - LA COLOMBE EFFACÉE

Symbole de paix, l'oiseau, blessé, représenté entre le cheval et le taureau, se distingue à peine dans l'obscurité.

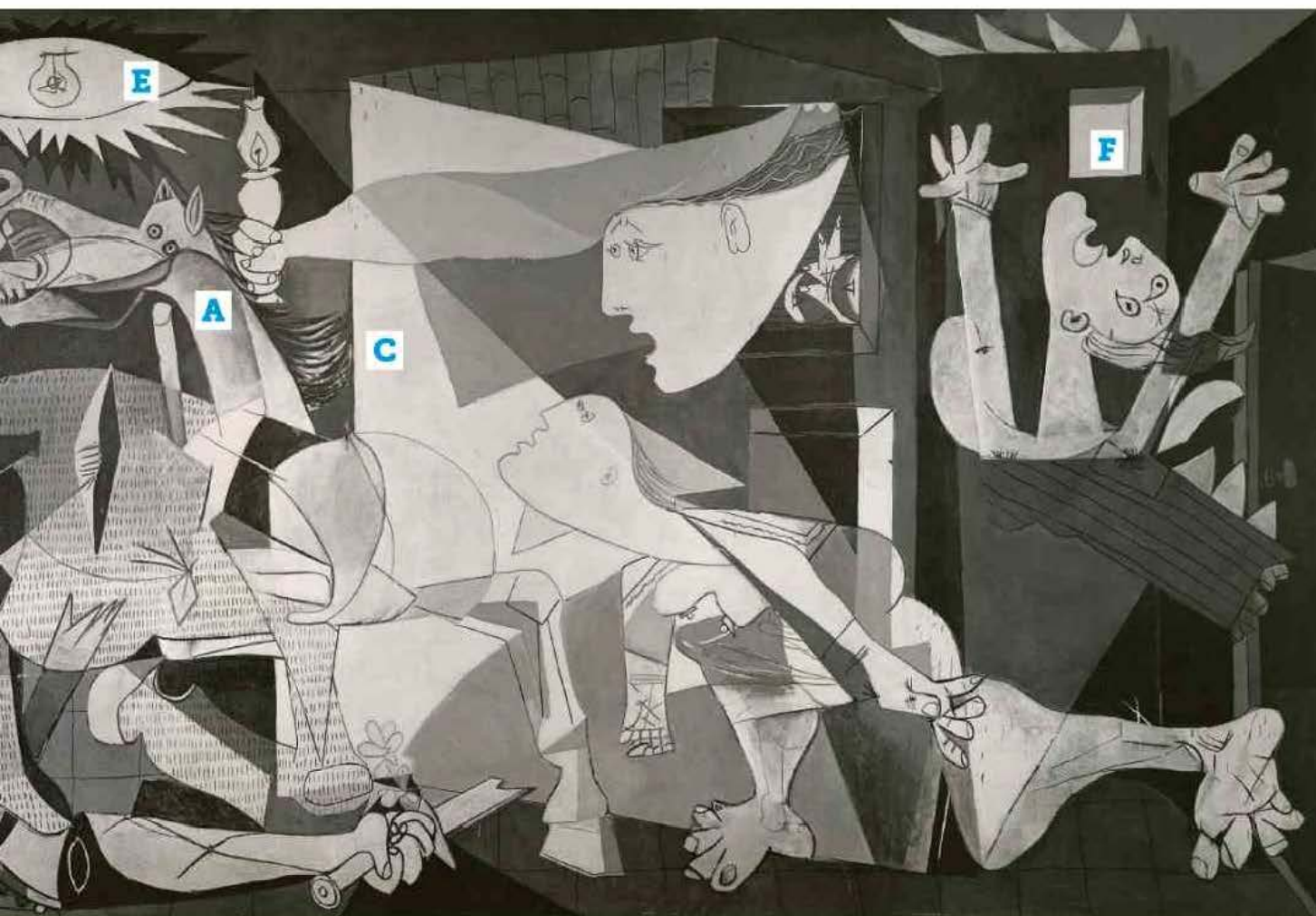


E - LUEUR D'ESPOIR

La lampe surplombe la scène. Elle peut être interprétée comme l'œil du peintre mais aussi comme une lueur d'espoir. Attirée par cette lumière, une femme blessée à la jambe tente malgré tout d'avancer. La torche brandie par le bras d'un personnage féminin – que certains ont identifiée comme la statue de la Liberté – est celle d'un témoin extérieur – la communauté internationale ? – cherchant à faire la lumière sur l'événement. Un symbole de sagesse.

F - UNE RÉFÉRENCE À GOYA

Cernée par les flammes, une femme, comme brûlée vive, crie en direction du ciel. Avec ses bras levés, cette figure fait référence à un personnage insurgé de *Tres de Mayo*, le tableau de Goya, influence majeure de Picasso, qui évoque lui aussi une tragédie historique – l'exécution de combattants espagnols par les soldats français en 1808.



G - LE RÉPUBLICAIN IMPUISSANT

Un combattant gît horizontalement au bas du tableau, la tête décapitée, le corps démembré. Son bras coupé tient encore une épée brisée, signe de la lutte jusqu'au bout, mais aussi d'impuissance : les républicains, sans défense, sont démunis face aux moyens franquistes. Une fleur, fragile, pousse sur sa main, comme un signe de vie et d'espoir.

H - UNE PIETÀ

À gauche du tableau, une femme, un enfant mort dans les bras, une bouche ouverte exprimant l'effroi, évoque une piéta. Son nez et ses yeux sont en forme de larme. La toile rappelle que le bombardement de Guernica fit essentiellement des victimes civiles – femmes et enfants. Cette figure fait également référence à un personnage féminin du tableau de Poussin, *Le Massacre des innocents*.

L I L L U S T R E I N C O N N U

GUILLOTIN

TOUS
ÉGAUX
DEVANT LA MORT

Ils sont inventeurs, scientifiques, militaires, artistes, politiciens... Leurs noms sont souvent passés dans le langage de tous les jours. On croit les connaître car la postérité les a consacrés. **Mais qui sont-ils vraiment ?**

« Il y a des hommes malheureux. Christophe Colomb ne peut attacher son nom à sa découverte ; Guillotin ne peut détacher le sien de son invention. » Cette sentence de Victor Hugo met en relief un destin contrarié, celui de Joseph Ignace Guillotin, dont l'histoire a retenu qu'il est l'inventeur de cet instrument de mort : la guillotine. Guillotin naît le 28 mai 1738 à Saintes. Il étudie chez les jésuites de Bordeaux, avant de se tourner vers la médecine. Doctorat en poche, il professe à la faculté de Paris de 1778 à 1783 et se fait remarquer par ses expériences scientifiques, notamment sur la rage.

LA RÉFORME DE LA PEINE CAPITALE

Mais cet humaniste épris de justice sociale et de progrès nourrit également des ambitions politiques. Un an avant le grand embrasement révolutionnaire, Guillotin publie *Pétition des citoyens domiciliés à Paris* (1788). Dans cet ouvrage, il réclame un vote par tête, remise en cause fondamentale du vote par ordre aux États généraux ; il prône également une parité entre le nombre de députés roturiers du tiers état et celui des deux autres ordres, noblesse et clergé. Élu député du tiers état de la Ville

premier rang de celle-ci : la réforme de la peine capitale. « Les délits de même genre seront punis par les mêmes genres de peines, quels que soient le rang et l'état du coupable. » Et de réclamer que « la décapitation fût le seul supplice adopté et qu'on cherchât une machine qui pût être substituée à la main du bourreau ». Rappelons qu'à l'époque les nobles étaient décapités au sabre ; les roturiers, à la hache ; les criminels d'État, écartelés ; les hérétiques, brûlés vifs ; les voleurs, roués ou pendus ; et les faux-monnayeurs, bouillis vifs ! Que Guillotin veuille instaurer un mode d'exécution plus humain, qu'il souhaite une plus grande égalité face à la condamnation à mort, pouvait alors se concevoir comme une « avancée sociale ». Sa loi est adoptée en 1791.

LA TACHE INVOLONTAIRE DE SA VIE

Dans la foulée, la machine à couper les têtes, qui existait depuis la fin du XVI^e siècle, est perfectionnée par Antoine Louis, d'où le surnom de « louison ». Là où Guillotin va payer chèrement sa démarche, la diabolique machine va vite être baptisée « guillotine », une sorte d'hommage qui l'affecte profondément. Tant et si bien qu'après l'épisode de la Terreur, Guillotin se retire de la politique pour s'en retourner à ses seules chères études anatomiques et pathologiques. Il terminera sa carrière, sous le Consulat, en mettant en œuvre le premier programme de santé publique et de pratique de la vaccination (variole) à l'échelle de la nation. Sort des plus funestes pour cet homme aux valeurs humanistes, il reste à jamais inscrit dans l'imaginaire collectif comme le père de celle que l'on surnomma « la veuve », « le rasoir national », « la cravate à Capet » ou « la louisette ». Jusqu'à son dernier souffle le 26 mars 1814, Joseph Ignace Guillotin déplorera ce qu'il considérerait comme « la tache involontaire de (sa) vie ». 8

[Que Guillotin veuille instaurer un mode d'exécution plus humain pouvait alors se concevoir comme une « avancée sociale »]

et des Faubourgs de Paris aux États généraux de 1789, c'est sur sa proposition que les députés se réunissent à la salle du Jeu de paume à Versailles, où ils prêteront serment le 20 juin. Le 9 octobre de la même année, avec l'appui de Mirabeau, Guillotin se lance dans une ambitieuse réforme du droit pénal. Au

Joseph Ignace Guillotin,
auteur anonyme, musée Carnavalet, Paris.



L'EXPRESSION EN QUESTION

AVOIR (OU METTRE)

LA **PUCE** À L'OREILLE

Elles insufflent vigueur et humour à nos conversations. Les expressions populaires forment le creuset commun de l'histoire des mots. **Mais d'où viennent-elles, quel est leur sens réel ?**



Illustration : Damien Chavaret - Déroule le Histoire

Y aurait-il un lien avec les bestioles à intelligence artificielle qui fourmillent dans nos portables ? Retournons plutôt au Moyen Âge. Période où la puce, entendez l'insecte ptérygote holométabole de l'ordre des siphonaptères, est le compagnon de tous les instants des gens des villes comme des campagnes, de la bonne société comme du bas peuple, des princes et princesses en habits précieux comme des manants en guenilles. L'animal, qui sévit sans aucune discrimination bipède et quadrupède, a généré l'expression « avoir ou mettre la puce à l'oreille ». Une première acception signifie quelque chose comme « attention danger ! » Il s'agit d'un signal d'alerte, il faut être « éveillé », quasi inquiet car il se trame quelque chose. Claude Duneton, glaneur d'expressions populaires et historien du langage, nous dit : « C'est probablement sous l'influence de la vieille idée que l'on est mystérieusement averti, lorsque quelqu'un parle de

vous, par des démangeaisons ou des sifflements de l'oreille, que l'expression a évolué, par sens croisés, vers sa signification moderne d'inquiétude et de mise en alerte. »

ÇA CHATOUILLE OU ÇA GRATTOUILLE...

Maintenant, si l'on écoute, par exemple, Rabelais, Brantôme ou La Fontaine – « Fille qui pense à son amant absent/Toute la nuit, dit-on, à la puce à l'oreille » –, l'expression fut jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, sans ambages, bien grivoise. Comment en est-on arrivé là ? Simple. L'oreille s'apparente à une coquille, un coquillage, une conque. Autant de termes qui de tout temps désignent le sexe féminin. Si d'aventure, une puce bien maligne et chatouilleuse vint à se loger dans cet endroit délicat, provoquant une piqûre à la douleur exquise et d'irrépressibles démangeaisons... Bref, est-ce utile de vous faire un dessin ?

Découvrez la France comme vous ne l'avez jamais vue



HS-N°22 : Secrets de lieux sacrés



HS-N°23 : Les chemins de l'aventure de Compostelle



HS-N°25 : France Sauvage



HS-N°26 : Châteaux de légende

Entrez au cœur de l'histoire



N°1 : Les grandes énigmes de Louis XIV



N°2 : Les rois maudits



N°3 : Le temps des cathédrales



...et protégez vos magazines

www.boutique.detoursenfrance.com

Bon de commande

☒ **OUI**, je commande :

DETOURS en France	Réf.	Qté	Prix*	Total
☐ HS-N°22 : Secrets de lieux sacrés	DTHS22		7.90 €	
☐ HS-N°23 : Les chemins de l'aventure de Compostelle	DTHS23		7.90 €	
☐ HS-N°25 : France Sauvage	DTHS25		7.90 €	
☐ HS-N°26 : Châteaux de légende	DTHS26		7.90 €	

* 7.90 € l'unité (6.90 € + 1 € de frais de gestion et d'envoi)

DETOURS EN HISTOIRE	Réf.	Qté	Prix**	Total
☐ N°1 : Les grandes énigmes de Louis XIV	DH1		5.90 €	
☐ N°2 : Les rois maudits	DH2		5.90 €	
☐ N°3 : Le temps des cathédrales	DH3		5.90 €	

** 5.90 € l'unité (4.90 € + 1 € de frais de gestion et d'envoi)

	Réf.	Qté	Prix***	Total
☐ Les reliures Détours :	CDT9		14.50 €	

*** Frais de gestion et d'envoi inclus

Total de ma commande

Conformément à la loi Informatique et Liberté du 06/01/1978 vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données d'Uni-éditions vous concernant. Si vous ne souhaitez pas recevoir des propositions d'autres sociétés, il vous suffit de nous écrire en nous indiquant vos coordonnées. S.A.S. Uni-éditions au capital de 7 116 940 € - R.C.S. Paris B 343 213 658. Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 31/12/2014 dans la limite des stocks disponibles. Photos non contractuelles. Pour l'étranger et les DOM/TOM : nous contacter au 09 69 32 34 40 (appel non surtaxé).

À renvoyer avec votre règlement sous enveloppe non affranchie à :

UNI-ÉDITIONS - DÉTOURS EN FRANCE
LIBRE RÉPONSE 10373 - 41109 VENDÔME CEDEX

☐ Je joins mon règlement par chèque à l'ordre de Uni-éditions.

J'indique mes coordonnées :

DTVANDEH5

* ☐ Mme ☐ M. (*Mentions obligatoires)

*Nom :

*Prénom :

*Adresse :

*Code postal :

*Ville :

Tél. :

E-mail :

Date de naissance :

Date et signature obligatoires

☐ J'accepte de recevoir par e-mail les offres de Uni-éditions ou de ses partenaires.

MÉMOIRE DES LIEUX
LA GUERRE DES DAMES



M É M O I R E D E S L I E U X

LA GUERRE DES DAMES

« Les dames de la Loire » : tel est le titre du dernier numéro de la saison 2013-2014 du magazine de France 3, *L'Ombre d'un Doute*.

En marge de cette émission, illuminée par les merveilles du Val de Loire – toutes de tuffeau et d'ardoise – Franck Ferrand évoque pour nous les haines sourdes et les rivalités qui opposèrent, au tournant du XVI^e siècle, trois des plus grandes dames de notre histoire : Anne de Beaujeu, Anne de Bretagne et Louise de Savoie.

Le château d'Amboise, dominant la Loire, patrimoine mondial de l'Unesco, fut longtemps résidence royale et abrita, entre autres, Louis XI, sa fille Anne de France, son fils Charles VIII, puis Louise de Savoie qui y éleva le futur François I^{er}.



Jean-Philippe Bate / FTV 2013

PAR FRANCK FERRAND

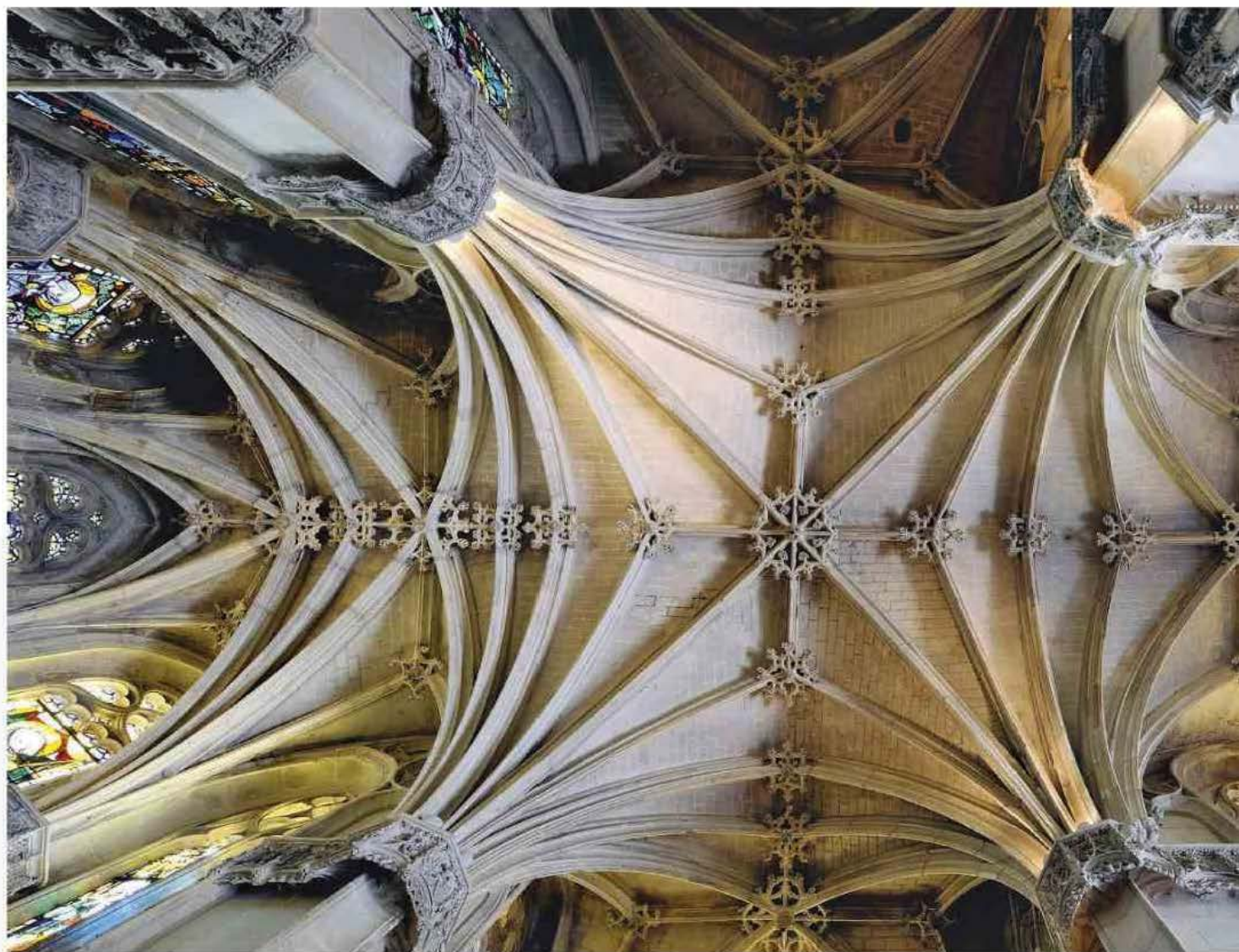
Historien, écrivain, animateur de l'émission de télévision *L'Ombre d'un doute* (France 3) et aux manettes de l'émission quotidienne *Au cœur de l'histoire* (Europe 1), Franck Ferrand vous donne rendez-vous dans chaque numéro de *Détours en Histoire*. Sous sa plume, laissez-vous conter petites et grandes histoires qui ont tissé notre passé national.



Anne de Beaujeu fille de Louis XI, exerça son rôle de régente huit ans durant, cédant le trône à son frère Charles VIII une fois ce dernier marié à Anne de Bretagne, mariage qu'elle avait contribué à sceller, comme celui de Diane de Poitiers au seigneur de Brézé. Peinture du maître de Moulins, cathédrale Notre-Dame de Moulins, 1498.

Yves Trévis - akp-images

Bertrand Tiegler - Oubours en France



Elle était « la moins folle femme qui fût en France », si l'on en croit Louis XI qui ajoutait, pour faire bonne mesure : « car de sage, je n'en connais point »... Anne, fille aînée de ce souverain misogyne et de Charlotte de Savoie, fut tôt mariée à un seigneur de vingt-deux ans son aîné : Pierre de Beaujeu – d'où le nom qu'elle a laissé dans l'Histoire : Anne de Beaujeu. À partir de 1483, elle exerce la régence, non sans habileté, durant huit ans – bien que son petit frère, Charles VIII, fût majeur à la mort de leur père... Elle ne lui cédera le gouvernail qu'en 1491, une fois le jeune roi marié et bien marié : à l'héritière du duché de Bretagne ! Les relations entre les deux Anne, si j'ose dire, auraient eu toutes rai-

sons d'être difficiles : la grande sœur de Charles n'a-t-elle pas pesé de manière outrancière en faveur de cette union, allant jusqu'à envoyer sa soldatesque prendre possession de la péninsule, « fors la ville de Rennes et la fille qui estoit dedans » ? Précisons que la jeune Bretonne, de son côté, venait – par procuration – d'épouser Maximilien de Habsbourg...

ANNE DE BEAUJEU SE RETIRE À MOULINS

On imagine son peu d'enthousiasme à renoncer à cette belle union impériale pour concéder – de force – sa main au jeune Valois ! À la vérité, Anne de Bretagne n'aura pas longtemps à supporter sa belle-sœur à la cour : Madame de Beaujeu, bon gré



Charles VIII mit le château d'Amboise à la mode de la Renaissance, invitant de nombreux artistes italiens à embellir le domaine. C'est lui qui est à l'origine de la chapelle Saint-Hubert qui servit d'oratoire à sa femme, Anne de Bretagne. Le tympan (xix^e siècle) représente les époux agenouillés.



Ressemblant à une lanterne éclairée, la tour des Minimes, une des merveilles à découvrir au château d'Amboise. Appelée aussi tour Cavalière, car la rampe, très large, permettait aux chevaux et attelages d'accéder à la terrasse.

France » – de faire figurer au contrat de mariage de son frère une clause assez inouïe, stipulant qu'en cas de mort de Charles sans héritier mâle, la duchesse de Bretagne serait tenue de proposer sa main au successeur. Eh bien, c'est exactement ce qui va se produire, au printemps 1498 ! On connaît les circonstances peu édifiantes de la mort du vainqueur de Naples, assommé pour avoir heurté, du front, un linteau du château d'Amboise, au sortir de la galerie Haquelebac, « le plus déshonné lieu de céans car tout le monde y pissoit »... Anne se retrouve veuve, sans enfants : les grossesses se sont succédées, en effet, et les naissances, mais sans que survécût aucun prince, à l'instar du petit Charles Orland dans lequel on avait placé tant d'espérances... Le nouveau roi, Louis XII – trop heureux de faire annuler son mariage avec une autre fille de Louis XI, la très pieuse et très difforme Jeanne de France – active la clause de 1491, et s'empresse d'épouser la veuve encore jeune de son devancier !

UNE MARIEUSE TRÈS EFFICACE

Anne de Beaujeu peut se dire qu'elle n'a donc pas été inutile... L'ancienne régente est une femme active, efficace – elle est surtout une admirable éducatrice. On n'en finirait pas de citer toutes les grandes dames du « beau xvi^e siècle » qui, d'une manière ou d'une autre, seront sorties de sa pépinière. Certaines avoueront lui devoir beaucoup ; ce sera notamment le cas de Diane de Saint-Vallier – dite Diane de Poitiers – mariée par l'ancienne régente, dès l'âge le plus tendre, à un barbon bien en cour, le sénéchal de Brézé.

Les relations entre les deux Anne, auraient eu toutes raisons d'être difficiles :

la grande sœur de Charles VIII n'a-t-elle pas pesé de manière outrancière en faveur de cette union, allant jusqu'à **envoyer sa soldatesque prendre possession de la péninsule ?**

mal gré, se retire en effet, devoir accompli, sur ses terres bourbonnaises. À Moulins, précisément, où sa cour est, dit-on, plus brillante que celle d'Amboise... Avant de tirer sa révérence, elle a tout de même eu soin – « la moins folle femme qui fût en



Buste en terre cuite (xvi^e siècle) de Louise de Savoie, duchesse d'Angoulême, (1476-1531) régente de France lors des campagnes italiennes de son fils, François I^{er}. Musée du Louvre.

Bertrand Rogier - Detours en France

Josée - L'ennemi

Vue de la façade intérieure et de l'escalier monumental du château de Blois, où vécurent Louis XII (qui avait peu à peu délaissé Amboise) et Anne de Bretagne qui y mourut le 9 janvier 1514.

Anne de Bretagne, portrait conservé au logis royal de Loches, où elle vécut. Ses mariages organisés par Anne de Beaujeu la firent devenir reine de France à deux reprises. Louise de Savoie, œuvre, quant à elle, au mariage de son fils François I^{er}, avec Claude, fille d'Anne de Bretagne.

D'autres, en revanche, garderont éternelle rancune à Madame de Beaujeu pour sa dureté, sa hauteur, son refus de comprendre les jeunes filles confiées à ses soins. Sa pire ennemie, à cet égard – celle en tout cas qui saura lui faire payer le plus chèrement sa rigueur – reste la fille du duc de Savoie, Philippe sans Terre : Louise. Aussi précoce qu'indocile, ce grand caractère ne pouvait s'accorder avec celui de la régente qui, dès 1488 – alors que la malheureuse n'a pas douze ans – la fourgue d'office à un débauché trentenaire, Charles d'Orléans, comte d'Angoulême. Louise, dit-on, est accueillie à Cognac, chez ce mari peu fait pour elle, par les maîtresses affichées du comte ; d'autres s'effondreraient – pas elle ! Car ce qu'elle voit, surtout, dans ce mariage, c'est qu'il l'émancipe d'Anne de Beaujeu ; la voilà libre ! Libre et en position d'être mère... De fait, avant la mort libératrice de son époux, en 1496, Louise de Savoie va mettre au monde deux enfants qui seront les prunelles de ses yeux : Marguerite, la future poétesse et reine de Navarre, grand-mère d'Henri IV ; et François, bien sûr, futur « César triomphant » de sa maman, futur roi François I^{er}. Pour prendre la mesure de l'ambition insensée de Louise, qui

tout de suite imagine son fils couronné, il faut souligner à quel point, à sa naissance, en 1494, l'enfant se trouve éloigné des marches du trône. Héritier d'une branche secondaire de la maison de Valois – le nœud remonte à Charles V – il faudrait, pour qu'il entre en ligne de compte, que le jeune et fringant Charles VIII n'ait jamais aucun héritier – ce qui va s'avérer, contre toute attente – et que son successeur n'en ait pas davantage. L'on comprend mieux, sachant cela, les réticences de la pauvre Anne de Bretagne, remariée à Louis XII, devant les conseils de maternité et les attentions affectées de Louise d'Angoulême, qui veille sur le berceau royal avec la grâce d'un vautour... Chaque grossesse de la reine Anne met la comtesse Louise au supplice ; chaque nouvelle de fausse couche ou de mort précoce la réjouit au plus profond d'elle-même. Faut-il imaginer qu'elle ait forcé le sort, et que la mère du prince François, héritier présomptif en l'absence de dauphin, ait œuvré dans l'ombre afin de pousser au tombeau les enfants possibles de la reine ? Cela me paraît relever du roman – mais il est vrai qu'en histoire, la vérité se révèle parfois des plus romanesques.

LES TRIUMPHES DE LOUISE DE SAVOIE

En 1504, de violentes hémorragies faisant craindre pour la survie de Louis XII, on verra la reine Anne tenter de s'éloigner pour échapper à la revanche de Louise ; seulement, le roi survit. L'année suivante, de nouveau cloué à sa couche, Louis va réclamer le prince François et, comme pris de remords, lui promet la main de sa fille. Autant dire : de la fille d'Anne de Bretagne, Claude de France ! Louise exulte, Anne éructe. Les états généraux de Tours donneront raison à la première... Les noces se font en grand deuil : Anne n'a pas survécu à l'affront. Louise feint de la pleurer –



Youngman - L'ennemi



Le château des ducs de Bretagne, à Nantes, où Anne, fille de François II, duc de Bretagne, vit le jour. Deux fois reine de France, elle resta attachée à la Bretagne, faisant élever un tombeau à la mémoire de ses parents dans la cathédrale Saint-Pierre de Nantes.

Bertrand Rieger - Dîmours en France

« pauvre reine... ». Désormais, on ne voit guère ce qui empêcherait François de devenir roi. À moins que Louis XII, si vieux, si malade, ne décide de se remarier – ce qu'il fait ! Avec une jeune beauté anglaise, Marie Tudor. Louise s'abîme en prières : « Faites, mon Dieu, que cette union reste inféconde ! » Le jour où la mère ambitieuse apprendra que son grand dadais de fils serait l'amant de la nouvelle reine – au risque de générer lui-même l'héritier qui le déshériterait – elle entre dans la colère la plus noire. Ses angoisses seront bientôt finies : le 1^{er} janvier 1515 – une date faite pour les écoliers – le roi Louis XII rend enfin l'âme, sans héritier. François devient le roi François I^{er}, comme l'avait rêvé Louise depuis le premier instant.

Elle pourrait s'estimer heureuse et se retirer, comblée, dans une de ses belles demeures – mais elle n'en fait rien. Durant les seize années qui lui restent à vivre, celle que j'ai nommée, ailleurs, « la régente noire », tiendra les rênes de l'État d'une poigne sans précédent, forgeant pour l'éternité la légende du règne brillant de François I^{er}. Elle exercera notamment deux fois la régence – y compris aux heures sombres de l'après-Pavie – et négociera la paix des Dames avec Marguerite d'Autriche. Enfin – n'oublions pas le propos de cet article – elle

Le roi Louis XII rend enfin l'âme, sans héritier. François devient le roi François I^{er}, comme l'avait rêvé Louise depuis le premier instant.

mûrira sa vengeance contre Anne de Beaujeu. Car il ne faut pas s'y tromper : le bras de fer de Louise avec le connétable de Bourbon, et qui aboutira à la célèbre, à la honteuse, à l'inévitable trahison du premier soldat de France, ce défi hardi et viril ne vise pas seulement le connétable, mais aussi, mais surtout, à travers lui, son immarcescible belle-mère. Louise triomphe donc de la vieille Anne comme elle avait triomphé de la jeune. Et par la même arme : une ambition presque animale. De quoi tuer à son tour, là-bas dans son Bourbonnais, « la moins folle femme qui fût en France ». 🐾



L'OMBRE D'UN DOUTE

Retrouvez L'Ombre d'un doute, un mercredi par mois sur France 3, à 20 h 40.

Site: france3/emissions/l-ombre-d-un-doute

MOTS FLÉCHÉS

LES REINES QUI ONT CHANGÉ L'HISTOIRE

Avec les neuf cases numérotées, reconstituez le nom d'une reine qui eut du... nez.

1	2	3	4	5	6	7	8	9
---	---	---	---	---	---	---	---	---

REGENTE SOUS CHARLES IX ISABELLE EN FUT REINE	ET LE RESTE	HIBISCUS DÉCORATIFS	CLASSER BORD LUMINEUX D'UN ASTRE	PREMIÈRE PAGE	SOLDAT D'OBAMA SERVICE MÉDÉVAL	OFFICES RELIGIEUX ARTÈRE EN VILLE
	ENIVRA			SOMBRE		
			2	LANGUE BALTE		
C'EST DU FAUX		EXTRAITES			COUTUMES	
TOMBÉ		DEVANT LE PAPE			FAÇONNER	
		GARNITURE DE SILLON			NON EXPRIMÉES	
		ANCIEN PÉRUVIEN				
D'AU- TRICHE, CE FUT SISSI			6		DISTANCE CHINOISE	SON ALIENOR FUT REINE DE DEUX ÉTATS
COURAGE						
		FROMAGE BLANC		ATTACHAS		
		REINE D'AN- GLETERRE		NOMBRE DE SENS		
GREFFAI	RACCOURCI POUR UNE CARRIÈRE					CHEVILLES SUR LE ROUGH
	BOISSON					
				STUART QUI FUT REINE D'ÉCOSSE	POSSÉDA ÉPOUSE DE LOUIS XVI (MARIE)	
INTER- JECTION		NE PAS ADMETTRE				3
ENTAILLE OBLIQUE						
				VERRE, COLORE	ÉQUERRE	
					COURSE FOLLE	
VÊTEMENT DE PLUIE	LA VACHE ANTIQUE		4		7	
	PARTI FRANÇAIS					
				VENDU		
				ÉTAT QUI CONNUIT CATHERINE LA GRANDE	BRUANT À LA CHAIR DELICATE	MOT D'ACCORD
	5					LE SYM- BOLE DU THALLIUM
RÉDIGER						
ENTRE- PRISE AU COURANT			8	STRIENT		
		PROCÉ- DURE DE CONTRÔLE			PHYSICIEN FRANÇAIS	
		ADMIRATIF			FILTRE NATUREL	9
COUPÉES	EN CET ENDROIT	PRONOM RÉFLÉCHI		MONNAIE NORDIQUE		
				SOMMET GREC		
				BOUT DE TERRE ISOLÉ		
	1					
VILLE DU PÉROU						
UTILISÉE COURAM- MENT		ASEPTISAIT				
				DUCHESSE DE BRETAGNE DEUX FOIS REINE DE FRANCE		

SOLUTION

Le mot est : CLEOPÂTRE



COMMANDEZ VOS HORS-SÉRIES !



Je réussis mes massifs



Tout réussir au jardin



Le potager facile



100 plantes faciles



Chiens, chats & Cie
Spécial chats



Mon Petit Régál
Bientôt Noël



Cuisine du marché
100 recettes de saison



Le Best of desserts



La bonne cuisine
de famille



Pâtisserie facile



Bonheurs d'été



100 aliments santé



Rester Jeune



Les clés
de l'alimentation santé

4 n^{os} achetés
le 5^e
OFFERT !

BON DE COMMANDE

À découper, photocopier ou recopier et à renvoyer avec votre règlement sous enveloppe non affranchie à :
UNI-ÉDITIONS - LIBRE RÉPONSE 10373 - 41109 VENDÔME CEDEX.

	Titres	Prix unit.*	Qté	Total
1	Je réussis mes massifs	5,90 €		
2	Tout réussir au jardin	5,90 €		
3	Le potager facile	5,90 €		
4	100 plantes faciles	5,90 €		
5	Chiens, chats & Cie Spécial chats	5,90 €		
6	Mon Petit Régál Bientôt Noël	5,90 €		
7	Cuisine du marché - 100 recettes de saison	5,90 €		
8	Le Best of desserts	5,90 €		
9	La bonne cuisine de famille	5,90 €		
10	Pâtisserie facile	5,90 €		
11	Bonheurs d'été	5,50 €		
12	100 aliments santé	5,50 €		
13	Rester Jeune	5,50 €		
14	Les clés de l'alimentation santé	5,50 €		
Vous avez commandé + de 4 magazines, le 5 ^e magazine (le + cher) vous est OFFERT ! Déduisez -5,90 € de votre commande				

Total de ma commande

*1€ de frais d'envoi et de gestion inclus. Conformément à la loi du 6 janvier 1978 modifiée, vos droits d'accès, de rectification ou d'opposition, pour motifs légitimes, peuvent être exercés par courrier recommandé avec accusé de réception à UNI-ÉDITIONS, CIL, 22 rue Letellier 75739 Paris Cedex 15, accompagné d'une copie de votre pièce d'identité. S.A.S. Uni-éditions au capital de 7116960 €. R.C.S. Paris B 343 213 658. Offre valable en France métropolitaine jusqu'au 31/12/2014 dans la limite des stocks disponibles. Pour l'étranger et les DOM/TOM : nous contacter au ☎ N° Cristal 09 69 32 34 40 (appel non surtaxé). Photos non contractuelles.

☒ Je joins mon règlement par chèque à l'ordre de Uni-éditions.

☒ J'ai bien noté que mon hors-série me sera adressé sous un délai de 2 semaines maximum.



J'inscris mes coordonnées :

*Mentions obligatoires (Écrivez en lettres majuscules)

* ☐ Mme ☐ M.

* Nom :

* Prénom :

E-mail :

Tél. :

Date de naissance :/...../.....

* Adresse :

* Code postal : * Ville :

☐ J'accepte de recevoir par e-mail les offres de Uni-éditions ou de ses partenaires.

Date et signature obligatoires :

HSDEH5

JOSÉPHINE

12 MARS
29 JUIN
2014

MUSÉE DU
LUXEMBOURG

Pierre-Paul Prud'hon, portrait de l'impératrice Joséphine dans le sursis de la déchéance de son titre, 1809 (Paris, Musée du Louvre, Paris et Irm Grand Palais (musée du Louvre) / Gérard Bock, Conservation, Crédit photo : Studio LVM

ML
MUSEE DU
LUXEMBOURG

m

MUSEE DU
LUXEMBOURG

téva

la Croix

20
JOURS

POINT
DE VUE

CÔTE PARIS

avantages

art&design

Art&Décoration

ANOUS PARIS

art&design

Journal des
femmes

DÉTOURS EN HISTOIRE

Une publication du groupe **uni** éditions

Président : Bruno de Laage
Directrice générale : Véronique Faujour
Assistante de direction : Marine Lalire

Pour toute question concernant votre abonnement

N° Cristal 09 69 32 34 40

De 8 h 30 à 17 h 30, du lundi au vendredi (appel non surtaxé)
SUR NOTRE FOIRE AUX QUESTIONS : www.faq.detooursenfrance.com
PAR COURRIER : BP 40211 - 41103 Vendôme Cedex

Rédaction

Rédacteur en chef : Dominique Roger
Secrétaire générale de rédaction : Sabine Lacour-Silvan
Directeur artistique : Brice Lardereau
Conception de la couverture : Vincent Funel - Acis & Galatée
Secrétaires de rédaction : Agnès Maintigneux, Céline Moget,
Nathalie Garcia-Mora
Rédactrice iconographe : Anaïs Delannay
Assistante de rédaction : Maryse Brancherie
A participé à ce numéro : Rozenn Le Corre

uni
régie

Publicité

Uni-régie, 22, rue Letellier, 75739 Paris Cedex 15
Standard : 01 43 23 45 72
Pour joindre votre correspondant :
01 43 23 (suivis des 4 chiffres)
Mails : prenom.nom@uni-regie.com
Directeur général : Olivier Meinvielle
Directrice back-office : Nadine Chachuat (16 84)
Directrice de publicité : Isabelle Lecapitaine (16 96)
Directrice de clientèle : Véronique Legall (16 91)
Responsable secteur VPC/marketing direct : Serge Biran (16 82)
Chargée du trafic : Sophia Tararbit (13 09)
Responsable exécutive commerciale : Leila Iddouadi (16 90)
Web designer : Thomas Duteil
Régions : La Compagnie Media, Christian Tribot
(chtribot@lacompagniemedia.fr)

la compagnie media

Agence éditoriale MIG

Directrice : Christine Seguin
Développement commercial réseaux
Directeur : Pascal Rouleau
Directeur commercial : Jean-Luc Samani
Directrice animation réseaux : Isabelle Moya
Responsable relation clients : Delphine Lerochereuil
Responsable marketing clients : Carole Perraut
Communication / DSI Directeur : Farid Adou
Responsable informatique et moyens généraux : Nicolas Pigeaud
Vente au numéro Directeur : Xavier Costes
Ressources humaines Directrice : Christelle Yung
Administration, finances, achats
Directeur : Jean-Luc Bourgeas
Directeur de fabrication : Eric Thirion
Responsable comptabilité : Nacer Ait Mokhtar
Responsable coordination des métiers spécialisés : Patricia Morvan
Contrôle de gestion Directrice : Véronique Roger

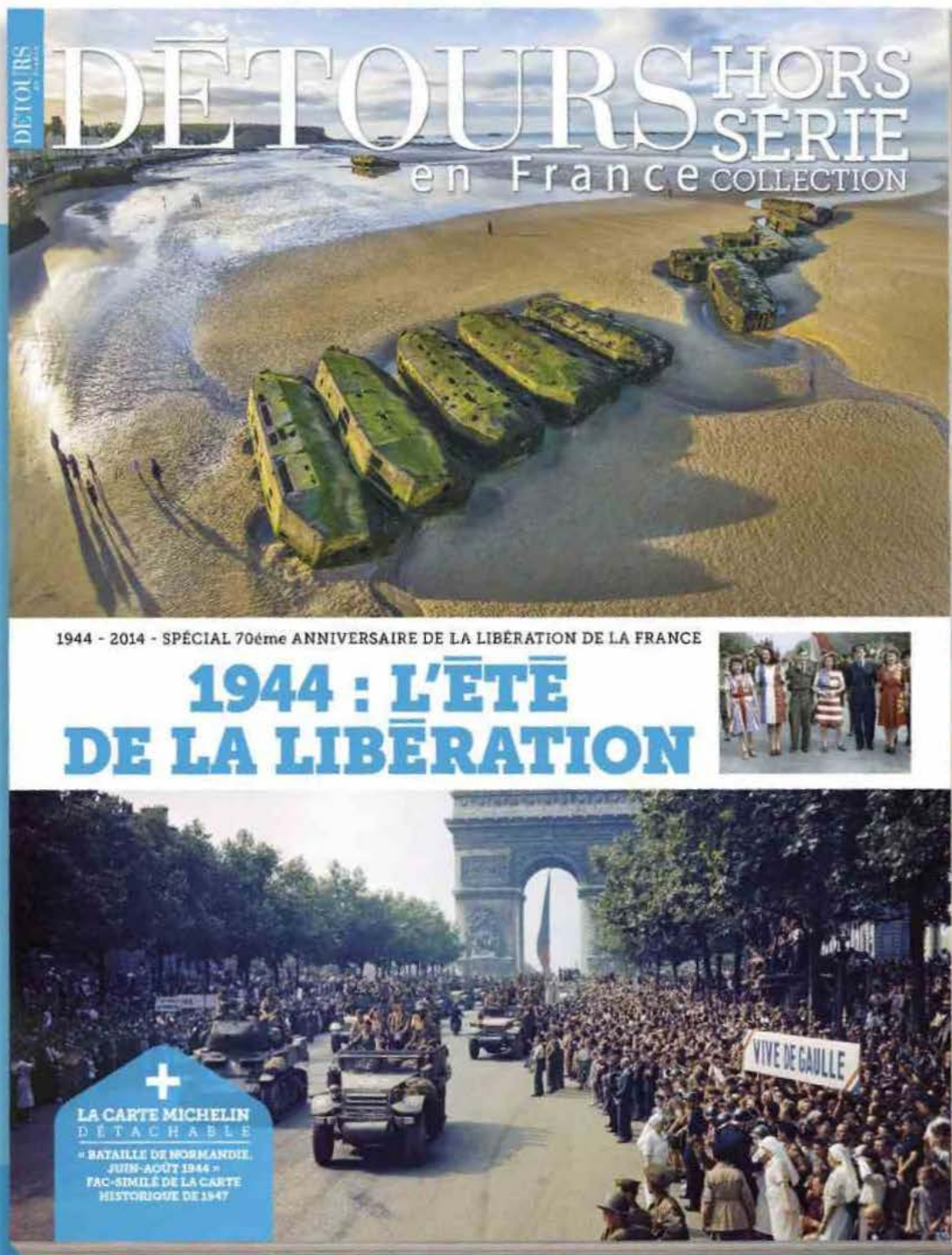
Éditeur : Uni-éditions SAS

Directrice de la publication : Véronique Faujour.
Siège social : 22, rue Letellier, 75739 Paris Cedex 15
Tél. : 01 43 23 45 72.
Actionnaire : Crédit Agricole S.A.
Imprimeur : NIIAG (Bergame - Italie)
N° I.S.S.N. : 2268-2449
Commission paritaire : n° 0718 K 91911
Dépôt légal : mai 2014
Distribution : M.L.P.

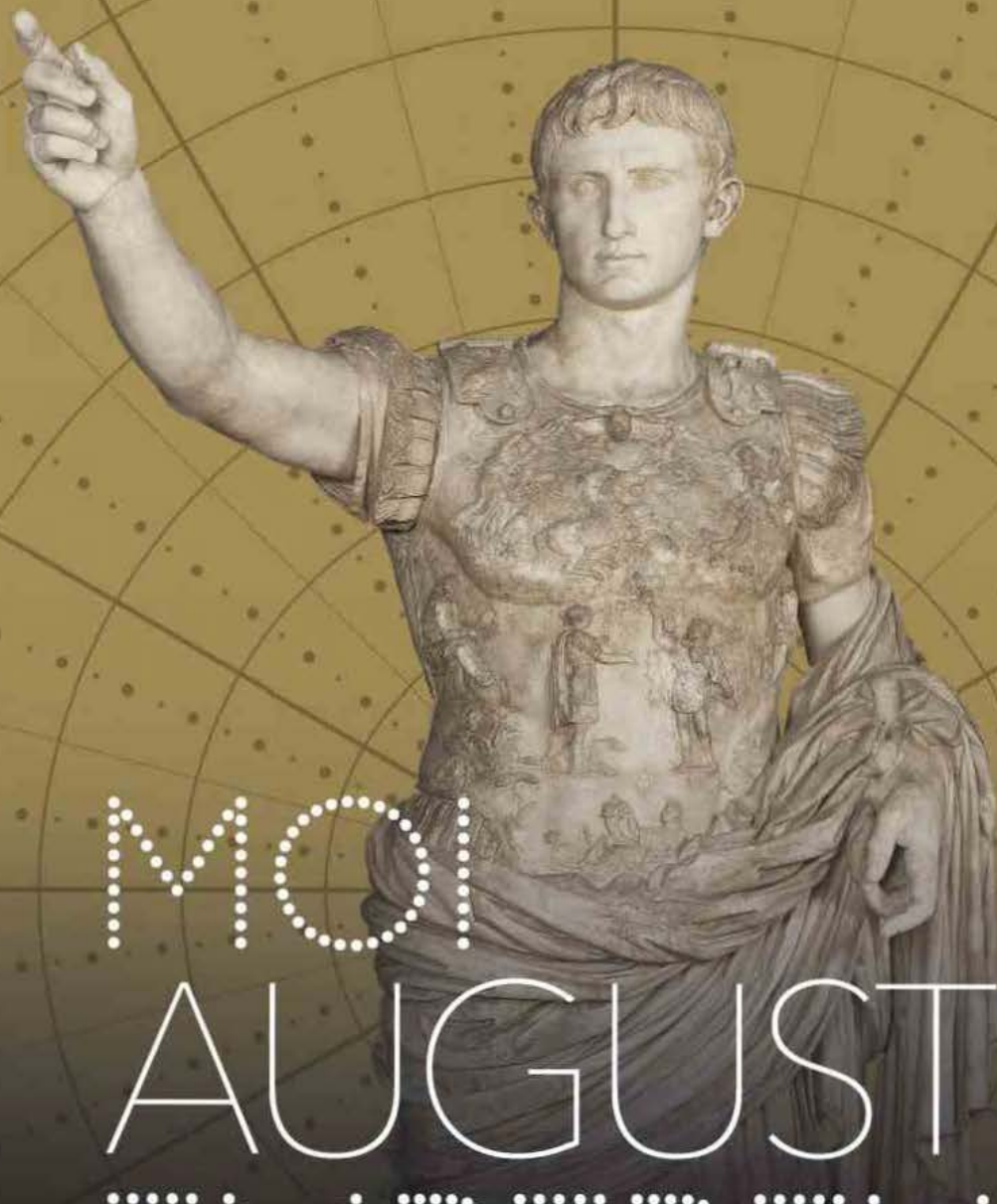


Audience mesurée par
AUDIPRESSE

**Actuellement en vente
chez votre marchand de journaux**



Par milliers, les soldats des forces Alliées, parachutées, aéroportées, débarquées, se lançaient à l'assaut des côtes de la Normandie. Un D-Day qui sera le prélude à la libération de Paris, à la libération de tout le pays.



MOI AUGUSTE EMPEREUR DE ROME...

GRAND PALAIS 19 MARS - 13 JUILLET 2014
grandpalais.fr

★ Bronze (Paris) Auguste Prima Porta © Musée du Vatican, Cité du Vatican



LOUVRE

azienda speciale
PALAEXPO

ROMA CAPITALE
EUROPEAN CAPITAL OF CULTURE 2014

musée de la
Commune
Musée Capitalien

(BnF)

GDF SUEZ

le Parisien

le Parisien
MAGAZINE

ANOUS PARIS

arte

histoire

HISTOIRE
MUSEUM

Rue89

euronews

culture